

**Associação de Defesa do Património
Cultural de Monte Redondo
Museu Etnológico de Monte Redondo
Monte Redondo - Leiria**

M E R I D I E S

revista de antropologia e de sociologia rural da Europa do sul
revue d'anthropologie et de sociologie rurale de l'Europe du sud

N.º 3 — JANEIRO/JUNHO — 1986

SUMÁRIO / SOMMAIRE

AVANT-PROPOS/APRESENTAÇÃO

Recherches rurales en Grèce..... 353

ARTIGOS / ARTICLES

Stathis DAMIANAKOS (CNRS PARIS)

Paysanneries et Etat: repères théoriques pour une
étude comparative entre la Grèce et la France..... 359

Roberta SHAPIRO (Université de Nantes)

Qui Prend Pays Prend Mari: rusticité,
urbanité et mariage en Grèce..... 387

Roxane CAFTANZOGLU et Matina NAQUMI (EKKE Athènes)

Structures Familiales dans un
Village d'Epire: le cas de Syrrako..... 423

Dimitris PSYHOYOS (EKKE Athènes)

Transformations Economiques et Sociales
des Communautés Rurales de la Grèce..... 457

Bernard VERNIER (CSEC Paris)

Filiation et pouvoir domestique en mer
Egée: l'analyse des mariages entre proches
cousins comme technique de contrôle..... 485

Colette PIAULT (CNRS PARIS)

Le Film Ethnologique en Grèce..... 493

RESUMOS DOS ARTIGOS / RÉSUMÉS D'ARTICLES..... 507

RECENSÕES / COMPTES-RENDUS DE LECTURES

Mário MOUTINHO, História da pesca do bacalhau.

Brian Juan D'NEILL, Proprietários, Lavradores e
Jornaleiras. Desigualdade Social numa Aldeia Transmontana.

Christiane AMIEL, Les fruits de la vigne.

Ignasi TERRADAS, El món històric de les
masies. Conjectures generals i casos particulars..... 513

INFORMAÇÕES GERAIS / INFORMATIONS GÉNÉRALES

A l'occasion de l'inauguration de la
chaire d'Anthropologie sociale "Joaquín Costa"..... 531

AVANT-PROPOS/APRESENTAÇÃO

RECHERCHES RURALES EN GRECE

En décidant de consacrer ce troisième numéro de *Meridies* aux recherches rurales en cours en Grèce, nous poursuivons deux objectifs principaux. D'une part présenter des travaux, des préoccupations peu connues des autres chercheurs européens, et de l'autre apporter un modeste témoignage de l'actuel renouveau des sciences sociales en Grèce.

Le manque d'information sur la Grèce est patent dans les milieux scientifiques de l'Europe du sud. Cet état de fait est dû à la barrière linguistique évidente, plus difficilement franchissable en ce qui concerne le grec que pour les langues latines entre elles. Mais plus sûrement, cette lacune est due à des raisons historiques et culturelles. Les échanges culturels et scientifiques entre la Grèce et les pays latins sont moins développés que l'on pourrait le croire; à preuve la pauvreté de la bibliographie sur la Grèce dans les langues latines, par comparaison avec celle en anglais; à preuve le petit nombre de chercheurs de l'Europe du sud travaillant en Grèce, en comparaison avec les anglo-saxons. Inversement, la "fuite des cerveaux" qui a affecté la Grèce a bien plus bénéficié, jusqu'à récemment, aux pays anglo-saxons qu'à l'Europe du sud. Paradoxalement, la Grèce est mieux connue au loin que de ses voisins géographiquement et culturellement plus proches. Ce phénomène est sans doute lié au rôle crucial joué par l'Angleterre

et les Etats-Unis dans l'histoire de la Grèce des quarante dernières années.

Par ailleurs, l'héritage byzantin et ottoman de la Grèce, son appartenance aux Balkans, en font une société dont les traits culturels la différencient des sociétés romaines et catholiques, ayant toutes connues la Réforme et la Contre Réforme, les grandes conquêtes coloniales, la révolution industrielle. Durant ces siècles d'or de l'Europe occidentale et méridionale, l'Etat grec n'existait pas. Ces petites provinces ottomanes, pauvres, divisées, paysannes ou commerçantes, pays d'orthodoxie chrétienne, ne se stabilisèrent en Etat national qu'au cours de 20ème siècle. L'alphabétisation de la majorité de la population, l'urbanisation, l'industrialisation, la laïcisation y sont des processus nouveaux. On comprend aisément que les préoccupations des chercheurs d'une société en bouleversement sont tout autres qu'en Europe occidentale, que les conditions mêmes de la production scientifique y sont différentes. Ainsi, le sous-développement même des sciences sociales en Grèce explique également leur peu de rayonnement. Ces disciplines y sont jeunes - la sociologie et l'ethnologie tout particulièrement - et leurs productions conquièrent seulement droit de cité. La diffusion à l'étranger présuppose non seulement la traduction ou la rédaction dans une langue autre que le grec, mais encore la volonté et la possibilité de s'insérer dans les réseaux scientifiques internationaux, ce qui présuppose à son tour l'existence d'une communauté scientifique nationale. Elle est actuellement en voie de constitution.

En effet, on assiste depuis quelques années à un renouveau certain des sciences sociales en Grèce, et le présent volume s'en veut être un témoignage. Il y a une série de raisons à ce changement.¹ L'anthropologie et la sociologie, qui débutent peu ou prou en Grèce dans les années 1950, étaient surtout le fait de chercheurs étrangers, voire de Grecs formés et établis hors des frontières. Mais l'émigration de très nombreux intellectuels et étudiants durant les années 1960, puis durant la dictature, commence de porter ces fruits. Des chercheurs formés en Europe occidentale retournent dans leur pays et trouvent actuellement des possibilités nouvelles de travailler sur place. Le retour à la démocratie,

puis l'arrivée au pouvoir des socialistes, marquèrent le début d'un certain effort dans les domaines académique et de la recherche: création d'Universités, financement accru aux sciences sociales, recrutements, ouverture institutionnel à des disciplines nouvelles telles que l'anthropologie, la sociologie, la démographie historique, politique de recherche contractuelle des Ministères, mécénat scientifique des banques, création de revues spécialisées, signature d'accords scientifiques internationaux, organisation de nombreux colloques, etc. Les premiers départements universitaires en sciences sociales sont créés, des formations doctorales mises en route, des moyens dégagés pour la recherche de terrain, dans un pays qui se distinguait par l'importance donnée jusqu'alors à la réflexion normative et l'érudition à visée idéologique et nationaliste. Les années 1980 voient s'affermir l'engagement des équipes grecques dans la recherche empirique rigoureuse. La Grèce n'en demeure pas moins, en 1983, au dernier rang des pays de l'OCDE pour la part du PNB consacrée à la recherche et pour la proportion de chercheurs parmi la population active. Les structures de la recherche sont dispersées, le poids d'une Université traditionaliste continue de se faire sentir. Mais un fait s'impose: l'émergence d'une volonté nouvelle de connaissance de soi - de connaissance scientifique - au sein d'une société en mutation profonde.

Les quelques articles de ce numéro ne sont certainement pas représentatifs de la diversité de ce renouveau, qui se traduit aussi bien en démographie, en histoire, en économie, en droit, en psychologie, qu'en sociologie et en anthropologie. Il ne prétend être qu'une petite ouverture sur des activités en plein développement; il vise certes à apporter quelques informations, mais encore à susciter la curiosité du lecteur.

On ne s'étonnera pas de constater que ces textes ont en commun de considérer des phénomènes de changement du monde rural, qu'ils privilégient l'interrogation théorique (Damianakos; Psychoyos) ou l'investigation empirique (Vernier; Caftanzoglou & Naoumi; Shapiro), les transformations concrètes de la réalité sociale (Caftanzoglou & Naoumi; Damianakos; Pault), les systèmes de significations (Shapiro), ou le rapport entre les deux (Vernier; Shapiro). La famille est une préoccupation fréquente des travaux ac-

tuels; c'est l'objet de trois des cinq articles qui suivent (Shapiro; Caftanzoglou & Naoumi; Vernier) et dans une certaine mesure du quatrième, à travers l'interrogation sur le "mode de production domestique" (Psyhyoyos). La famille est également le thème central des ouvrages spécialisés les plus récents.²

Ce numéro s'ouvre sur un article de portée théorique générale. Stathis Damianakos renouvelle la réflexion sur la spécificité de la paysannerie, qu'il définit comme un type particulier de soumission "collective et solidaire" à l'Etat central. A travers l'exemple du pouvoir municipal, de la participation électorale et des organisations professionnelles paysannes en France et en Grèce, il contribue à un débat de fond, tout en jetant les bases d'une sociologie politique comparative des mondes ruraux en mutation.

Cet article éclaire utilement les recherches pluridisciplinaires menées par le Centre national de recherches sociales d'Athènes sur les communautés villageoises de la Grèce occidentale. Le présent volume contient deux articles de cette équipe.³ Dans "Transformations économiques et sociales des communautés rurales", Dimitris Psyhyoyos s'interroge sur la pertinence du concept de "mode de production domestique" pour l'analyse des communautés villageoises, puis présente succinctement les lieux d'enquête. Dans "Structures familiales dans un village d'Epire", Roxane Caftanzoglou et Matina Naoumi exposent, quant à elles, une recherche de démographie historique contemporaine en milieu rural, et démontrent comment "famille nucléaire" et "famille élargie" ne sont pas des types qui s'opposent et s'excluent, mais bien plutôt des étapes dans le cycle de vie de tout ménage rural.

Dans "Qui prend pays, prend mari" Roberta Shapiro se pose la question de l'urbanité des paysans grecs, et de la force de leur investissement symbolique et concret dans la ville. Elle montre par quels biais opèrent le mariage et la dot, outils privilégiés de cet investissement: par les mouvements combinés de l'individualisation et de l'homogénéisation des modes de vie.

Bernard Vernier dans "Filiation et pouvoir domestique en mer Egée" prend un point de vue novateur - celui du mariage entre proches parents - pour éclairer l'étude des alliances. Il conclut à la force des lignées féminines et du pouvoir domestique des femmes.

La mise en regard de ces articles avec celui de S. Damianakos et des travaux désormais classiques de J. K. Campbell, amène à s'interroger sur les rapports précis qu'entretiennent les structures familiales et les stratégies d'alliance avec les phénomènes de pouvoir et de clientèle. Voilà un thème récurrent dans la sociologie et l'ethnologie grecques, mais qui n'a pas à ma connaissance bénéficié d'un traitement approfondi.⁴

Nous avons voulu clore cet ensemble par une information sur un type différent de travail ethnographique: le film. L'article de Colette Piault dresse le catalogue de la production récente et donne des éléments pour la compréhension des conditions actuelles de la fabrication filmographique.⁵

Roberta SHAPIRO
(Université de Nantes)

NOTES

1. Cf. à ce propos, S. Damianakos "Aspects du changement social dans la campagne grecque", *The Greek Review of Social Research*, numéro spécial, 1981.
2. Cf. en fin de ce volume: "Livres reçus".
3. Pour d'autres travaux de ce groupe, publiés en grec, cf. *The Greek Review of Social Research*, n° 53, 1984; n° 58, 1985.
4. On dispose toutefois de données sur cette relation à Chypre; cf. P. Sant Cassia in *Archives européennes de sociologie*, 1984 et *Familles et biens en Grèce et à Chypre*, l'Harmattan 1985.
5. Je tiens à remercier M.- E. Handmann et S. Damianakos qui ont fourni des informations utiles à la rédaction de cette présentation.

*PAYSANNERIES ET ETAT: REPERES THEORIQUES
POUR UNE ETUDE COMPARATIVE
ENTRE LA GRECE ET LA FRANCE*

Stathis DAMIANAKOS (CNRS, PARIS)

Le regain d'intérêt que connaît depuis quelques années la "localité" aussi bien en France qu'en Grèce, se traduit dans une large mesure par une attention toute particulière accordée aux problèmes de l'insertion politique de la paysannerie; ces problèmes sont habituellement traités en termes de rapports entre ce qu'il est convenu d'appeler "pouvoir global" et "pouvoir local" dans les campagnes.

Que ce "retour au local" s'inscrive dans une longue tradition de recherches monographiques réactivées, et redéfinies quant à leur démarche, du fait du nouveau statut qu'occupe le rural dans le social ainsi que dans l'idéologie dominante, comme c'est le cas pour la France, ou qu'il marque une soudaine prise de conscience collective des réalités rurales depuis longtemps enfouies, comme c'est le cas pour la Grèce (prise de conscience révélatrice là aussi, des réajustements de tous ordres opérant aujourd'hui dans le monde rural grec et illustrée aussi bien par la récente "redécouverte" de K. Karavidas et l'amorce des études locales que par l'actuel mouvement de décentralisation administrative), sa signification réside sans aucun doute dans le fait qu'il repose la question de l'objet théorique de la recherche rurale.

Après avoir été émiétté, disloqué ou dilué dans une approche "globalisante" cherchant, par le rejet de toute référence aux

rapports internes au profit de l'étude exclusive des rapports externes, à porter remède aux excès structuro-fonctionnalistes de l'analyse "individualisante", cet objet théorique semble présentement évoluer vers une nouvelle conceptualisation fondée sur le dépassement des anciennes oppositions. En effet, la restructuration des sociabilités territoriales (notion-clef en laquelle se résume dorénavant l'entité locale) se fait au delà des dichotomies classiques telles que rural/urbain ou société locale/société englobante; elle ne marque pas seulement une nouvelle phase dans la réflexion sociologique concernant l'éternelle question du rapport entre conflits sociaux globaux et allégeances locales, mais par son origine même (extension des secteurs secondaire et tertiaire dans les campagnes faisant reculer la suprématie de l'élément agricole au sein de la population rurale; renforcement de l'emprise capitaliste sur l'agriculture), ainsi que par la nature des termes auxquels elle renvoie (mobilisation autour de nouveaux enjeux locaux et/ou lutte des classes au village), cette restructuration des sociabilités va beaucoup plus loin: elle implique la redéfinition de la paysannerie (et de son support à la fois spatial et sociologique qu'est le village) dans une perspective résolument historico-politique.

L'engagement de plus en plus actif de la recherche rurale dans la conception selon laquelle chaque localité est un moment particulier de l'histoire du capitalisme dominant, ainsi que les choix privilégiant davantage que par le passé une thématique centrée sur les réalités politiques locales (gestion de l'espace, stratégies des acteurs locaux, élections municipales, associations, réseaux, identités, conflits divers etc.), montrent que la perspective en question n'est pas absente des approches actuelles. Cependant les principes théoriques de la reconstruction d'un objet scientifique sur de telles bases ne sont pas clairement énoncés de même que ne sont pas suffisamment explicitées les conditions lui permettant d'être opératoire pour la recherche empirique.

Les ambitions de cet exposé ne vont pas jusqu'à proposer une théorie de ces principes et de ces conditions, entreprise qui équivaldrait, ni plus ni moins, à la formulation d'une nouvelle théorie de la paysannerie. Il s'agit, plus modestement, de repérer

certaines notions relatives à la nature des rapports sociaux de production dans la campagne (notions injustement ignorées à notre avis par la majorité des ruralistes) et, à la lumière des expériences accumulées jusqu'à présent par les études rurales empiriques, d'essayer d'approfondir un aspect de la condition paysanne qui nous semble déterminant pour son étude, à savoir les rapports entre la paysannerie et l'Etat.

Nous nous emploierons donc, dans un premier temps, à dresser le bilan des apports théoriques et empiriques de la recherche locale en insistant plus particulièrement sur la problématique qui renvoie la question de l'insertion politique paysanne aux modalités de la transition au capitalisme du monde rural, modalités souvent occultées, il est vrai, par l'emploi d'un vocabulaire qui se veut "neutre", avec des termes, tels que "changement social" ou "développement agricole". Ce regard critique prendra appui sur les études rurales menées en France depuis bientôt trente ans et notamment, sur les travaux qui ont vu le jour dans la mouvance du Groupe de Recherches Sociologiques du C.N.R.S. A part les références contenues (à titre d'exemples) dans la deuxième partie, l'expérience grecque dans le même domaine, beaucoup plus récente et moins développée, ne fera pas l'objet d'un traitement particulier. Sur ce point nous renvoyons le lecteur à nos travaux antérieurs.¹

Dans un second temps, nous essayerons de cerner de plus près la dimension politique de la paysannerie, de voir plus précisément ce qu'il y a de fondamentalement politique dans les notions de paysan et de collectivité villageoise et, partant de là, d'identifier à travers les convergences ou les divergences de l'insertion des paysanneries grecque et française dans les institutions politiques nationales, les traits majeurs qui marquent le processus de l'affranchissement du paysan de son statut d' "administré" pour accéder à un statut de "citoyen". Processus très long à accomplir et, dans bien des cas, encore inachevé.

I. Localité et pouvoir: acquis et incertitudes de la recherche rurale empirique.

Suivre l'évolution des études monographiques rurales en France depuis les années 1950 jusqu'à nos jours, revient à tracer l'histoire mouvementée d'une pratique de recherche qui, loin de s'identifier à une démarche unie et cohérente, n'est, au contraire, qu'un point d'entrecroisement d'approches théoriques et méthodologiques et de courants de pensée fort divers sinon opposés. Seuls traits communs: l'emploi de certaines techniques d'enquête empruntées à la tradition ethnologique et l'attachement à l'observation intensive de cas particuliers, cas dont la connaissance était censée fournir la clef pour l'explication de l'évolution générale.

Sous son apparente simplicité et l'évidence de sa légitimité épistémologique, ce dernier aspect de la recherche de terrain dissimule en fait le problème théorique central autour duquel graviteront les travaux monographiques tout au long de cette période et contre lequel viendront buter les efforts de synthèse ou de construction d'un objet scientifique. Car, s'il est incontestable que les recherches locales menées jusqu'à présent offrent un très riche bilan de connaissances approfondies sur des réalités originales et complexes, inaccessibles à l'étude globale (connaissances dont, il ne faudrait pas sous-estimer l'apport par ailleurs à la réalisation de certaines études théoriques qui ont su s'élever au dessus de l' "empirisme abstrait" tout en restant attentives au "concret"),² il n'est pas moins vrai que l'autre volet de ce bilan peut se résumer en un constat d'échec théorique particulièrement cuisant : échec à établir une voie de passage entre démarche "individualisante" et démarche "généralisante", impuissance à résoudre (en la dépassant) la contradiction entre diversité et unité, entre explication endogène et explication exogène ou entre travail empirique et travail théorique. Ces dichotomies qui n'expriment, en réalité, que des oppositions fallacieuses seront pourtant vécues par l'écrasante majorité des chercheurs comme une rupture épistémologique et les notions auxquelles elles renvoient seront considérées comme étant irréductibles les unes aux autres. Dans cette perspective, le particulier sera traité en tant que négation du gé-

néral, et réciproquement, la logique propre du local sera cherchée dans la réfutation de la logique historique, alors que, comme le souligne M. Jollivet, il s'agit là "de deux prolongements orientés différemment d'une même analyse, l'approche 'individualisante' étant l'application à une situation historique concrète de l'approche 'généralisante'".³

Les dualismes en question, dans lesquels on peut voir, pour reprendre les propos de K. Marx, la reproduction mécaniste "sous la forme d'un concret pensé"⁴ de la contradiction majeure inscrite dans le statut même réservé à l'agriculture par la société capitaliste (processus de "conservation-dissolution"), ont exercé une emprise paralysante sur la recherche rurale et expliquent le mouvement pendulaire qu'on observe au cours de son évolution entre deux pôles antagonistes: d'une part, l'attachement exclusif à l'originalité et à la singularité de la situation locale coupée de tout rapport avec l'extérieur, d'autre part sa dissolution dans la masse indifférenciée d'une globalité unidimensionnelle et le rejet de toute spécificité. Certes, il ne s'agit là que de deux points extrêmes, puisque la plupart des études rurales occupent en fait des positions intermédiaires en reconnaissant soit une autonomie plus ou moins large au local, soit une domination plus ou moins déterminante au global. Cependant, il faut bien souligner que se situer dans le "juste milieu" ne résoud nullement la contradiction évoquée ci-dessus : ce n'est pas un dosage savamment calculé entre éléments endogènes et éléments exogènes qui permet d'échapper à la fausse alternative "diversité ou unité", mais un changement radical d'attitude méthodologique qui restituerait à l'histoire ses pleins droits généralement méconnus en raison d'un attachement par trop exclusif aux interprétations structuro-fonctionnalistes.

Un bref aperçu des grandes étapes qui ont marqué la production des études rurales dans l'après-guerre, particulièrement sur la question du pouvoir, ferait mieux ressortir les tenants et les aboutissants du dilemme fondamental de la recherche sociologique dans ses rapports avec l'histoire. Il est vrai que par la diversité de leurs approches et la variété des questions posées, ces études se prêtent mal à la classification chronologique comme à toute opération typologique. De ce point de vue, on est confronté à des pro-

blèmes de même nature que ceux auxquels se sont heurtés les promoteurs de l' "inventaire typologique des sociétés rurales françaises",⁵ dans la mesure où l'ambition suprême d'une grande partie de ces études semble être, pour mieux rendre compte de la complexité et de la spécificité de leur objet, d'adapter leurs outils analytiques à l' "unicité" de ce dernier, ce qui fait d'elles un corpus assez hétéroclite réunissant autant de lectures "singulières" et "originales" qu'est le "réel" étudié, et, à la limite, "a-comparatives".

Cependant, certains traits majeurs et certaines tendances dominantes à chaque époque sont perceptibles (ne serait-ce qu'en raison des modes intellectuelles) au niveau aussi bien des démarches théoriques et méthodologiques, des catégories analytiques, des terminologies et des thèmes choisis, que des éléments qui en dernière analyse déterminent ces choix, à savoir les objectifs pratiques et les finalités poursuivies, les visions et les idéologies implicites ou explicites qui les soutiennent, la place tenue par le rural dans le contexte socio-économique et politique général.⁶

Ainsi, pour reprendre la périodisation proposée par J. P. Billaud, on peut distinguer trois grandes périodes dans "l'investigation du local" en France : la première allant des années 1950 à la fin des années 1960, la deuxième marquée par le mouvement de Mai 1968 et s'étendant jusqu'à la fin des années 1970, et la troisième du début des années 1980 jusqu'à présent.

1. Malgré leur épanouissement exceptionnel au cours des deux premières décennies de l'après-guerre, les monographies rurales ne sont pas une pratique de recherche inédite en France, elles ne sont pas non plus une tradition spécifiquement nationale. Au contraire, on ne saurait trop insister sur leur continuité historique avec les études de géographie et d'histoire régionales, ainsi que sur l'importance des influences reçues de la sociologie empirique américaine, depuis l'école de Chicago jusqu'à nos jours. En poussant plus loin dans le temps la recherche des origines, on peut même établir des liens directs avec la sociologie monographique de Le Play et les travaux de F. Tönnies (un des pères fondateurs de la théorie de la communauté dans la deuxième moitié du XIXe siècle) dont l'hypothèse centrale attribuant à la désintégration de la com-

munauté l'avènement du capitalisme⁷ se retrouve, telle quelle ou inversée, au coeur des problématiques actuelles. Ce qui change dans l'après-guerre - et c'est important - c'est une réorientation plus spécifiquement sociologique de la recherche rurale locale laquelle, en introduisant des notions comme celle de système ou de fonction, se détache définitivement aussi bien des anciens débats doctrinaux des juristes et des historiens que des études descriptives des ethnographes et des géographes, pour essayer de comprendre et, si possible, de prévoir le changement social dans une campagne en plein bouleversement.

En effet, on assiste au cours de cette période d'expansion des économies capitalistes à une révolution des forces productives dans l'agriculture (mécanisation, progrès agronomiques) et à une transformation sans précédent des conditions d'existence sociale du paysan traditionnel dont il s'agit de faciliter l'intégration au moindre coût social. C'est l'heure de la mise sur pied par les pouvoirs publics de vastes programmes pour le développement de l'agriculture, de plans d'aménagement du territoire et de stratégies pour la diffusion de l'innovation à la campagne, doublés d'un sérieux effort de financement d'études locales. L'attention est surtout portée sur les distorsions par rapport au modèle de développement dominant, sur les inégalités, tant régionales que structurales, vues comme des dysfonctions ou des déviances et attribuées à l'existence d'un système local autonome disposant d'une logique propre de fonctionnement dont l'analyse doit prioritairement passer par l'étude du non-monnaire, du qualitatif et du caractère atypique des règles qui définissent le jeu politique local.

Dans le cadre de cette vision, souvent corollaire d'une idéologie faisant appel à l' "ordre éternel" de la société villageoise ou à l'"essence" intemporelle du paysan, sont proposés un objet de recherche, une approche théorique et une méthode d'investigation locale. L'objet (village, petite région, bourg), renouant avec une vieille tradition d'études communautaires, se définit non seulement à partir de critères de taille ou institutionnels, mais aussi sur la base du repérage d'une unité spatiale sociologiquement significative au sein de laquelle seraient en principe accomplis les principaux besoins de l'individu (économiques, sociaux, moraux,

etc.), l'accent étant mis sur l'opposition rural/urbain. Les difficultés d'un tel repérage à une époque où est proclamée "la fin des paysans"⁸, entraînent une incertitude conceptuelle que reflète le vocabulaire: on passe ainsi successivement de la "communauté" à la "collectivité", puis à la "société rurale locale". Par ailleurs, bien que tout recours à une théorie extérieure au phénomène étudié soit officiellement rejeté et que le choix des "faits", des "relations significatives" et des "unités pertinentes d'analyse" soit censé reposer sur la seule intuition du chercheur, la majorité des études locales durant cette période obéit à un schéma théorique d'analyse plus ou moins explicite. Ce schéma, faisant coïncider structure spatiale et structure sociale, part de certains axiomes ou notions fonctionnalistes tels que la totalité, le système, la cohérence interne, ou la nature irréductible de la logique du local, et débouche sur les "cinq angles de vue" qu'Henri Mendras, à la suite de R. Redfield, retient pour l'analyse de la paysannerie: autonomie relative, importance du groupe domestique, production autarcique liée à un marché extérieur, liens d'interconnaissance, médiations avec la société englobante.⁹ Un tel cadre théorique appelle une méthode appropriée qui ne saurait être autre que celle de l'approche ethnologique approfondie, prolongée par une entreprise comparatiste. Que l'organisation de la matière choisie pour l'étude soit thématique (démographie, écologie, production, institutions, etc.) ou "transversale" (relations de pouvoir, économie, idéologie), l'objectif monographique reste toujours l'interprétation d'une situation locale originale sur la base d'une logique dont elle seule détiendrait le secret. De son côté, l'entreprise typologique tente de saisir le changement rural à l'échelle globale par une abstraction empirique d'éléments ou de systèmes partiels locaux, d'où le caractère antinomique de l'opération d'ensemble, puisque ces éléments ou ces systèmes sont censés ne prendre sens que dans leur agencement, chaque fois différent, en un tout local.

Il en va de même pour la question du pouvoir: bien que relative, l'autonomie villageoise relève d'un système partiel assurant à la collectivité une capacité de décision négociable avec la société englobante au moyen de médiateurs locaux. Mais elle est soumise à une telle variété d'enjeux, de stratégies politiques ou

de types de leadership et elle est si intimement articulée aux autres aspects de la société, que toute tentative de la détacher de son contexte pour en construire un indicateur d'analyse quantitative lui fait perdre sa signification.

2. C'est à cette antinomie qu'essaiera de porter remède le courant qui se développe dans la période 1968-1980. Cette période est marquée d'un côté par les premiers signes de la récession capitaliste et par une crise idéologique généralisée dans le cadre de laquelle seront remis en question les rapports entre recherche scientifique et pouvoir politique, et de l'autre par la cristallisation au sein du monde rural de nouveaux rapports de production qui font émerger des conflits et des luttes sociales d'un type nouveau. A cette époque, l'intégration verticale de l'agriculture dans l'industrie agro-alimentaire s'accroît, aussi bien en amont qu'en aval, la rationalisation du travail agricole et le développement de la productivité se généralisent, la différenciation socio-économique de la paysannerie et l'élimination des exploitations non rentables s'accroissent, le statut de l'agriculteur "libre et indépendant" est de plus en plus réduit à celui d'un "travailleur à domicile" pour le compte d'une firme capitaliste. Signe des temps, la fameuse grève du lait qui éclata au printemps de 1972 en Bretagne et qui fut par la suite reprise dans d'autres régions, mobilisera pour la première fois les producteurs non plus contre les instances administratives, mais contre les industries laitières.¹⁰

Dans ces conditions, et bien que l'inscription des mobilisations paysannes dans un contexte régional maintienne aussi vif qu'auparavant l'intérêt pour la recherche rurale empirique, l'attention des chercheurs sera sollicitée davantage par le mouvement général que par les particularismes locaux, relégués au rang de "survivances" ou d'"accidents historiques". Ils n'auront plus à chercher les raisons des discontinuités du développement agricole ou des difficultés d'adaptation des exploitations "retardataires"; leur objectif sera au contraire déterminé par la volonté de rendre aux agriculteurs un "miroir" de leurs conditions d'existence sociale et de leur exploitation par le capital. La "redécouverte" dans cette période des classiques du marxisme fécondera incontestablement la recherche empirique, mais elle ne lui évitera pas certains

excès: vision unilinéaire d'un processus général opérant partout dans les mêmes formes et suivant les mêmes rythmes, ne laissant à la recherche locale d'autre mission que d'en attester l'existence, introduction de nouveaux concepts au statut théorique assez incertain, comme par exemple ces "modes de production" les plus divers qui pullulent de toute part ("mode de production domestique", "parcellaire", "petit-marchand", "familial", etc.) et qui sont censés apporter la réponse à la question de la spécificité agricole au sein de la production capitaliste.

Ce parti pris marxiste ou marxien implique l'abandon de la diversité au profit de l'unité, de l'explication endogène au profit de l'explication exogène, de l'opposition rural/urbain au profit de l'opposition local/global, cette dernière étant par ailleurs vécue comme un résidu idéologique ou culturel plutôt que comme une opposition réelle. Il n'y a pas de "logique locale", la seule logique significative est celle du capital et du profit; quant au choix d'une localité pour l'investigation sociologique ce n'est qu'un palliatif de l'absence de problématique, puisque la collectivité villageoise n'est plus qu'une coquille institutionnelle ou spatiale vidée de tout sens. Ce qui importe pour l'analyse ce ne sont pas les "faits" mais les "rapports" qui intègrent la petite production marchande au capitalisme.

Dans cette perspective, la question du pouvoir (conflits, lutte des classes) sera placée au centre de la problématique de la recherche locale. Mais, fait hautement significatif, c'est en elle que trouveront leurs limites les analyses réductrices de toute spécificité villageoise. Car, le "pouvoir local" bien qu'extrêmement "précaire" et "marginalisé" n'en constitue pas moins pour la majorité des chercheurs la seule preuve tangible de l'existence de nos jours de la localité, existence due à la non séparation entre famille et entreprise et à la sociabilité particulière du village. Les élections municipales sont bien une mise en scène, une "théâtralisation" de la vie collective. N'empêche que, pour reprendre les propos de B. Hervieu, "continuent d'exister, au sein du village, des réseaux de pouvoir apparemment inintégrables à la 'chaîne de pouvoir' qui caractérise (selon A. Gunder-Franck) le système capitaliste global".¹¹

3. Cette "concession" faite au local ouvrira la voie au troisième courant de la recherche rurale (dit du "retour au local") qui se développe à partir du début des années 80. Comme ce fut le cas pour les deux premiers, celui-ci s'inscrit dans un contexte précis d'évolution socio-politique et de mouvement idéologique dont les traits saillants peuvent se résumer comme suit : inversion des tendances démographiques entre villes et campagnes (bien que "ni très récent, ni généralisé, ni d'origine endogène", comme le souligne M. Jollivet,¹² le renouveau démographique des campagnes atteint maintenant un seuil qualitatif en touchant la majorité des communes rurales de toutes tailles); recomposition et diversification sociales de la population rurale (ouvriers dorénavant majoritaires dans la population rurale, montée des classes moyennes); apparition d'associations et de mouvements socio-politiques nouveaux circonscrits, le plus souvent, dans un espace territorial (écologistes, autogestionnaires, consommateurs, féministes, etc.); crise du modèle de croissance dominant et réinvention dans une perspective de "gauche" d'une politique et d'une idéologie de "développement local autonome" que seule la "droite" prônait jusqu'alors. L'intégration horizontale (territoriale) et non plus verticale (nationale) de la production agricole aura eu le mérite de faire revivre les "vertus éternelles" de la paysannerie et de l'exploitation familiale, à savoir l'ordre et la paix sociale, la mobilisation des énergies locales, la possibilité d'évacuer une partie des conséquences de la crise sur la localité.

Les regards donc sont tournés une fois de plus vers la multiplicité et la complexité des situations locales échappant (ou semblant échapper) à la logique capitaliste dominante. Régression théorique? Le phénomène étant assez récent, il serait prématuré de formuler des conclusions définitives sur ce point. Il est toutefois indéniable qu'il ne s'agit pas du même "local" qu'il y a vingt ou trente ans, d'une part parce que de la période précédente reste acquise l'introduction de la perspective historique dans la recherche empirique, d'autre part parce que l'objet étudié n'est plus la localité en tant que telle, mais en tant que niveau d'approche. Le lieu d'observation, loin d'être identifié à un territoire est plutôt décrit comme un espace de relations sociales et H. Mendras par-

lera à ce propos "d'entrelacs de réseaux internes branchés sur des réseaux externes".¹³ Conception qui est assez voisine de la notion de "champ" introduite par l'école de P. Bourdieu construisant l'espace villageois à l'intersection des relations matrimoniales, foncières, etc.¹⁴ et qui n'exclut pas l'approche d'Arensberg voyant dans la localité un "terrain où peuvent être définis, testés et étayés des thèmes et des interprétations plus larges".¹⁵

Les réseaux, les identités, les associations et les sociabilités sont les thèmes favoris de ce courant. Thèmes éminemment politiques, doit-on ajouter, car ce qui est recherché derrière les aspects idéologiques ou culturels de la paysannerie ou au delà, c'est avant tout un nouveau concept-refuge de la "spécificité paysanne" fondé sur les rapports de pouvoir : ni micro-société achevée et coupée du monde extérieur, ni espace social comme les autres, la localité est un lieu d'inscription d'enjeux à la fois locaux (allégeances ou antagonismes propres à la société d'interconnaissance) et globaux (solidarités ou conflits de classe) et, par la même, un lieu où s'exprime la contradiction fondamentale entre rapports de production capitalistes et formes d'organisation sociale héritées des systèmes antérieurs.

II. La paysannerie, catégorie politique? Capitalisme et insertion dans la démocratie libérale.

L'évolution de la représentation que ce fait de la paysannerie et du village la recherche rurale et dont nous venons d'esquisser les traits majeurs, depuis l'image d'un monde cohérent, relativement autonome et autarcique, jusqu'à son dépouillement actuel de tout attribut économique et culturel spécifique et sa réduction à la notion de sociabilité, illustre de manière significative la difficulté inhérente à l'objet de se laisser définir autrement que dans une perspective historico-politique. En effet, si l'on admet avec A. Soboul¹⁶ que la communauté rurale, durant des siècles, a été traversée successivement par des rapports de production différents auxquels elle a su, chaque fois, s'adapter avec une faculté admirable, il devient évident que le fondement de la pay-

sannerie ne peut être recherché dans un mode de production, quel qu'il soit et, à plus forte raison, que la paysannerie ne peut être en soi un mode de production, pour peu qu'on comprenne ce terme dans son acception marxiste. Ce que certains chercheurs ont cru voir dans le "mode de production petit-marchand" n'est en réalité qu'une forme, historiquement déterminée, d'adaptation de l'agriculture familiale paysanne au capitalisme, forme qui emorce son développement en France après la Révolution pour s'épanouir sous le Second Empire et la III^e République, et que Marx décrit sous les traits de la petite paysannerie parcellaire. En outre, presque tous les chercheurs semblent aujourd'hui s'accorder à reconnaître que la paysannerie ne s'est jamais identifiée à une classe ou à une catégorie sociale et qu'au contraire, les antagonismes et les oppositions qu'on découvre actuellement aussi bien à l'intérieur de la population rurale que d'une catégorie d'agriculteurs à l'autre, ont toujours été le propre de la collectivité villageoise.

Par conséquent, et à moins d'admettre qu'il y aurait autant de "paysanneries" que de modes de production se succédant dans l'histoire, ou de classes et de couches sociales aux intérêts opposés se constituant au sein de chacun d'entre eux, il est nécessaire de chercher dans une instance autre que l'économique, l'explication de la "pérennité de la paysannerie". Celle-ci n'étant pas concevable sans une société englobante qui la domine et sans une classe ou force sociale extérieure qui prétend chaque fois prendre en charge ses intérêts, on peut soutenir que cette instance est bel et bien le politique, autrement dit, que ce qui fait le "paysan" c'est précisément la forme particulière de sa soumission à un pouvoir extérieur. La forme en question, comme nous le verrons par la suite, "assume" en quelque sorte l'ensemble des rapports sociaux de production prévalant, selon le moment historique, dans les campagnes et implique l'intervention d'une force politique qui, par la réglementation autoritaire des liens unissant le travailleur aux "présupposés naturels" de son travail et par le contrôle exercé sur son produit, permet l'extorsion du sur-travail dans les conditions les plus avantageuses pour le système en place.

Ce primat du politique, implicitement inscrit dans la plupart des définitions de la paysannerie et de la collectivité villa-

geoise qui ont été avancées jusqu'à présent, prend appui sur le statut théorique de quelques notions fondamentales relatives aux rapports sociaux noués autour du travail de la terre. Il peut être illustré par certains traits majeurs qui marquent l'histoire récente de l'insertion politique paysanne en France et en Grèce et que nous examinerons plus loin.

En ce qui concerne les définitions, il serait évidemment fastidieux d'entreprendre ici une analyse de tous les énoncés qui ont été formulés jusqu'aujourd'hui par les ruralistes (G. Hillery en a recensé 94 en 1955 au sujet de la communauté rurale).¹⁷ Il suffit, pour notre propos, d'évoquer leur répartition en deux groupes, proposée par I. Chiva (définitions insistant sur l'historicité de la communauté rurale et sur son aspect institutionnel et social, définitions de type "culturologique" inspirées de l'anthropologie et de la psychologie sociale),¹⁸ et d'observer que malgré leurs différences formelles elles semblent toutes converger vers la même reconnaissance tacite de l'essence politique du paysan: dans le schéma d'analyse de la paysannerie de Mendras/Redfield cité plus haut et qui résume assez bien les définitions du deuxième groupe, l'autonomie relative de la société paysanne est expressément reconnue comme "la caractéristique discriminante (qui) commande la suite du schéma, les traits retenus et leur agencement".¹⁹ De leur côté H. Lefèbre et C. Parain, représentant le premier groupe, définissent la communauté rurale en mettant l'accent sur le rapport dialectique entre possession de biens collectifs et possession de biens privés, sur l'autonomie de la gestion communale, sur la désignation des mandataires et sur les disciplines collectives.²⁰ Or, comme nous croyons le démontrer ci-après, toute notion de possession ou de propriété de la terre renvoie immédiatement à un critère extra-économique puisqu'elle ne fait que traduire un rapport de forces; quant aux disciplines collectives, elles sont fondées sur les dépendances interpersonnelles propres à la collectivité villageoise, lesquelles nous le verrons aussi, constituent par excellence la forme que prennent les rapports de pouvoir à l'intérieur de la paysannerie.

En effet, la propriété privée, fondement de la séparation de la société en classes sociales, ne s'accomplit, selon Marx, en

tant que catégorie pleinement économique, qu'avec l'émancipation de la "société civile bourgeoise" et l'avènement du capital issu de la propriété mobilière. C'est seulement avec le passage de rapports sociaux à caractère de "dépendance personnelle" à des rapports impersonnels, purement "économiques" (rapports d'argent), que la propriété devient capital, capital qui "représente la propriété privée à l'état pur, dépouillé de toute apparence de communauté et ayant exclu toute action de l'Etat sur le développement de la propriété".²¹

Donc, en ce qui concerne la "spécificité paysanne" dans le mode de production capitaliste, on peut soutenir qu'elle a des chances de se maintenir aussi longtemps que le système n'exclut pas toute réglementation politique des conditions d'accès aux ressources des producteurs agricoles, autrement dit, aussi longtemps que l'intervention de l'Etat dans les conditions d'existence sociale du paysan reste socialement possible. Cela est vrai dans la mesure où le fondement de ces conditions, le rapport à la terre, même après le passage au capitalisme, demeure un rapport extra-économique et la terre un bien non assimilable à un capital: comme l'a démontré M. Gutelman, si elle peut fonctionner comme capital dans le mode de production capitaliste, elle n'est pas pour autant un capital, puisqu'elle n'est pas du "travail antérieur cristallisé".²²

Tel fut le cas du rôle décisif joué par le pouvoir politique dans le passage, en Europe, du statut de serf à celui de métayer, et par la suite à celui de petit producteur marchand disposant de la propriété de la terre ("forme particulière de la servitude paysanne", selon l'expression d'Engels).²³ Tel fut le cas aussi de la multiplication, par la "volonté du prince," des tenures vers la fin de l'Ancien Régime en France, ou de la substitution autoritaire des droits féodaux aux droits des villageois sur les "communaux" que H. H. Stahl décrit en ces termes pour la Roumanie du XVIIIe et XIXe siècles: "dans un village asservi, c'est le féodal, maître du village qui, se substituant dans les droits des assemblées, dispose d'un statut juridique qui est le calque presque parfait de celui des assemblées".²⁴ Tel est le cas, enfin, à l'époque contemporaine, des interventions répétées des pouvoirs publics dans le droit de la propriété foncière, interventions allant à

*Associação de Defesa do Património
Cultural de Monte Redondo*

Museu Etnológico de Monte Redondo

Monte Redondo

l'encontre des principes juridiques qui fondent en même temps qu'ils justifient le système capitaliste. Exemples significatifs, la réforme agraire en Grèce de l'entre-deux-guerres bien sûr, mais aussi, plus récemment, les "lois d'orientation" votées en France en 1960-62 qui prévoyaient, entre autres, que le propriétaire ne pouvait laisser ses terres incultes. Essayons d'imaginer un instant l'équivalent de cette disposition dans le domaine de la propriété non foncière (le cas, par exemple, d'un détenteur de richesses monétaires qui, pour une raison ou pour une autre, refuserait de les faire fructifier), nous comprendrions pourquoi dans la logique du législateur, les deux droits de propriété sont irréductibles l'un à l'autre.

Malgré leur caractère disparate, ces exemples suffisent à montrer que si ce sont les rapports de production dominants dans une formation sociale qui décident de la place de la paysannerie dans cette formation, ces mêmes rapports ne peuvent agir qu'en empruntant la voie juridico-politique. Ce qui a été dit à propos de la terre et de la propriété foncière est valable aussi pour la rente qui est à la terre ce que la plus-value est au capital. La théorie marxiste de la rente explique que celle-ci, en tant que forme générique de l'extorsion précapitaliste du sur-travail, est une "contrainte extra-économique," puisque seul le capitalisme fait naître des structures économiques comportant en elles-mêmes les mécanismes de prélèvement du sur-travail. Cette forme d'extorsion que les mécanismes économiques n'impliquent pas directement, renvoie par ailleurs à l'ambiguïté qui entache le terme de classe sociale lorsqu'il s'agit de l'appliquer aux sociétés précapitalistes (Marx lui préfère le terme de "Stand" signifiant état ou ordre socio-politique) ainsi qu'à la difficulté théorique de définir l'appartenance de classe de l'agriculteur.

Si ces considérations nous font comprendre le caractère "transversal" de la paysannerie dans l'évolution historique, caractère dû à la spécificité de sa soumission au pouvoir politique, elles ne nous expliquent pas les raisons de cette spécificité. En effet, ce qui différencie l'insertion politique paysanne par rapport à d'autres catégories sociales, c'est que nous avons affaire là,

non pas à n'importe quelle forme de soumission, mais à une forme de soumission collective et solidaire qui est la conséquence directe de l'organisation de la paysannerie en communautés rurales. La littérature ruraliste a suffisamment décrit et analysé les caractéristiques fondamentales de cette organisation communautaire. Ce qu'il faut souligner ici, c'est l'importance du lien de dépendance interpersonnelle qui, des liens féodaux aux relations de clientèle, constitue le ciment de la société villageoise et permet, au moyen des rapports de pouvoir qu'il instaure à l'intérieur comme à l'extérieur de celle-ci, l'intégration de la paysannerie aux rapports de production chaque fois dominants. On peut même pousser plus loin ce raisonnement et voir une équivalence entre la fonction que M. Godelier assigne aux relations de parenté dans les "sociétés primitives" et la fonction des relations de dépendance interpersonnelle dans les "sociétés paysannes". Si l'on accepte que la parenté "fonctionne comme rapport de production"²⁶ dans les communautés archaïques et que la communauté villageoise bâtit son autonomie relative sur le détournement des anciens liens de réciprocité élargis à l'ensemble de la collectivité, il ne serait pas sans fondement de soutenir que la relève de cette "consistance intrinsèque" de la parenté est assurée, pour la paysannerie, par les liens de dépendance interpersonnelle.

* * * * *

Si l'on voit la "spécificité" paysanne sous cet angle, le problème de l'insertion dans la démocratie libérale des paysanneries grecque et française reçoit un éclairage nouveau. En effet, on est amené à reformuler certaines questions relatives à la correspondance existant entre la place que chacune d'elles tient dans le mode de production capitaliste et dans la démocratie libérale, entre le statut du paysan en tant que travailleur-producteur et son statut en tant que citoyen: le caractère collectif et solidaire de sa soumission qu'on a posé comme élément constitutif de sa condition sociale peut-il être un facteur de relativisation de cette soumission et de mise en place d'un "pouvoir local" opposé ou opposable au "pouvoir global"? Le jeu d'exclusion-inclusion dans les

institutions politiques, symétrique au processus de conservation-dissolution de la petite production marchande dans le mode de production capitaliste, laisse-t-il une marge d'autonomie à la localité, négociable avec la société extérieure et au profit de qui? La "fonctionnalité" de la contradiction entre capitalisme et agriculture que M. Jollivet analyse en termes de mobilisation (et d'exploitation) "la plus efficace qui soit" de la force de travail agricole²⁷ trouve-t-elle son équivalent dans la "fonctionnalité" de la contradiction entre Etat centralisateur et particularismes locaux, "fonctionnalité" consistant dans le détournement de la lutte des classes dans les campagnes au profit de la défense des intérêts locaux? Autrement dit, dans quelle mesure l'insertion biaisée du paysan, par le jeu du corporatisme et du clientélisme, dans les institutions libérales (dont le fonctionnement n'est, en principe, adéquat qu'à l'extorsion du sur-travail de l'ouvrier industriel libre, mobile et interchangeable) n'est-elle pas inscrite dans le statut même de producteur "indépendant" que lui accorde la propriété fictive de ses moyens de production, et dans quelle mesure ce statut ne lui bloque-t-il pas la possibilité de participer aux luttes politiques au même titre et dans les mêmes conditions que n'importe quel autre travailleur exploité? Dans quelles circonstances les solidarités conservatrices villageoises peuvent-elles se muer en solidarités rebelles comme l'a observé H. Vermeulen chez les paysans de Macédoine orientale au cours des années 1930,²⁸ et dans ce cas là, s'agit-il toujours de "paysans"? Enfin, étudier l'histoire contemporaine de la paysannerie en tant que processus de la pénétration destructrice du pouvoir central dans les réseaux du pouvoir local, pénétration allant de pair avec l'absorption grandissante de l'agriculture par le capitalisme, et établir sur ce point un parallèle entre les paysanneries des deux pays, a-t-il un sens? Autant de questions auxquelles nous ne prétendons pas apporter de réponses définitives. Il suffit, pour notre propos, de signaler certaines divergences et certaines convergences significatives qui marquent l'histoire récente du mouvement rural et de la représentation paysanne au niveau national comme au niveau local dans les deux pays, ce qui pourrait contribuer à poser les problèmes en des termes moins inadéquats que jusqu'à présent.

Ces divergences et ces convergences tiennent, d'une part, aux décalages de rythmes et aux différences de modalités selon lesquelles la société globale détermine l'évolution du mode rural en France et en Grèce, aux écarts d'échelle des divers paramètres qui entrent dans la comparaison, aux différences de nature de l'Etat, d'autre part, à l'importance aussi bien démographique qu'économique et sociale du monde rural dans ces deux pays par rapport à d'autres pays européennes, à la prépondérance de l'exploitation familiale, à la variété des régimes agraires d'une région à l'autre mettant en relief les déterminismes d'une histoire rurale extrêmement diversifiée, enfin, au sens de certaines évolutions récentes dans les campagnes qui montrent que l'intégration de plus en plus poussée de l'agriculture à un capital opérant désormais au niveau international, a tendance à uniformiser ses effets. Si l'on est prêt à souscrire à l'affirmation de N. Mouzelis qui, reprenant sur ce point une thèse chère à K. Karavidas,²⁹ souligne le caractère "négatif" par rapport à l'Occident de l'articulation entre agriculture et industrie dans une Grèce soumise au "capitalisme périphérique",³⁰ il n'en est pas moins vrai que cette articulation est un processus commun dont seules les formes de réalisation diffèrent d'un pays à l'autre ou d'une région à l'autre. Les signes majeurs de cette uniformisation sont à chercher dans la modernisation fulgurante de l'agriculture, l'exode rural massif et la désertification de la montagne qui marquent en commun l'histoire rurale des deux pays pendant les trois premières décennies d'après-guerre, mais aussi dans certaines tendances démographiques et sociales plus récentes: bien qu'il soit encore très tôt pour parler d'une reprise démographique de la campagne grecque équivalente à celle que nous avons observée en France, les premiers résultats du recensement de 1981 font apparaître assez clairement une tendance au ralentissement de l'accroissement des grandes agglomérations urbaines et l'amorce d'une évolution positive de la population dans plusieurs départements.³¹ L'urbanisation des genres de vie dans les campagnes, ancienne constante du village grec, s'accélère au même titre qu'en France. Quant aux idéologies du "retour à la nature" ou au mouvement de décentralisation administrative (autonomie communale, autogestion) la Grèce semble s'engager, sur ces points aussi, dans

une évolution générale, dont le sens s'inscrit, ici comme ailleurs, dans la crise actuelle du modèle de croissance capitaliste.

Aboutissement commun des itinéraires historiques très différents, la dissolution accélérée des liens de dépendance interpersonnelle qu'on observe actuellement dans les deux paysanneries, affecte au même titre le pouvoir municipal, le comportement électoral du paysan et ses organisations professionnelles - trois biais par lesquels s'exprime sa participation au jeu institutionnel de l'Etat capitaliste.

a) Sur le plan du pouvoir municipal, il y a déjà fort longtemps que la tutelle étouffante de l'Etat exercée par la contrainte, soit directe (à travers le contrôle du budget), soit indirecte (à travers les subventions et les prêts) a transformé la Commune aussi bien en France qu'en Grèce, en simple échelon administratif. Toute initiative ou responsabilité gestionnaire locale ayant été écartée comme incompatible avec le système capitaliste et les principaux enjeux locaux ayant disparu à la suite du dépouillement progressif du village de ses anciens biens communaux ou de ses "disciplines collectives", l'autonomie communale semble désormais se réduire, pour les deux pays, à une simple représentation idéologique.

En Grèce, pays où le "localisme" a marqué les institutions et les mentalités collectives d'une manière beaucoup plus forte et durable qu'en France en raison du passé ottoman, la situation ne se stabilise plus ou moins définitivement qu'après 1912, quand E. Venizelos en substituant la Commune à la Municipalité,³² porte les derniers coups mortels à l'auto-administration locale. Jusqu'à cette époque, le conflit entre l'Etat central et ce qui restait de l'ancien pouvoir local, dont V. Filias souligne à juste titre le caractère oligarchique et la fonctionnalité pour l'organisation politique de l'Etat ottoman (responsabilité solidaire de la commune pour le paiement des impôts),³³ s'exprime essentiellement à travers deux oppositions fondamentales. Premièrement une opposition entre unités historico-politiques aux régimes extrêmement variés, instaurées sous l'occupation ottomane, et unités administratives homogènes imposés au lendemain de la création de l'Etat grec, unités qui n'étaient pas nécessairement la continuation des anciennes. Deuxième-

mement, une opposition, pour le contrôle du paysannat, entre forces sociales locales fondées sur la propriété foncière (représentées au Parlement) et ce que G. Kontoghiorghis appelle forces "para-sociétales" (banditisme professionnel organisé sur le modèle cleftique et armatolique),³⁴ opposition qui s'évanouira au cours des premières décennies de notre siècle, avec l'anéantissement des bandits ou leur absorption progressive dans les réseaux des clientèles locales au service de leurs anciens adversaires.³⁵

Moins brutale et soumise à des médiations d'ordre économique ou institutionnel (articulation "organique" entre agriculture et industrie, consultations électorales intermédiaires entre municipalité et parlement), l'évolution du pouvoir local en France sera déterminée surtout par le conflit autour de la gestion de l'espace rural. Le découpage administratif établi au lendemain de la Révolution ayant repris les unités paroissiales de l'Ancien Régime, l'opposition entre l'Etat et la municipalité prendra surtout l'aspect d'un face à face entre une rationalité administrative cherchant par des tentatives répétées de regroupement des communes à réaliser des "économies" sur l'éducation, la santé et les équipements collectifs³⁶ et une volonté tenace de préservation des identités locales.

b) Dans le domaine de la participation paysanne au jeu électoral national, les rapports paysan-Etat capitaliste seront marqués dès le début, en France comme en Grèce, par un paradoxe apparent: la tendance de la démocratie libérale à la dissolution des fidélités contractuelles et à leur remplacement par le libre choix électoral (incarnation d'une souveraineté populaire indivise que représente le Parlement en tant qu'assemblée d'élus nationaux), est contredite par les systèmes électoraux qui, en découpant le territoire national en circonscriptions électorales, transforment ce même Parlement en assemblée d'élus locaux. Le paradoxe n'est qu'apparent si l'on songe que l'idéal jacobin, loin d'opposer la collectivité territoriale à la collectivité nationale, fait au contraire du citoyen l'élément constitutif d'une entité située, avant toute autre considération, dans l'espace. Cependant, les relations de clientèle électorale que cette situation fait émerger au sein de populations soumises au régime des dépendances interpersonnelles et

ne disposant pas de la mobilité des ouvriers, auront des conséquences contradictoires pour les deux pays.

En France, la nature autochtone des institutions libérales et l'importance du rôle politique des notables ruraux, alliés privilégiés de la bourgeoisie tout au long du XIXe et la première moitié du XXe siècle, feront de ces relations un élément supplémentaire d'intégration fonctionnelle (aussi bien institutionnelle que sociale et économique) de la paysannerie dans la société englobante. Si elles n'évitent pas de lui créer une mentalité "d'assistée" par rapport à l'Etat et si elles favorisent la sur-représentation parlementaire des campagnes, en revanche elles contribuent à assurer un certain équilibre lors des grandes mutations modernes. Ce n'est pas le cas de la Grèce où le caractère "importé" des institutions politiques, l'absence - pendant longtemps - de partis politiques de masse, l'inadéquation entre société et pouvoir et la castration politique des campagnes, conjuguèrent leurs effets pour assigner aux relations de clientèle un rôle qui déséquilibre gravement et détourne les institutions de leurs fonctions, tout en les empêchant de faire prévaloir, pour les paysans, l'image d'un Etat "arbitre et proviseur" contre celle d'un Etat "gendarme et percepteur". Néanmoins, les évolutions actuelles et surtout, la suppression récente du vote préférentiel dans les campagnes, laissent présager en Grèce une fin prochaine des féodalités électorales bâties sur les relations de clientèle.³⁷

c) La différence des itinéraires suivis est davantage accusée en ce qui concerne le mouvement rural et les organisations professionnelles. Si le dénominateur commun majeur entre les deux paysanneries (inscrit dans leur condition même, comme nous avons essayé de le démontrer plus haut) est l'orientation presque exclusive de leurs mobilisations contre l'Etat ainsi que leur implication dans des conflits politiques intra-bourgeois dévoyant leurs luttes de classes, il n'en reste pas moins que la différence des contextes (nature des deux capitalismes, politiques agricoles suivies, événements historiques, caractères propres à chaque paysan) est trop grande pour ne pas leur avoir imprimé des destinées politiques divergentes.

L'histoire du syndicalisme agricole français est celle de

la relève des notables (aristocraties et bourgeoisies locales) par les exploitants moyens dans un contexte d'après-guerre où la contradiction fondamentale de la politique agricole cherchant à la fois à rendre l'agriculture concurrentielle sur le plan international et à maintenir tous les agriculteurs à la production, conduit à l'effondrement du vieux mythe unitaire. Après avoir vécu pendant longtemps sur le modèle de la petite agriculture indépendante (faire-valoir direct, confusion entre unité de production et unité de consommation) qui le rapprochait de la condition de classe de la petite bourgeoisie, le paysan français s'engage, à partir des années 1960, dans une course infernale à la productivité dont les mots-clés sont la concentration, la sélection et l'intégration. Ces nouveaux antagonismes intra-paysans mettant à nu l'hétérogénéité paysanne, feront apparaître des courants syndicaux inédits et opposeront deux visions fondamentales de la paysannerie, l'ancienne idéologie corporatiste de l'unité paysanne incarnée par Debatisse et la conception de la lutte de classes dans les campagnes défendue par Lambert.³⁸

En Grèce, la protestation paysanne avant la réforme agraire sera marquée par deux caractéristiques principales: d'une part "la révolte" des bandits, inscrite dans la prolongation de celle des cleftes, contestant la légitimité du système dans ses principes mêmes et exprimant des antagonismes sociaux anciens mais encore vivaces dans la société grecque; d'autre part le mouvement rural pour l'acquisition des terres, mouvement développé autour de la question des terres nationales ou de l'expropriation des paysans qui suit l'annexion de la Thessalie, et exprimant les nouveaux rapports sociaux de la société grecque.³⁹ La réforme agraire, si elle a détruit le pouvoir politique des grands propriétaires fonciers, n'a pas pour autant fait du paysan parcellaire une force politique. Peut-être, est-ce précisément la déchéance des notables ruraux qui est en partie responsable de l'atonie politique de la paysannerie grecque depuis les années 1920-30 jusqu'à nos jours. Toujours est-il que certaines particularités de la société grecque contemporaine ne furent pas très favorables au développement d'un fort mouvement syndical rural: aux raisons analysées par N. Mouzelis pour l'époque de l'entre-deux-guerres (politique d'abandon de la campagne, formes

d'intégration "négative"),⁴⁰ ajoutons, pour l'époque suivante, les événements de la guerre civile ainsi que l'exode rural massif des années 1950 et 1960 dont les effets, conjointement aux effets de l'hypertrophie de l'"Etat employeur" décrits par K. Tsoucalas,⁴¹ serviront de détonateur à la crise agricole. Mais cette atonie est peut-être aussi (et avant tout) imputable au statut même du paysan grec, statut mi-urbain, mi-rural qui n'a pas échappé au regard incisif de K. Karavidas lorsqu'il écrivait, dans les années 1930 déjà, que la nature composite de ses ressources (mandats en provenance d'émigrés de l'étranger, travaux divers extérieurs à l'agriculture) fait de lui un être hybride difficilement comparable aux paysans occidentaux.

NOTES

1. Cf. S. Damianakos, *Etudes Rurales et Monographies Locales en Grèce*, C.N.R.S. Université de Paris X, Nanterre, 1978, ainsi que la "Présentation" du n° spécial *Aspects du changement social dans la campagne grecque*, de *The Greek Review of Social Research*, Athènes, E.K.K.E., 1981.
2. Cf. à titre d'exemple, les études de C. Servolin, "Aspects économiques de l'absorption de l'agriculture dans le mode de production capitaliste", in *l'Univers politique des paysans*, Paris F.N.S.P. A. Colin, 1972 et de M. Jollivet "Sociétés rurales et capitalisme", in *Sociétés paysannes ou lutte de classes au village*, (sous la direction de M. Jollivet), Paris, A. Colin, 1974.
3. M. Jollivet, "L'analyse fonctionnelle-structurelle en question ou la théorie nécessaire", in *Société paysannes ou lutte de classes au village*, ouvrage cité, p. 224.

4. K. Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, E.S., 1972.
5. Voir à ce propos, *Les Collectivités rurales françaises*, t. I (sous la direction de H. Mendras et M. Jollivet) Paris, A. Colin, 1971.
6. Parmi les nombreuses études synthétiques ou bibliographiques consacrées aux recherches rurales locales en France, outre l'article de M. Jollivet déjà mentionné, citons: I. Chiva, *Les communautés rurales, problèmes, méthodes et exemples de recherches*, Paris, Unesco, Rapports et documents de Sciences Sociales, N° 10, 1958, P. Rambaud, "Le village français, bibliographie méthodique", *Archives Internationales de Sociologie de la Coopération et du Développement*, (29), 1971, M. Dion, "Des monographies en sociologie", in *Sociétés paysannes ou lutte de classes au village?* "(ouvrages cité) et *Sociologie et idéologie* E.S., Paris, 1972, M.L. Marduel et M. Robert, *Les Sociétés rurales françaises éléments de bibliographie*, *Ecrits et Travaux*, t. III, Paris, C.N.R.S. 1979, S. Tiévant, "Les études de "communautés" et la ville: héritages et problèmes", in *Sociologie du Travail*, 2/83, J.P. Billaud et alii, *Regards sur la localité*, Groupe de Recherches Sociologiques - Ministère de l'Urbanisme et du Logement, 1983 (doc. multigraphié).
7. F. Tönnies, *Community and Society* (1887), réimpr. New York, Harper Torchbook, 1957.
8. Cf. H. Mendras, *La fin des paysans*, Paris, S.E.D.E.I.S., 1967.
9. Cf. H. Mendras, "Un schéma d'analyse de la paysannerie française", in *Sociétés paysannes ou lutte de classe au village*, op. cit., et *Sociétés paysannes*, Paris, A. Colin 1976.
10. C. Faure, *Agriculture et Capitalisme*, Paris, Anthropos, 1978.
11. B. Hervieu, "Le pouvoir au village, difficultés et perspectives d'une analyse", *Etudes Rurales*, n° 63-64, Juillet-Décembre 1976.

12. M. Jollivet, "Le développement local, mode ou mouvement social?", Communication au Colloque "Espace agricole, espace rural" de la Société Française d'Economie Rurale, Paris, Oct. 1984.
13. H. Mendras. "Economie et Sociabilité", in Cahiers de l'Observation du Changement Social, Paris, C.N.R.S., Vol. 3, 1980.
14. P. Champagne, "La restructuration de l'espace villageois", Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 4, Mai 1975.
15. C.M. Arensberg, "The Community as Object and as Sample", American Anthropologist, 63, (2).
16. A. Soboul, Problèmes paysans de la Révolution, 1789-1848, Paris, Maspéro, 1976.
17. G. Hillery, "Definitions of Community; areas of agreement", Rural Sociology, Lexington, vol 20, Juin 1955, n° 2.
18. I. Chiva, 1958, ouvrage cité.
19. H. Mendras, 1976, ouvrage cité.
20. H. Lefèbre, Les communautés paysannes pyrénéennes (origines, développement, déclin) Etude de sociologie historique, Thèse, Université de Paris, 1954; C. Parain, Outil, ethnies et développement historique, (ch. 15, "Contribution à une problématique de la communauté villageoise dans le domaine européen"), Paris, Ed. Sociales, 1979.
21. K. Marx, F. Engels, L'idéologie allemande, Ed. Sociales, Paris 1968, (phrase soulignée par nous).
22. M. Gutelman, Structures et réformes agraires, F. Maspéro, Paris, 1974.

23. Marx/Engels, *Werke*, Berlin, Dietz Verlag, 39 vol.
24. H.H. Stahl, *Les anciennes communautés villageoises roumaines*, Paris-Bucarest, C.N.R.S. - Académie des Sciences Sociales, 1969.
25. A. Sauvy, "Remous sur la propriété", *Jeune patron*, Août-Sept, 1962.
26. M. Godelier, *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, Maspéro, Paris, 1977.
27. M. Jollivet, 1974, article cité.
28. H. Vermeulen, "Conflict and Peasant Protest in the History of a Macedonian Village (1900-1936)"; in S. Damianakos (éd), *Aspects du Changement Social dans la campagne grecque*, n° spécial de *The Greek Review of Social Research*, Athènes, E.K.K.E., 1981.
29. K. Karavidas, *Agrotika, Papazissis* (réimp. de l'édition de 1931), Athènes, 1978 (en grec).
30. N. Mouzelis, *Société néo-hellénique, aspects de sous-développement* (en grec), Exantas, Athènes, 1978.
31. On peut noter, à titre d'exemple, qu'entre 1971 et 1981 la population d'Athènes s'est accrue de 19,2% "seulement" (au lieu de 37,1% entre 1961 et 1971) et celle de Salonique de 26,7% (au lieu de 46,4%). Sur l'ensemble des départements, 35 ont vu leur population augmenter au cours de la dernière décennie, contre 8 seulement pour la décennie précédente. E.S.Y.E. *Résultats provisoires du recensement de la population*, Direction des recensements, Athènes, 1982.
32. A. Drakakis, S. Koundouros, *Archives sur la constitution et l'évolution des Municipalités et des Communes, 1834-1939*, Athènes, 1939 (en grec).

33. V. Filias, **Société et Pouvoir en Grèce, I**, Athènes, Synchrona Thémata, deuxième éd., 1974 (en grec).
34. G. Kontoghiorghis, "Les forces sociales et politiques helladiques à la fin de l'occupation turque", in **Forces sociales et politiques en Grèce** (éd. G. Kontoghiorghis), Athènes, Exantas, 1977 (en grec); voir aussi, du même auteur, **Dynamique Sociale et auto-administration politique**, Athènes, Hermès, 1979 (en grec).
35. S. Damianakos, "Banditisme social et imaginaire pastoral en Grèce", **Etudes Rurales**, Janv.-Juin 1985, 97 - 98.
36. **Histoire de la France Rurale**, sous la dir. de G. Duby et A. Wallon, T. 4, par M. Gervais, M. Jollivet et Y. Tavernier, Paris, Seuil, 1976.
37. S. Damianakos, "Les fiefs électoraux en Epire", in **Aspects du changement social dans la campagne grecque**, publ. citée.
38. **Histoire de la France Rurale**, ouvrage cité.
39. Y. Kordatos, **Pages de l'histoire du mouvement rural en Grèce**, Athènes Institut historique et philologique Y. Kordatos, 1964 (en grec).
40. N. Mouzelis, ouvrage cité.
41. K Tsoucalas, "Prolongements sociaux de l'emploi public dans la Grèce d'après-guerre", **The Greek Review of Social Research**, E.K.K.E. 50, 1983 (en grec).

QUI PREND PAYS PREND MARI: RUSTICITE, URBANITE ET MARIAGE EN GRECE

Roberta SHAPIRO (Université de Nantes)

Le mariage a pu être défini comme une institution "nomique", ensemble de dispositions sociales constructrices d'un certain ordre ou nomos. Lieu de redéfinitions progressives et de stabilisation des identités, des aspirations et des perceptions du réel, le mariage construit le réel. "Réussir" son mariage, c'est réussir la construction d'un monde nouveau (P. Berger, H. Kellner, 1964). S'il convient de comprendre cette construction comme une opération symbolique, comme nous y invitent brillamment P. Berger et H. Kellner, il ne faut cependant pas omettre l'ensemble d'opérations éminemment pratiques qui donnent corps à cette phénoménologie.

L'exemple du mariage dans la Grèce contemporaine est utile à cet égard. Dans un pays en proie à un processus d'urbanisation¹ accélérée, le mariage est la voie royale d'entrée dans le nouvel univers urbain. Et l'outil privilégié de sa construction - dans un sens à la fois métaphorique et concret comme on le verra - est une institution particulière à la société grecque contemporaine: la dot.

En effet, loin d'être une pratique désuète, la dotation des filles au moment du mariage a connu un développement certain depuis la fin de la Guerre civile jusqu'à nos jours.²

Les différentes enquêtes de terrain font ressortir que la

dot idéale est un bien immobilier urbain, produit soit de la liquidation de l'exploitation agricole, soit du salaire de la femme elle-même et/ou de ses familiers (père, mère, frères, soeurs essentiellement). S'il n'existe à ce jour aucune donnée quantitative qui permette d'affirmer avec certitude que la majorité des dots sont effectivement de ce type, nombre d'indications portent à croire que cet idéal possède également une réalité statistique. En effet, l'établissement d'un contrat de dot notarié ouvre droit à des abattements fiscaux importants sur les biens fonciers et immobiliers ainsi transmis. Or le nombre et la proportion de contrats de dot va en augmentant dans toute la Grèce entre 1956 et 1974 (seules années pour lesquelles on dispose d'une telle comptabilité; cf. Simeonidou-Alatopoulou, 1979) et on s'aperçoit qu'ils sont caractéristiques durant cette période, non pas des régions rurales comme on a pu le dire, mais de celles à fort taux de main-d'oeuvre salariée et industrielle (Shapiro, 1984a; tome 2, A1).

C'est dans la période de l'après-guerre que se met en place une série de mesures d'encouragement aux dotations immobilières, mesures qui seront actualisées périodiquement jusqu'en 1981. On peut penser que le développement des dotations est dû en partie à cette politique, mais encore et surtout à leur rôle fondamental dans la vie quotidienne. La constatation que les dots sont à la fois de l'immobilier urbain et la cristallisation du travail familial fait entrevoir l'importance qu'elles ont pu avoir dans l'urbanisation de la société. Ceci à plusieurs niveaux:

1. De manière tout à fait concrète, le système dotal construit la ville: par les hommes et les femmes qu'il déplace et par le truchement des capitaux qu'il draine de la campagne. Ceux-ci se réalisent en terrains à construire, en maisons, en appartements.

2. Le système dotal est un mobilisateur puissant de main-d'oeuvre, et particulièrement de la main-d'oeuvre urbaine salariée. Il trace le cadre pratique et symbolique de l'engagement des femmes dans le travail et a également des effets sur l'engagement des hommes.

3. Ce système a beaucoup contribué à l'homogénéisation des modes de vie et à la promotion d'une vision du monde rationaliste, urbaine et salariée. Parce qu'il promeut la mobilité géographique

et sociale, parce qu'il est une légitimation de stratégies individualistes (et notamment de stratégies individuelles féminines) et parce qu'avec lui se consomme la rupture de la logique purement économique d'avec celle du groupe familial.

Vue dans la durée, il semble que la constitution du système dotal contemporain (que je définis comme l'imbrication des marchés matrimoniaux et immobiliers, et la diffusion à l'ensemble du territoire de cette articulation particulière) soit intimement liée à la monétarisation des échanges et à l'urbanisation de la société. C'est ainsi que la diffusion dans les campagnes du modèle urbain de la dot va de pair avec la mécanisation du travail agricole, la dévalorisation des terres ainsi que celle du travail productif et reproductif des femmes. Là où autrefois les familles "payaient", pour prendre femme, le "prix de la fiancée", aujourd'hui c'est la famille de la femme qui "paie" une dot pour marier une fille devenue une charge.

Dans cet article, je m'attacherai à montrer comment, au dire des individus, le mariage et la dot sont instrumentaux dans un changement profond qui intervient dans leur vie: celui du passage du village à la ville. Changement complexe, multiple, à la fois mobilité géographique et sociale, changement non seulement de travail mais de système productif, changement de type d'habitat, de vision du monde. Changement de monde, construction d'un monde; voyage de la rusticité à l'urbanité. Ce qui est remarquable c'est à quel point, pour les femmes interviewées,³ ce passage, cette construction se superposent à la reconstruction nominale qu'implique le mariage.

Pour rendre compte de ce phénomène, il faudrait passer en revue les trois points mentionnés ci-dessus. Ayant évoqué ailleurs les rapports entre la dot et l'émergence d'une vision du monde moderniste (Shapiro, 1985a) ainsi que certains aspects de la mobilisation salariale (Shapiro, 1985b), je m'attacherai ci-dessus à la symbolique de la construction concrète du monde urbain à travers l'institution du mariage et de la dot.

Le mariage comme négociation

Comment est-ce que les personnes interviewées définissent le mariage?

Le mariage est à la fois nécessaire et problématique. Nécessaire, comme l'évidence même, fondement incontesté de la socialité adulte, auquel il n'existe pas d'alternative significative: "tu te marieras, tu feras ta vie, qu'est-ce que tu veux faire d'autre?". Mais pire qu'un problème, une "obsession", selon le mot d'une ethnologue (Handman, 1980; 102). L'inquiétude lancinante à propos de la dot et du mariage se retrouve autant chez les citadins que chez les villageois étudiés par les ethnologues (cf. également Du Boulay, 1974; 119). Le mariage est l'issue d'un combat avec le destin. Se marier, c'est "tirer le bon numéro" (to lachio), "attraper sa chance". Voilà des métaphores courantes et une préoccupation constante. "Ah... c'est le destin" soupire Vasso (V9) "je n'ai pas épousé celui-là... j'ai épousé celui-ci..." Mais si le fatalisme est une consolation, il n'est pas synonyme d'inaction; il faut lutter pour aider le sort à s'accomplir: "il y en a qui luttent pendant des années pour se marier", "se marier, c'est une lutte pour la femme". Myrto et Sofia, deux ouvrières célibataires, renchérisent ainsi sur la difficulté qu'ont les femmes à attraper leur chance sous la forme d'un bon parti. Comment faire? La victoire matrimoniale sur le destin s'assure de manière pragmatique: on "trouve son destin" par un réajustement des ses aspirations à ses atouts, ou, si l'on est en mesure de le faire, de ses atouts à ses aspirations. Les aspirations que le mariage est censé combler et les atouts dont on dispose pour y prétendre sont clairement définis: il s'agit d'immobilier et de mobilité géographique et/ou sociale, le premier étant l'instrument de la seconde. On trouve un bon exemple de cette relation chez une des personnes interviewées, ouvrière du textile à Volos. Célibataire à 40 ans passés, Sofia espère "trouver un ingénieur" en faisant construire un étage à son pavillon. Ses amies l'exhortent à plus de réalisme et lui conseillent de se contenter du rez-de-chaussée et d'accepter un parti moins prestigieux, ouvrier ou artisan.

Le mariage entraîne l'acquisition immobilière, l'une appa-

rait aussi inéluctable que l'autre: "tu te marieras, tu feras ta maison, qu'est-ce que tu veux faire d'autre?" disent les interviewées. En effet, la construction d'un nouveau monde passe par celle du logement. L'une d'elles parle de "notre nouvelle vie, notre maison".

Plus fréquemment, la propriété par la femme d'un logement est énoncée comme prerequisite de l'union: "je fais mon chez moi... si tu n'as rien on ne t'épouse pas"; "dès que la maison a été terminée il s'est trouvé un fiancé... tout de suite...".

On notera que les expressions "faire sa maison" et "faire quelque chose" sont à prendre dans un sens très fort. Elles s'opposent au fait de "ne rien avoir" et signifient investir, s'investir ("lutter" comme disent les Grecs) afin de posséder un bien immobilier, "moderne", que ce soit par l'achat, la construction, la transformation, l'héritage, etc. Une idée de mobilité sociale s'exprime dans cette fabrication. "Faire quelque chose" c'est donc à la fois "faire" un logement et "faire" sa place sur le marché matrimonial.

Tantôt condition, tantôt conséquence du mariage, l'acquisition et/ou la construction d'un logement est surtout un des moments privilégiés de la lutte avec le destin. Celle-ci, c'est le cours de la vie même, qui est décrite comme une alternance de séquences générationnelles: à partir du "rien" légué par ses parents, on "lutte" pour avoir "quelque chose" à donner à ses propres enfants. Ceux-ci lutteront à leur tour pour "faire quelque chose de plus". Le mariage interviendra plus ou moins tôt dans cette séquence, selon que les atouts et les aspirations de la femme sont dans une adéquation plus ou moins bien réussie.

Bien-sûr, la variété des conditions de la reproduction sociale fait que le "quelque chose" d'une génération sera le rien de la suivante, ou que le "rien" d'une catégorie sociale peut être le "quelque chose" d'une autre. Il n'empêche qu'indépendamment de leur contenu, les mots "quelque chose" et "rien" sont les deux pôles idéaux de la transaction matrimoniale. Ils sont les bornes imaginaires d'un projet existentiel et tracent le cadre de la négociation.

Dernier point, en effet, de la définition sociale du maria-

ge: c'est d'être la cristallisation de rapports passés, le fruit d'une négociation inter-familiale. Et la négociation se joue en référence aux signifiants qui viennent d'être évoqués. L'analyse des entretiens fait ressortir un modèle d'échange matrimonial constitué de deux formes canoniques de négociation. Il s'agit d'une part du mariage "d'amour" ou "de sentiment", d'autre part du mariage par entremise (proxenio). Cette distinction ne veut surtout pas dire que les entremetteurs sont nécessairement absents dans le premier cas, ni l'amour dans le second. Elle définit plutôt deux configurations abstraites de rapports de force. Dans le mariage d'amour, appelé aussi mariage "de connaissance" pour signifier que les jeunes gens se sont connus par leurs propres moyens, sans intermédiaire reconnu, le rapport de force est favorable à la jeune femme et s'exprime dans le bon vouloir du père magnanime. Dans le second cas, le rapport de force est favorable au jeune homme et sa famille, qui imposent leurs conditions. La jeune femme peut être amenée à s'allier avec l'une ou l'autre partie - son père ou son fiancé - selon la perception qu'elle a de ses propres intérêts. A chaque alternative matrimoniale correspond une alternative dotale typique. Les interviewées appellent "plaisir" la dot qui est vécue comme un don, un plaisir du père. A l'opposé, "l'exigence" se présente comme une dot arrachée de haute lutte par le fiancé dans le cadre du proxenio. Dans la réalité, les oppositions ne sont pas aussi tranchées que ces lignes pourraient le faire croire. Le fonctionnement du système repose évidemment sur son ambiguïté et sur la capacité des acteurs de glisser d'un pan du modèle à l'autre, de se référer à ces oppositions afin de susciter un compromis. L'accord final sera peut-être conforme à l'une ou l'autre de ces configurations, ou, ce qui est plus probable, à un subtil mélange des deux. Comme le disait une personne interviewée: "Moi j'ai eu cet appartement en dot... mais ma soeur s'est mariée par sentiment... enfin presque...".

Cette brève évocation du mariage idéal typique aidera à comprendre ce qu'est concrètement un mariage "réussi". Du point de vue de la femme, c'est le résultat d'une négociation où ses intérêts ont été respectés, c'est-à-dire un cadre dans lequel ses aspirations à "faire quelque chose" trouveront à s'épanouir: opérer

une mobilité géographique et sociale, mouvements dont le logement est le signe éclatant.

Le village et la ville

Voyons d'abord les significations attribuées par les personnes interviewées aux deux pôles idéaux que sont le village et la ville. On verra que dans le discours, ces deux termes recouvrent moins des entités physiques que les rapports de force opérants dans les négociations matrimoniales.

Les interviewées opposent le village à la ville comme l'ancien au nouveau. Cette dichotomie renvoie la dot à "autrefois", au village, au "style oriental des Grecs" et l'oppose aux "états étrangers" supposés plus modernes, aux "grandes villes" où la femme "travaille et s'instruit", à un avenir où "peu à peu la dot disparaîtra".

C'est ainsi que le village, voire la province, apparaissent emblématiques d'un monde archaïque en voie de disparition, où les femmes exercent peu de contrôle sur les négociations. L'exigence par les prétendants d'une dot est symptomatique de "l'arriération" du monde rural et provincial, alors que la dot-plaisir, aide parentale, est censée être caractéristique du mode de vie urbain, représenté surtout par la capitale.

Et cependant, les énoncés ne manquent pas qui parlent d'une certaine modération des pratiques matrimoniales traditionnelles: "jadis on ne demandait pas de dots"; "même les filles pauvres se mariaient"; "autrefois les hommes ne demandaient qu'une bonne ménagère"; "aujourd'hui les gens sont devenus accapareurs".

A première vue, ces deux types d'énoncés semblent contradictoires: d'une part la dot c'est une coutume "d'autrefois", des "villages". Mais d'autre part, dans les villages, on ne demandait pas de dot. La clé de leur apparente contradiction réside en fait dans la distinction implicite qu'elles font toutes deux entre valeur d'usage et valeur d'échange d'une part, entre capital matériel et capital symbolique d'autre part. En effet, ce qui est fustigé dans les pratiques contemporaines, ce n'est pas l'existence même

d'une dot, mais l'exigence d'une dot par les prétendants: "Autrefois s'il y avait quelque chose c'était bien... mais sinon on ne demandait pas..." (Iro-V10).

C'est la pratique du "marchandage" qui rend critiquable les pratiques actuelles, à savoir la distinction et la négociation de la valeur d'échange, là où autrefois celle-ci n'apparaissait pas. Ainsi, dans la dot-plaisir actuelle, la valeur d'échange est niée, idéalisée par les prétendants qui déclarent leur amour devant le père de la fiancée comme un refus du marchandage: "donne-lui ce que tu voudras... ce sera un bien pour elle". Deux extrêmes temporels sont mythifiés: un âge d'or matrimonial d'une part, où "il n'y avait pas d'exigence", et un avenir utopique de l'autre: "la dot va disparaître". Dans un cas la valeur d'échange était faible et invisible, puisque confondue avec la valeur d'usage et le capital incorporé, c'est-à-dire avec les qualités mêmes de la femme (force de travail et origine familiale). Dans le deuxième cas, elle est bien distincte de la valeur d'usage, mesurable et d'un montant élevé, mais il est bienséant de faire semblant de ne pas la voir. C'est la violence du temps présent, temps de bouleversement et de transition, qui fait scandale par la prédominance de la revendication de la valeur d'échange qui y a cours et l'objectivation extrême de la femme qu'elle implique.

Si autrefois la valeur d'échange n'apparaissait pas crûment, on peut penser que c'était grâce à la prééminence dans des sociétés relativement fermées du capital symbolique sur le capital économique.⁴

C'est ainsi que si le village et "autrefois" sont les emblèmes d'un matérialisme effréné, il s'agit probablement d'un autrefois fort récent, où la vie villageoise traditionnelle était déjà en proie à des bouleversements profonds. Une crise économique structurelle - celle des prix agricoles et de la mécanisation, depuis les années 50 - se superposant aux relations agonistiques villageoises traditionnelles, et encourageant la valorisation de la mobilité géographique et sociale, les tentatives familiales de résolution de la crise produisirent des effets d'autant plus crus qu'elles se fondaient sur la fuite en avant, et que dans un système désormais ouvert, celle-ci entraîne nécessairement une inflation

incontrôlée. E. Friedl par exemple note comment "la rivalité entre les familles villageoises entraîna des efforts accrus pour assurer des maris citadins (aux filles). En conséquence, il s'est développé une inflation des dots qui inquiète les villageois eux mêmes" (Friedl, 1963; 128). En effet, les stratégies de résolution passaient par la réduction du nombre de familiers actifs dans l'agriculture, ce qui se traduisait par la mise en oeuvre de politiques matrimoniales de fuite et donc d'extension des aires matrimoniales. Celle-ci entraîna une inflation continue des dots et donc un approfondissement de la crise, par la nécessité de vendre les terres agricoles pour pouvoir établir les filles en ville.

C'est ainsi qu'à terme, l'agrégation des tentatives de résolution de la crise a sans doute produit une accélération et un approfondissement de celle-ci, par la liquidation pure et simple des exploitations agricoles. Non seulement les filles mais encore les garçons se voyaient contraints de partir: d'une part par manque de terres, d'autre part par manque de femmes.⁵

Voilà un modèle possible du processus de dépeuplement des campagnes, mais qui est à moduler en fonction de la richesse des familles, du nombre de filles, de garçons et de l'ordre des mariages, et de la prospérité du village. En effet, s'il est vrai qu'il existe une hiérarchie à la fois économique et symbolique qui va des villages montagnards les plus pauvres à la capitale, en passant par les villages du piémont, les bourgs plus prospères des plaines etc., l'intensité de l'exode rural est aussi fonction de la capacité démographique et économique d'un village donné d'attirer des jeunes femmes à marier des villages les plus pauvres. P.Y. Péchoux (1972; 135-8) décrit comment en Acarnanie, s'établit une chaîne d'émigration et de drainage des capitaux qui par le truchement des dotations, relie les villages les plus déshérités aux villes et à la capitale.

Voyons rapidement de quelle manière les personnes interviewées évoquent ces phénomènes.

La demande de dot est caractéristique de la province et du monde villageois, un monde limité, où le proxénio est le palliatif inévitable au manque de relations sociales et à l'enfermement des femmes. La dot est le prix à payer d'une extension du réseau des

connaissances et d'une mobilité géographique. Elle est la clé d'une ouverture sur les gens et sur le territoire. Il y a une sorte de mythe de l'origine de la dot dont le berceau est "les villages":

"Dans les villages c'est vraiment très différent... c'est-à-dire que... d'habitude les filles... la plupart ne sortent pas elles ne font pas d'amitiés... avec des jeunes gens... et il faut absolument qu'il y ait un proxénio et qu'ils demandent absolument une dot..."

Maria (V2)

"Fondamentalement je pense que la dot ça a été institué par le village et la province...(...) pour que leurs filles partent du village pour aller dans les villes..."

Fani (V8)

Cependant, on voit dans les énoncés que le village dont on parle, ce n'est déjà plus celui du monde rural traditionnel, mais un monde en pleine mutation où les femmes refusent d'épouser des paysans, les villageois veulent des appartements en ville, les chasseurs de dot poussent à l'augmentation des prix, la terre se dévalue, l'émigration et l'instruction font des progrès:

"Qu'est-ce que tu veux... le village c'est le village... (il y en a) tellement de mon âge qui ne se sont pas mariées parce qu'elles ne possédaient rien... mais elles veulent épouser quelqu'un de supérieur... elles ne veulent pas épouser un paysan..."

Une dame (V3)

Ils se séparent parce qu'ils n'ont pas telle dot ou telle maison ou tel appartement... ils ne se conviennent pas et ils se séparent... d'habitude c'est dans les villages que se passe ce (genre de) chose ici en Grèce..."

Maria (V2)

"D'habitude ici dans les provinces il arrive des choses comme ça... ils vont pour la dot... ce sont des chasseurs de dot si on veut qui vont pour les dots..."

Filio (S2)

"Le mot dot sonne très mal... personne... même dans le pire... non il n'y a pas de pire... même dans le plus éloigné des villages où les gens sont un peu retardés... certainement plus ça va plus les gens sont instruits... bien-sûr... et même là je pense que les jeunes filles maintenant ne veulent pas de ce mot..."

Viki (S3)

"Même les paysans voulaient prendre une dot des filles...(...) s'il avait des terres il se disait: si je ne prends pas de dot je suis obligé moi aussi de partir d'ici..."

Vasso (V9)

A ces villages en crise s'oppose la ville idéale, où les femmes sont instruites et travailleuses. Dans ces "centres urbains" idéaux la dot est-elle "dépassé" ou bien un "problème essentiel" qui demeure? Les énoncés sont contradictoires. Mais ce "problème" se pose, en tout cas, en d'autres termes, puisqu'en ville, la valeur d'une femme a à voir avec son engagement dans le salariat et son degré d'instruction (sur ce point, cf. Shapiro, 1985). De plus, à l'individualisme des citadins s'oppose la domination de la logique familiale dans les villages:

"Il y a beaucoup de villages dans le Magne... loin dans le Magne profond... où ils ont encore des idées arriérées si vous voulez... c'est-à-dire qu'il faut que les parents les marient... les parents les marient... les parents organisent la dot et tout le reste... maintenant... dans quelle mesure est-ce que

ça se passe comme ça se passait autrefois... mais tous les jeunes qui ont grandi au village et n'ont pas de maison ils acceptent ça... ceux qui sont partis dans les grandes villes bien sûr... on n'en parle pas... ils se sont réveillés eux..."

Georgia (S1)

Les interviewées disent également que s'il y avait autrefois une "demande" dotale, elle se limitait à un bien pour l'usage du couple. Aujourd'hui l'inflation dotale pousse les hommes à faire des demandes démesurées de valeurs marchandes fort élevées :

"Autrefois, ils voulaient une petite maison... si tu avais deux pièces tu trouvais quelqu'un pour te marier... aujourd'hui ils veulent beaucoup... ils veulent que tu aies deux appartements..."

Sofia (V11)

Que pouvons-nous conclure de ces observations?

On voit que l'énoncé "le village" est emblématique d'un contrôle minimum des femmes sur les négociations matrimoniales et de l'inadéquation entre leurs atouts et leurs aspirations. "Le village" c'est aussi le lieu symbolique et pratique du bouleversement des anciens repères et de la recomposition des marchés matrimoniaux. Si on dit que le village c'est le lieu où "l'exigence" masculine fait le plus de ravages, c'est peut-être que, dans ce lieu en crise, où se désagrège l'ancienne structure basée sur la stabilité des fortunes et des lignages et où ne s'ancrent pas encore solidement les nouveaux rapports de mobilité et d'activité personnels, le modèle moderne du mariage, opposant proxénio et connaissance,⁶ agit avec le minimum de limitation et de sanctions. C'est comme si "le village" - c'est-à-dire un marché matrimonial en crise - se trouvait sans défense devant ce nouveau modèle matrimonial arrivé tout armé de la ville.

Ainsi, ce qui est nouveau aujourd'hui, ce n'est pas l'existence même d'une prestation matrimoniale. La forme idéale est nouvelle (appartement), mais autrefois il existait d'autres formes. La

valeur est nouvelle (montants élevés) mais il arrivait autrefois qu'elle ne fût pas négligeable. Ces deux aspects sont importants. Mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est la nouveauté de l'exigence dotale, c'est-à-dire d'une autre organisation du marché matrimonial, centrée désormais sur la prééminence de la valeur d'échange.

La dot et la construction de la réalité urbaine

De quelle manière est-ce que la dot est effectivement vécue par les femmes comme un instrument du passage du village à la ville?

Dans les entretiens, nous trouvons la trace d'une symbolique fermeture/ouverture se référant à l'opposition village/extérieur, et dont la dot est la clé. C'est elle qui permet de passer du monde clos et immobile du village aux horizons plus vastes de la vie urbaine. La dot et non pas le seul mariage, puisque n'importe quel mariage ne permet pas de "prendre le départ" comme dit Iro. Partir du village, "voir le monde", "connaître comment les gens vivent", abolir le "renfermement" et "l'esclavage", tout cela, "c'est selon la dot qu'on a".

Le village, c'est un monde clos, limité. La vie au village, c'est l'enfermement et la peine sans fin, alors que la ville, c'est l'ouverture sur "l'extérieur", l'aisance, la connaissance, la liberté. Le mari d'Iro dira même: "maintenant nous vivons comme des êtres humains".

"C'est selon la dot que tu as... tu peux avoir un million... sinon... mais nous... on cherche à ce que les filles partent du village pour ne pas travailler parce que c'est du travail agricole... au village tu travailles à partir de minuit... et puis de nouveau à onze heures au travail... tu ne restes pas du tout à la maison... nous avons pris le départ pour vivre plus à l'aise... pour vivre plus librement...(...) on voulait voir comment vit le mon-

de... apprendre un métier au moins..."

Iro (V10)

Le départ à la ville c'est donc la connaissance du monde, la rupture avec une vie "d'esclave" vue comme une inexorable répétition des limites. Délaisser le travail des champs, c'est entrer dans le Nouveau Monde urbain.

L'exode était devenue une nécessité en situation de surproduction et de crise des prix agricoles. La dévaluation du produit du travail devient une dévaluation de soi:

Son mari: "... il fallait brûler le tabac..."

Iro: "C'est-à-dire que le tabac n'était bon à rien"

Son mari: "Ils disaient qu'il n'était bon à rien..."

Iro: "Ils disaient qu'on n'était bons à rien".

(V10)

Vasso fait remonter le processus à la conjoinction de deux phénomènes: l'émigration masculine et l'aspiration des femmes à la mobilité sociale:

"Et puis il n'y avait pas de gars pour que nous nous mariions là-bas... les gars étaient partis... (...) alors nous étions obligées... toutes les filles... de partir du village (...) bon tu peux épouser quelqu'un du village mais qu'il ait un rang comme on dit... je l'épouserai et je deviendrai une dame... pas (que j'épouse quelqu'un pour) devenir pire que chez moi..."

Vasso (V9)

Alors se met en place la liquidation progressive de l'exploitation agricole, au fil des mariages des enfants: "mon père a vendu huit stremmata⁷ pour marier ma soeur..." (Le mari d'Iro-V10). Il s'établit une chaîne de l'émigration qui va des villages aux villes et étend le cercle des alliés:

"Ils donnaient des pièces d'or pour que leurs filles partent de là... pour qu'elles partent et viennent en ville... petit à petit les gens de la capitale apprenaient ça et après ils demandaient eux aussi... (...) une tante fait un proxenio à sa nièce... une autre à sa nièce... et ainsi elles épousent des Voiliotes d'ici (...)... un proxenio entraîne l'autre..."

Fani (V8)

Dans les entretiens la dotation est donc très clairement vécue comme un instrument du passage de la rusticité à l'urbanité.

Les étapes de ce passage sont:

- la liquidation de l'exploitation agricole traditionnelle, au fur et à mesure du départ des garçons et de l'établissement des filles;
- l'investissement du bénéfice de cette opération dans une dot-immobilière urbaine pour la fille;
- l'établissement de celle-ci en ville facilite à son tour celui de ses soeurs et frères, ou même de parents plus éloignés (cousins, neveux);
- en revanche, l'exploitation peut s'augmenter grâce à la venue d'une jeune femme dotée, pourvu que le village soit suffisamment prospère pour attirer ou retenir les filles à marier; le prix de son acceptation d'un mariage rural sera probablement l'exigence d'un statut urbain d'inactivité (cf. Handman, 1983);
- une villageoise insuffisamment dotée ne peut s'offrir un mariage en ville, et si le mouvement de migration est bien engagé, ni "même" un mariage paysan; elle choisira peut-être d'émigrer à l'étranger pour travailler et éventuellement s'y marier (cf. les cas de cadettes décrits par Vernier, 1977; 56: traditionnellement vouées au célibat au village, elles émigrent aux Etats-Unis et s'y marient.)

Le passage de la ruralité-rusticité à l'urbanité, c'est donc d'une part un déplacement géographique, et d'autre part un déplacement social des femmes par rapport aux sphères de la production et de la reproduction. En effet, sa dot permet à l'émigrée rurale:

- de fuir une situation où la production et la reproduction familiale étaient confondues (exploitation agricole);
- pour passer à la sphère de la seule reproduction ("inactivité" au foyer);
- et enfin de réintégrer si elle le souhaite ou y est obligée, la sphère de la production, désormais distincte de celle de la reproduction (travail salarié "à l'extérieur").

Cette trajectoire peut ne s'accomplir qu'en partie. C'est le cas pour Vasso, par exemple, qui quitte son village, mais demeure dans une situation où la production et la reproduction sont confondues, puisqu'elle est l'aide non-rémunérée de son mari artisan-commerçant. Ou bien pour la belle-soeur d'Iro, qui en épousant le frère de celle-ci, reste au village mais ne travaille plus aux champs, et envisage de faire un travail salarié au bourg voisin. Enfin pour Iro elle-même, originaire d'un village de montagne, qui actuellement "ne fait rien" (kathetai), mais n'exclut pas d'aller travailler "si c'est nécessaire".

On saisit ainsi encore un aspect de la dot comme vecteur de modernité. En effet, la dot est à la fois l'instrument du passage et de la visibilité du passage. Elle introduit une distinction entre activité et inactivité féminine, entre production abstraite et reproduction familiale, distinction qui n'avait pas cours dans le système patrimonial.

Ainsi, si dans un premier temps la dotation résulte de la dévaluation du travail agricole féminin, si elle est porteuse d'un certain modèle urbain de l'inactivité féminine et de la femme comme "charge", dans un deuxième temps la dotation entraîne le corollaire de ce modèle, à savoir celui de la femme travailleuse et salariée. Désormais, le système matrimonial se nourrit de plus en plus de la force de travail et de moins du lignage et de sa renommée.

Et si l'implantation dans la ville peut être assurée, c'est que la dot, d'un bien appropriable et échangeable localement, s'est transformé en une valeur abstraite, monnayable bien au-delà de l'aire matrimoniale traditionnelle. En effet, la dot urbaine idéaltypique n'est plus un outil de production exploitable par un groupe domestique entier; elle est devenue un moyen de reproduction. Elle est un bien appropriable par le ménage, mais non plus par la famil-

le étendue. En ce sens sa sphère d'opérativité s'est réduite. Par ailleurs elle est désormais opérante dans les circuits économiques généraux nationaux et elle a une valeur d'échange élevée. Elle est monnayable bien au-delà de la sphère familiale et locale. Dans ce sens sa sphère d'opérativité s'est élargie.

Ainsi, en tant que valeur concrète d'usage, la dot actuelle concerne directement un nombre plus réduit de personnes apparentées. Mais en tant que valeur abstraite d'échange, la dot concerne virtuellement l'ensemble des agents économiques du marché national qu'ils soient apparentés ou non.

Dans ces conditions, on s'explique que la dot soit une menace pour les lignages alliés pris dans leur ensemble: la dot tend à leur échapper sur les deux plans. Par restriction de son aire concrète d'usage d'une part, et par extension de son aire d'échange d'autre part. C'est pour les mêmes raisons qu'inversement, la dot moderne profite à la famille nucléaire et à la femme.

Ce fait ressort bien des interviews, la dot-plaisir est associée au logement en ville, à l'entente et à l'autonomie du couple, à l'individualité, alors que la dot-exigence évoque le monde rural et les intérêts conflictuels des familles étendues.

Les formes dotales

De même qu'il existe deux configurations canoniques de la négociation matrimoniale, il existe deux formes dotales qui leur sont liées. Une somme d'argent remise au fiancé est la dot-exigence type, alors que la dot-plaisir typique consiste en un logement enregistré au nom de la femme. Ainsi, ce qui est en cause c'est à la fois la forme de la réalisation de la valeur et le rapport juridique des époux à cette forme.

Vu les significations évoquées plus haut, on ne sera pas étonné d'apprendre que ce sont surtout les femmes d'origine rurale qui font mention de dots en liquide. Ainsi Vasso, mariée vers 1955, apporte 100 livres-or, qu'elle estime à 30.000 drachmes de l'époque; son mari les investit dans un petit commerce. Vers 1965 les parents de Filio ont proposé 100.000 drachmes, soit la valeur d'un

**Associação de Defesa do Património
Cultural de Monte Redondo**

Museu Etnológico de Monte Redondo

bon champ, mais son mari, tôleier à Sparte, préféra le champ. Vers 1972, le mari d'Iro, chauffeur d'autobus, eut 145.000 dr.,⁸ de quoi acheter une maisonnette de deux pièces avec cour dans un faubourg de Volos. Ces sommes correspondent aux ordres de grandeur observés par ethnologues et géographes. P. Y. Péchoux, écrivant sur la Béotie, parle de dots de 3.000 dollars en 1950, de 4.500 dollars en 1960 et jusqu'à 9.000 dollars en 1970 "pour épouser un employé subalterne de la capitale" (Péchoux, 1972; 138). J. Du Boulay observe qu'une dot de 60.000 dr. (\$2.000) est un minimum en 1966. B. Vernier rapporte qu'en 1975, un enseignant du secondaire valait 130.000 F, soit \$26.000 (Vernier, 1977; 48). Dans nos propres interviews, les sommes citées pour les années 1970 vont de 150.000 à 250.000 dr. (\$5.000 à \$8.500) chez des ouvriers et employés.

L'apport en liquide est à la fois l'instrument et l'indication chez les femmes d'origine rurale de leur plus grande disponibilité et mobilité sur le marché matrimonial par rapport aux citadines. En effet, la disposition d'une importante somme d'argent donne une capacité de manoeuvre importante à la femme et à sa famille. Elle leur permet de garder les options ouvertes et, si nécessaire, de changer de stratégie au dernier moment, en fonction du meilleur parti qui se présentera. La disposition du numéraire leur permet de "ratisser large" sur le marché matrimonial, dans la mesure où ces femmes n'ont pratiquement qu'un seul critère de choix, comme Iro. Ce critère c'est *na kathiso*, se marier pour "rester (à ne rien faire)" pour ne plus devoir travailler aux champs. Dès lors, elles peuvent viser une assez grande variété de candidats au mariage: agriculteurs aisés, mais surtout citadins quels qu'ils soient: ouvriers, employés, artisans, commerçants, peu importe. Une fois le parti trouvé on proposera de réaliser l'argent de la dot de la manière la plus avantageuse pour les stratégies professionnelles du fiancé: fonds de commerce pour le commerçant, maison pour l'employé, champ pour l'agriculteur ou l'ouvrier-paysan.

Au contraire, les habitantes des villes (et leurs familles) ont en général des exigences plus précises, elles "ciblent" le parti du point de vue socio-professionnel et géographique.

Ainsi, l'atout matériel et l'extension du champ matrimonial

des villageoises leur donne de bonnes chances de faire un "bon" mariage. Cependant, c'est la famille - et surtout le père - qui met en oeuvre les stratégies et scelle les accordailles. Quant aux citadines qui nous ont parlé, elles ont peut-être un peu moins d'atouts matériels, mais surtout une aire de recrutement bien plus restreinte que les villageoises, avec lesquelles elles sont parfois en compétition. Mais d'un autre côté, les citadines peuvent compter non seulement sur leur famille, mais encore sur leurs propres capacités de mise en oeuvre de stratégies matrimoniales, puisqu'elles disposent le plus souvent d'un réseau de relations, même réduit, extérieur au réseau strictement familial.

L'ambition de la famille paysanne de placer un de ses membres en ville est telle qu'elle est prête à faire des concessions matérielles importantes au gendre, lui laissant l'initiative de la réalisation de la dot, ce qui comporte un certain risque pour les intérêts de la jeune femme. De même, l'aspiration de la jeune femme elle-même peut être si grande qu'elle accepte consciemment ce risque.

Ainsi, on a l'impression que la variété des formes que prend la dot chez les villageoises résulte des fluctuations du rapport entre les atouts matériels de la famille toute entière et la capacité individuelle de la jeune femme à contrôler son destin, défini très précisément comme sa capacité juridique d'exercer un contrôle sur des biens.

Une jeune femme qui apporte une dot en numéraire est une proie facile pour les "salauds" et autres "arnaqueurs". A la différence d'une femme dotée en un bien immobilier enregistré en son nom, la première est particulièrement vulnérable à "la chance" et au destin.

Mais comme le dit Filio, "les salauds comme ça c'est rare". La dot en numéraire semble de moins en moins acceptée et le contrôle exclusif du mari sur ce type de dot est systématiquement associé au risque, à l'aléa, à la défaillance possible du mari, que celle-ci soit volontaire ("un salaud") ou involontaire (maladies etc.). L'immobilier s'oppose à l'argent comme la sécurité au caprice, la femme à l'homme, l'investissement à la dépense.

L'intérêt bien compris et du gendre et des familles passe

actuellement par la prise en compte de l'individualité de la femme. Et l'émergence du nouvel acteur de l'échange, la femme, va de pair avec une nouvelle forme: la forme immobilière transmise par contrat de dot. Si la variété des formes dotales chez les villageoises semble correspondre à l'existence encore peu affirmée de la femme comme sujet, en ville au contraire, la prédominance du logement comme dot assoit fermement la femme comme garante de la sécurité et de la prise sur l'avenir du couple.

Il est certain que l'affirmation de l'individualité féminine est encore immanquablement liée à celle de son appartenance familiale et de sa filiation. Sans le don du père, la "sécurité" que représente le contrôle féminin sur le bien dotal n'est pas grand'chose. Ce phénomène est lié, je pense à la faiblesse de la contribution du travail dans la constitution de l'identité sociale. Cette faiblesse entraîne à son tour que le mariage se négocie plus sur la base d'un acquis (l'immobilier) que sur la virtualité ou la capacité, plus sur le passé que sur l'avenir.

Mobilité géographique, mobilité sociale

La plupart des auteurs contemporains qui se sont intéressés à la dot insistent sur son rapport avec la mobilité géographique des femmes. E. Friedl, P. Y. Péchoux, I. Lambiri-Dimaki rattachent la dotation des villageoises à la migration intra-rurale et urbaine. Pour beaucoup, la mobilité géographique est synonyme de mobilité sociale. De même, pour les anciennes villageoises interviewées par nous, "une vie meilleure" consiste à délaissier les travaux des champs, soit qu'on aille dans un village plus prospère, soit que l'on émigre en ville.

Le mariage est le moyen privilégié d'un changement de place ou de rang (sirà). D'ailleurs un mariage qui ne permettrait pas ce changement serait un mariage manqué:

"Bon tu peux te marier avec quelqu'un du village... mais qu'il ait un rang comme on dit... qu'il ait un rang pour que tu puisses dire je vais (l') épouser et je deviendrai une dame... pas que tu deviennes pire

que chez toi... (...) tu veux voir ton enfant mieux..."

Vasso (V9)

"Si c'est pour aller travailler (dans un autre village) je préfère rester chez mon père..."

Iro (V10)

La dot est constamment mise en avant comme moyen de contracter un mariage "plus haut": Sofia, ouvrière, compte sur son pavillon pour se trouver "un ingénieur"; Iro entend que sa dot lui permette de "vivre mieux" à la ville, et Georgia affirme que les avocats "demandent la dot pour combler le vide qu'il y a entre eux et les femmes". De même, pour Filio, "si elle avait beaucoup de dot elle prenait un avocat, un médecin, alors que si elle n'avait pas de dot elle prenait un maçon, un agriculteur, ou un artisan".

Les entretiens ne donnent pas d'éléments pour une mesure précise de la mobilité. Ils nous donnent l'occasion, néanmoins, de poser quelques questions.

La mobilité sociale de la femme à travers la dot serait fonction d'une série de facteurs. Elle dépend d'abord de la valeur monétaire de sa dot. Plus sa dot est élevée, plus la femme est mobile. Mais sur ce point ni nos entretiens, ni les travaux existants ne fournissent un matériau homogène qui permette d'établir une corrélation précise entre valeur de la dot et degré de mobilité. Si l'on considère la forme de la réalisation de la valeur, on peut penser que plus sa dot se rapproche de l'idéal de l'appartement "moderne, complet et urbain", plus les chances de mobilité de la femme sont grandes.

Par ailleurs, plus la femme est instruite, plus elle augmente encore ses chances de mobilité, par la mise en avant de capacités individuelles incorporées, qui ne font que réhausser les qualités objectives et externes de fortune. Il semblerait que la valorisation des diplômes féminins se fait donc d'abord sur le marché matrimonial et secondairement sur celui du travail.

La mobilité géographique et sociale des femmes à travers le mariage a pu prendre un essor particulier grâce à sa cristallisa-

tion en la dot-logement. En effet, cette forme exprime clairement la distance parcourue, du village à la ville, de la production à la reproduction en même temps qu'elle est le capital matériel qui finance ce déplacement. Elle souligne la réduction de la taille des groupes domestiques, corollaire de la mobilité, et est le lieu inédit de la création d'espaces privés, inconnus auparavant, et d'encouragement aux stratégies proprement individuelles.

Le logement se transforme: d'un moyen de production et de reproduction simple (c'est-à-dire confiné à l'aire familiale et locale), il devient l'enjeu de mouvements larges et divers (spatiaux, monétaires, démographiques, techniques), à partir du moment où se constituent des marchés immobiliers. Parallèlement l'architecture se transforme: la variété de l'habitat vernaculaire cède la place peu à peu à un type architectural unique, l'immeuble moderne, et son avatar qu'est le pavillon périphérique.

De même que les prestations matrimoniales connaissent actuellement un mouvement d'homogénéisation, allant de la variété des pratiques traditionnelles à l'unicité de la dot contemporaine, de même l'ancienne diversité architecturale recule au profit d'un type urbain moderne unique. On est en présence d'un mouvement d'homogénéisation culturelle dont la dot-logement cumule les manifestations les plus frappantes.

Nous ne pouvons pas aller plus loin ici. Mais nous avons essayé d'organiser nos observations en une typologie idéale des dotations.

Type de négociation et négociation du type

Les formes d'accumulation sont en relation avec le type de négociation matrimoniale, le type bâti, et le type de contrôle exercé sur le patrimoine. En l'absence de données quantitatives, une typologie concrète reste à faire.

Cependant, on peut proposer une première classification schématique et idéale, telle qu'elle ressort des entretiens. On distingue en gros deux catégories de candidates au mariage: (1) les femmes désirant opérer une ascension sociale à travers le mariage,

par exemple, paysanne qui désire épouser un citoyen, ouvrière cherchant un employé afin de s'arrêter de travailler, employée épousant un membre des professions libérales; d'autre part (II) les femmes qui n'ont pas ou ne peuvent avoir d'aspirations à la mobilité ascendante ou dont les aspirations ne passent pas exclusivement par le mariage: femmes exerçant une profession, femmes sans dot ou dont la dot n'est opérante que sur un marché matrimonial très restreint. Il n'y a pas symétrie entre les deux catégories, le mariage étant considéré de toute manière comme la condition canonique de l'ascension sociale pour la femme.

Celles qui visent la mobilité ascendante sont en position de demande et acceptent en général d'entrer dans le rapport de la dot-exigence, parfois basée sur la liquidation pure et simple de la base économique de la génération antérieure (vente des champs) ou sur l'amputation partielle des ressources des ascendants et collatéraux (épargne sur les salaires des parents, frères et soeurs). Elles sont plus susceptibles d'accepter qu'une partie ou la totalité de la dot soit en numéraire et de renoncer au contrôle formel ou réel du patrimoine. La forme dotale sera un indicateur de la "distance" sociale parcourue: pavillon à la périphérie pour les ruraux nouvellement installés, appartement en ville pour les plus fortunés ou les plus anciennement urbanisés, numéraire ou magasin au nom du mari dans le cas d'un rapport de force particulièrement favorable à ce dernier. Il arrive que des femmes trop âgées, point assez belles, affligées de nombreuses soeurs, etc. se voient obligées d'entrer dans le rapport de la dot-exigence, non pour opérer une ascension, mais simplement pour maintenir leur position.

A l'inverse, la femme dont les aspirations ou les possibilités à la mobilité ne passent pas par le mariage ou sont très faibles, peut entrer dans un rapport de force plus avantageux. Sa dot sera plutôt une dot-plaisir dont elle aura le contrôle. Par exemple, villageoises et migrantes intra-rurales ont champs et maison ruraux; pour les salariées des villes, l'épargne sur salaire viendra compléter l'acquisition immobilière par achat et construction ou par antiparochi⁹ et leur permettra une certaine souplesse dans leur rapport au salariat.

Le tableau ci-dessous résume cette tentative de classifica-

tion. Presque toutes les rubriques comportent une part d'hypothèse. Il s'agit bien d'une classification idéale et non pas statistique.

On notera dans ce tableau que parmi les citadines, il n'y a pas une grande différence entre le "type bâti" de la dot des femmes de la catégorie hypergamique (I) et celles de la catégorie homogamique (II). Nous sommes toujours en présence soit d'un pavillon, soit d'un appartement, dont l'énoncé par les femmes interviewées ne diffère pas sensiblement d'une catégorie à l'autre. Nous soupçonnons bien qu'il existe un rapport entre chacun de ces deux types et un type de négociation matrimoniale, mais nous ne savons pas lequel. Cette observation appelle deux remarques. D'abord la constatation d'une lacune dans le tableau, à savoir l'absence d'information sur la valeur marchande des biens. On suppose qu'entre l'appartement de l'employée qui épouse un médecin et celui de l'ouvrière qui épouse un chef d'atelier il y a une différence de prix appréciable, de même qu'entre celui du pavillon périphérique et d'un appartement en ville. Cependant il est moins certain que les caractéristiques architecturales des deux sortes d'habitations soient très différents. En effet, deux types¹⁰ se dégagent, le pavillon et l'appartement. Qu'ils soient plus ou moins luxueux et chers ne change rien au fait qu'il s'agit fondamentalement de deux types architecturaux et donc de deux modes d'insertion dans la ville. Ce qui nous amène à la deuxième remarque, induite par le rapprochement des rubriques 3 (type bâti) et 6 (type de négociation matrimoniale). Ce qui est important dans la négociation c'est d'abord le rapport de force entre les familles et entre les époux: la dot est soit exigence, soit cadeau. Ce rapport de force commande ensuite une préférence pour une certaine forme dotale, mais ne la détermine pas absolument. Ainsi, la dot-exigence peut aller dans les faits du numéraire à l'appartement propriété de la femme; mais l'exigence "fondatrice", si l'on veut, de la vie du couple fera probablement que dans les deux cas la femme sera aliénée du contrôle effectif sur ce bien. A l'inverse, l'argent liquide peut théoriquement faire l'objet d'une dot-cadeau; mais ce sera de l'argent qui appartient en propre à la femme. Ainsi, les objets portés sur ce tableau sont bien des objets idéaux, emblématiques d'un certain rapport de force dans le couple, d'un rapport au marché du travail

ESQUISSE D'UNE TYPOLOGIE IDEALE DES DOTs

Groupe	1. Femmes hypergeniques		II. Femmes homoquiniques	
	Villageoises	Citadines	Villageoises	Citadines
carac- teris- tiques des dots	Villageoises	Citadines	Villageoises	Citadines
1. Mode d'accu- mulation	-travail agricole ou rural familial -liquidation de l'exploitation	ouvrières, employés salaires féminins et/ou familiaux	travail agrico- le ou rural familial	ouvrières, "ayant un métier" salaires féminins et/ou familiaux
2. Forme de réa- lisation de la valeur	-soumise aux stra- tégies profes- sionnelles du mari -numéraire, fonds de commerce, ter- re, logement ur- bain.	achat, exten- sion du loge- ment, antiparochi- Chi	numéraire, terres, maison, commerce au village	achat d'im- mobilier, antiparochi
3. Type bâti le cas é- chéant	pavillon, achat et/ou construction progressive	bel apparte- ment		- pavillon: achat et/ou construction progressive
4. Loca- lisation	périphérique	centrale	rurale	- appartement périphérique ou centrale
5. Con- trôle (1)	- du mari - conjoint	- du mari - conjoint	- du mari - conjoint	- conjoint
6. Type de nég- otiation matrimo- niale	proximo : dot = exigence	proximo ou connaissance: dot = compromis entre exigence et cadeau		connaissance: dot = cadeau
7. Rep- ort en- tre do- tation et tra- vail fé- minin	retarde entrée dans salariat	entrée puis sortie du sa- larial (?)	travail féminin non rémunéré (?)	salariat (?) (?)

(1) Il ne s'agit pas ici du contrôle de la dot juridiquement défini, mais tel qu'il est énoncé dans les entretiens.

et d'insertion dans la ville. mais non pas déterminés par eux.

Dans ces conditions, on peut considérer cette figuration comme une disposition programmatique qu'il y aurait lieu de vérifier et de simplifier au moyen de données quantitatives et d'observations complémentaires.

Ruralité et urbanité - émergence et diffusion du type architectural urbain.

Passer du village à la ville, de la province à la capitale, des faubourgs au centre, voire de la Grèce à l'étranger, sont autant de cas de mobilité géographique significatifs d'une mobilité sociale ascendante. Je pense qu'il n'en a pas toujours été ainsi et que l'aspiration généralisée à ce type de mobilité est un phénomène récent qui date en gros de l'après-guerre. L'essor des dotations en propriété immobilière s'explique donc en grande partie par la capacité des pratiques dotales à intervenir matériellement dans cette séquence du passage de la ruralité à l'urbanité.

Le logement, signe du compromis entre les aspirations des maris et des femmes, des filles et des pères, affirme fièrement l'enracinement dans la ville. L'insertion urbaine se fait au moyen de deux types principaux: les groupes nouvellement arrivés à la ville s'installent surtout en périphérie et construisent progressivement autour du noyau d'une cellule pavillonnaire, souvent illégal; les couches plus aisées ou plus anciennement urbanisées font l'acquisition d'un appartement en immeuble soit par l'achat, soit par le procédé de l'*antiparochi*⁹ dont l'essor est contemporain de celui de la dot-immobilière. L'immeuble s'érige sur les ruines de l'ancienne maison de ville, vestige d'un autre monde.

Il ne semble pas exister de données sur le rapport entre l'extraordinaire dispersion de la propriété immobilière en ville, les pratiques dotales et le système de l'*antiparochi*. Mais il y a fort à parier que ces phénomènes sont liés. L'embrayage des pratiques dotales sur les stratégies de mobilité d'une part, et la matérialisation de celles-ci dans le logement d'autre part, ont induit un bouleversement dans la typologie architecturale tout en assurant

la permanence de la morphologie urbaine.

Des deux types bâtis, l'immeuble et le pavillon, c'est l'immeuble qui domine en ce qu'il constitue le nec plus ultra de l'urbanité, alors que la maisonnette signifie l'implantation récente dans la ville. D'ailleurs, l'extension du centre-ville aux dépens des faubourgs se fait par l'extension du domaine bâti en immeubles (cf. Burgel, 1970 et 1973). La diffusion de ces types¹⁰ est allée de pair avec celle des procédés et matériaux de construction industriels: ciment, béton, aluminium, etc.

Les types de l'appartement et du pavillon sont significatifs de l'aspiration quasi-unanime de l'insertion dans la ville et de la propagation d'un modèle culturel de sociabilité urbaine et moderniste dans un pays où dominaient jusque dans les années 1950 des modèles "traditionnels".

En revanche, la morphologie urbaine, basée sur la multiplicité de parcelles exiguës, demeure, elle, intacte, à travers l'extension même des villes. Les nombreux petits propriétaires (en 1971, 75% des chefs de ménage étaient propriétaires-occupants) traitent avec la foule des petits entrepreneurs, et par le biais de l'antiparochi, gardent le contrôle de la totalité ou d'une partie du terrain, qu'ils font fructifier en vue des stratégies de reproduction de la famille.

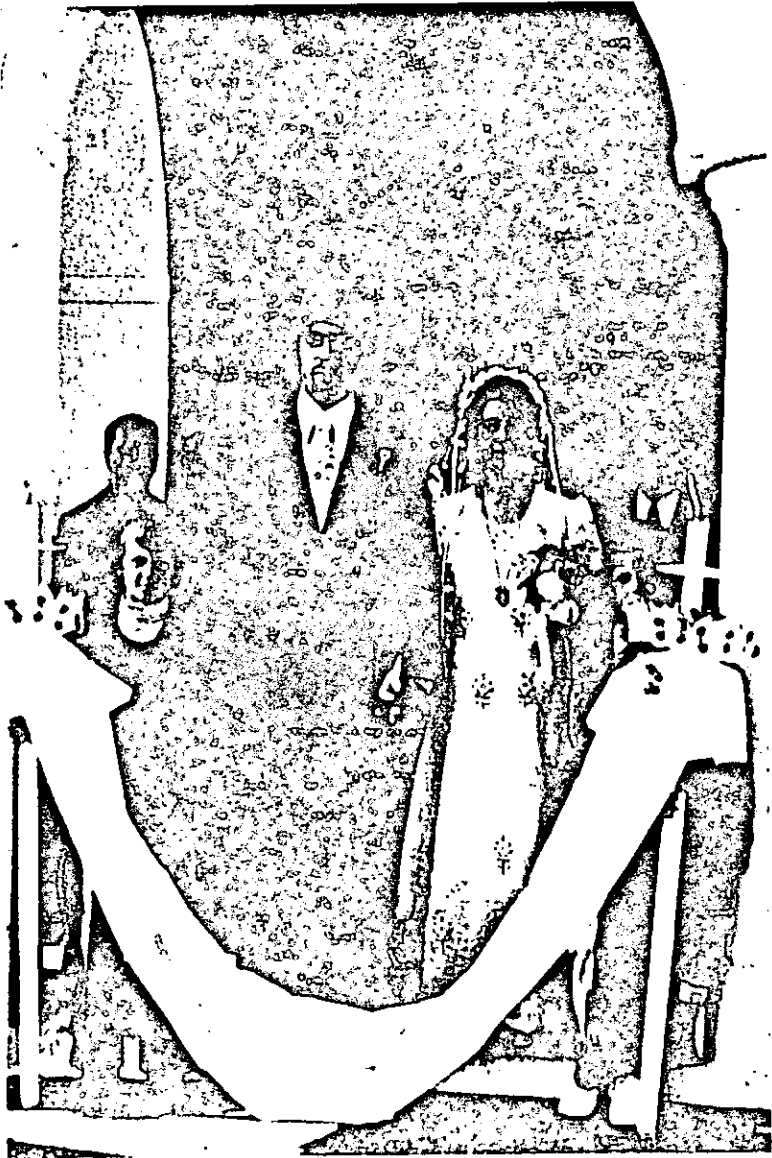
Depuis la fin de la guerre, l'Etat encourage la construction et l'accession à la propriété par une succession de politiques de prêts et de facilités fiscales, notamment par l'encouragement aux dotations. Mais il intervient peu sur l'espace urbain comme totalité. Ainsi, la ville apparaît comme la cristallisation des projets des anciens ruraux qui s'y sont investis par milliers, par millions depuis trente ans. La ville contemporaine ne porte pas l'empreinte d'un groupe qui aurait une stratégie d'ensemble sur l'espace, mais de groupes dont le projet quasi-unanime se matérialise en une multitude de stratégies diverses, en produisant un paysage urbain caractérisé par un uniforme éparpillement.

Cet article visait à montrer deux choses. D'une part, j'ai voulu apporter certaines informations sur l'urbanisation de la société grecque, entendue comme processus de transformation de la société dans son ensemble, villes et campagnes. Ces informations ont surtout trait aux significations que les individus attribuent aux éléments du processus. Si l'analyse des significations est nécessairement menée au niveau micro-sociologique, l'article aura montré, je l'espère (et malgré le caractère allusif de l'analyse dans ces pages), son utilité voire sa nécessité pour la compréhension des cadres généraux qui définissent la structure de la société.

D'autre part, j'ai voulu mettre en relief le rôle instrumental du mariage dans le processus d'urbanisation, en prenant le contrepied d'un paradigme habituel de la sociologie de la famille. Il est fréquemment question, en effet, de l'adaptation du mariage et de la famille aux nécessités de la société urbaine et salariale. Mais il faut souligner la réciproque, à savoir l'adaptation du développement urbain et des marchés du travail aux systèmes familial et matrimonial. Si le monde du travail, si la civilisation urbaine sont effectivement construits par les individus, c'est qu'ils sont régis entre autres règles par celles du système matrimonial. Par exemple, les modes d'investissement des profits agricoles, les filières de l'exode rural, le financement de la construction, les particularités techniques des bâtiments, sont tributaires des modèles matrimoniaux des individus. On peut en dire autant de la rotation de la main-d'oeuvre dans l'industrie, de l'établissement du niveau des salaires, de la configuration des carrières, etc., etc. Il est donc utile de considérer le mariage, non seulement comme institution qui subit, ou ne subit pas, les effets de la modernisation, mais comme un ensemble d'actions et de représentations constitutives et explicatives de la modernité.



Mariage



Mariage

NOTES

1. Le mot "urbanisation" est à prendre dans son sens plein. Il s'agit non seulement d'un phénomène morphologique (croissance de la taille des villes et du pourcentage de la population urbaine), mais encore, de transformations profondes du système urbain, et d'une diffusion à l'ensemble du territoire de ces changements, caractérisés essentiellement par trois aspects: labilité, ouverture, individualité. C'est dans ce sens qu'on parlera d'urbanisation de la société. (Pour plus de détails, cf. Rémy et Voyé, 1974.)
2. Le Code civil de 1946 instaurait l'obligation du père de doter sa fille. En général, la femme était nue propriétaire des biens, son mari usufruitier et gestionnaire. En 1983 ces stipulations sont abrogées; légalement donc, la dot n'existe plus. Reste à voir concrètement quelles sont les incidences de la loi sur les pratiques matrimoniales.
3. Une trentaine d'entretiens ont été recueillis en 1980 et 1981, à Sparte et à Volos, auprès de femmes mariées et célibataires, de 18 à 70 ans, d'origine rurale ou urbaine, de toutes catégories socio-professionnelles, avec toutefois une sous-représentation des catégories supérieures. La moitié d'entre eux furent dépouillés et interprétés selon une méthode d'analyse de contenu par oppositions sémiologiques. Pour plus de détails, cf. Shapiro, 1984a.
4. Cf. sur ce point, Vernier, 1977, particulièrement p. 37 et Campbell, 1964, particulièrement p. 302. De même, en Kabylie: "la généralisation des échanges monétaires et de l'attitude calculatrice qui en est corrélative fait apparaître le 'marchandage-joute d'honneur' à propos du douaire comme honteux et ridicule en constituant l'échange intéressé comme tel et en

détruisant l'ambiguïté structurale de l'échange traditionnel' (Bourdieu, 1972; 64 note 36).

5. L'exode rural est d'abord un phénomène masculin, puis féminin, puis familial. Mais selon la phase à laquelle est arrivé ce processus en boule de neige au moment où on l'observe, on constate, soit une pénurie de femmes, soit une pénurie d'hommes nubiles. Ainsi, en 1961, il existait un déficit de femmes célibataires à Athènes, et un déficit d'hommes célibataires dans les régions à forte émigration qu'étaient la Laconie ou la Macédoine occidentale. Mais on notait une grande variété des sex-ratio dans certaines régions de drainage telles les Cyclades. "Ces situations divergentes traduisent les conditions différentes de l'émigration vers Athènes" (Burgel, 1981; 250-252).
6. Je pense que le modèle proxenio/connaissance est relativement récent et directement lié à la monétarisation des échanges, à l'urbanisation, à l'individuation des femmes et au développement de réseaux de sociabilité non-lignagiers. Il prend la relève du modèle plus ancien, mais encore vivace après la Deuxième guerre mondiale, qui opposait l'enlèvement au mariage arrangé.
7. 8 stremmata = 0,8 hectares.
8. A l'époque on changeait environ 5 drachmes pour un franc, ou 30 drachmes pour un dollar. Ainsi, 145.000 dr. = 29.000 F ou \$4.800 environ.
9. L'antiparochi, système de promotion immobilière (que l'on traduit par "rétrocession" ou "paiement en dation"), permet à un propriétaire-occupant même totalement démuné de liquidités de faire fructifier son terrain. Il le cède à un entrepreneur qui lui octroiera de 30 à 40% de la surface bâtie en échange de la possibilité de construire. C'est le propriétaire qui prête à l'entrepreneur en quelque sorte puisqu'il lui avance la valeur du terrain à construire sans autre dédommagement que le coût de

son relogement pendant la durée des travaux. Le petit propriétaire occupera l'un des appartements, souvent le moins confortable, donnera le plus beau à sa fille, cèdera le magasin en rez-de-chaussée à son fils, et le cas échéant, louera le restant. Une grande partie de l'urbanisation récente s'est faite selon ce système éminemment populaire. Pour plus de détails, voir Burgel, 1980; 253.

10. "Le type architectural définit un certain ensemble de relations spatiales traduisant dans l'espace un certain nombre de modèles culturels" (Raymond, 1970). Je fais l'hypothèse suivante: aux débuts de la vague actuelle d'urbanisation, le pavillon de faubourg et l'immeuble central étaient bien des types distincts, supports de modes d'insertion différents dans la ville (cf. le mode de vie semi-rural des faubourgs, avec animaux de basse-cour, chèvres, etc.). Mais de plus en plus, un type unique tend à s'imposer, celui de l'immeuble, dont les pavillons les plus récents sont des avatars: du point de vue architectural, ils se présentent comme la tranche horizontale d'un immeuble virtuel, immeuble que les habitants appellent de leurs vœux "le jour où la loi (i.e. le coefficient d'occupation des sols) changera".

SIGNALEMENT DES PERSONNES INTERVIEWEES ET CITEES

(S = Sparte; V = Volos)

- Georgia - S1 Femme au foyer, 28 ans, fille d'un pope agriculteur dans un village du Magne, mariée avec un agriculteur-artisan prospère.
- Filio - S2 Femme au foyer, 35 ans, mariée avec un ouvrier tôlier, père agriculteur dans la plaine de Sparte.

- Viki - S3 Femme au foyer, 40 ans, mariée, originaire de Sparte.
- Maria - V2 Femme au foyer, 30 ans, ayant travaillé comme ouvrière et comme coiffeuse, fille d'ouvrier, originaire de Volos, mariée avec un ouvrier récemment mis à son compte.
- V3 Discussion de groupe avec une quinzaine de femmes membres d'une association féminine de gauche. Il s'agit surtout d'employées et de membres des professions libérales.
- Fani - V8 Enseignante d'anglais, 35 ans environ, fille de fonctionnaire, mariée avec un artisan garagiste, originaire de Volos.
- Vasso - V9 Femme au foyer, 55 ans, aide non rémunérée de son mari artisan, originaire d'un village de montagne de Karditsa.
- Iro - V10 Femme au foyer, 30 ans, fille d'un agriculteur du même village que Vasso, mariée avec un chauffeur de bus.
- Sofia - V11 Ouvrière du textile, 45 ans environ, célibataire, originaire de Volos.
- Myrto - V11 Amie de Sofia, chef d'équipe à l'usine textile, célibataire, fille d'ouvrier, originaire de Volos.

LISTE DES OUVRAGES CITES

- BERGER P., KELLNER H. 1964 "Le mariage et la construction de la réalité", *Diogène* n°46, pp. 3-32.
- BOURDIEU P. 1972 *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Lausanne, Droz.
- BURGEL G. 1970 *La condition industrielle à Athènes. I. Les hommes et leur vie*. Athènes, Centre national de Recherches sociales, 160p.
- 1973 *La condition industrielle à Athènes. II. Mobilité géographique et mobilité sociale*. Athènes, Centre national de recherches sociales.
- 1981 *Croissance urbaine et développement capitaliste. Le "miracle" athénien*. Mémoires et documents de géographie, Paris, CNRS. 272 p.
- CAMPBELL J. 1964 *Honour, Family and Patronage. A Study of Institutions and Moral Values in a Greek Mountain Community*. Oxford, Clarendon Press.
- DU BOULAY J. 1974 *Portrait of a Greek Mountain Village*. Oxford, Clarendon Press.
- FRIEDL E. 1962 *Vasilika: A Village in Modern Greece*. New York, Holt, Rinehart & Wilson.
- HANDMAN M. E. 1980 *La vie d'une communauté villageoise: domination masculine et violence à Pouri*. Thèse pour le doctorat de 3ème cycle, Université de Paris X, EHESS, 309 p.
- 1983 *La violence et la ruse. Hommes et femmes dans un village grec*. Aix-en-Provence, Edisud, 209 p.

- LAMBIRI-DIMAKI I. 1983 **Social Stratification in Greece, 1962-1982. Eleven Essays.** Athens, A. N. Sakkoulas.
- PECHOUX P. Y. 1972 "Remarques sur les espaces matrimoniaux en Grèce", **Recherches sur la Grèce rurale.** Paris, Mémoires et Documents vol. 13, CNRS.
- RAYMOND H. 1970 **Espace urbain et équipements socio-culturels.** Paris, Institut de sociologie urbaine.
- REMY J., VOYE L. 1974 **La ville et l'urbanisation.** Bruxelles, Duculot.
- SHAPIRO R. 1984a **Système matrimonial et changement social: la dot en Grèce.** Thèse pour le doctorat de 3ème cycle, Université de Paris X.
- 1984b "Remarques sur la dot en Grèce", **Meridies**, n° 1, pp. 121-139.
- 1985a "Mariage et Urbanité", **Actes du colloque international sur la ville néo-hellénique**, Athènes, Association des études néo-helléniques.
- 1985b "Echange matrimonial et travail féminin", **Famille et biens en Grèce et à Chypre.** dir. C. Piault, Paris, l'Harmattan.
- SIMEONIDOU-ALATOPOULOU H. 1979 "I exelixi tou thesmou tis prikas stin Ellada, 1956-1974" (L'évolution de l'institution de la dot en Grèce, 1956-1974), **The Greek Review of Social Research**, n° 36-37, pp. 322-338.
- VERNIER B. 1977 "Emigration et dérèglement du marché matrimonial", **Actes de la recherche en sciences sociales**, n° 15.

STRUCTURES FAMILIALES DANS UN VILLAGE D'ÉPIRE: LE CAS DE SYRRAKO

*Roxane CAFTANZOGLU et Matina NAOUMI
(EKKE, Athènes)*

L'étude des structures familiales de Syrrako que nous présentons ici s'inscrit dans le cadre d'une recherche ethnologique menée depuis 1983 dans deux communautés villageoises du nord-ouest de la Grèce: Zaverda dans le département d'Étolie-Acarmanie et Syrrako, village valaque de montagne du département de Ioannina.¹

Nous nous sommes attachées à l'étude de la structure de l'unité familiale et de son évolution afin de mieux comprendre les aspects économiques et sociaux de la société rurale.

Définir des "types" de ménages, classer et répartir selon leur structure les types dominants, voilà qui constitue une nouveauté dans la recherche historique, anthropologique et démographique en Grèce. Citons à titre indicatif quelques publications récentes qui ont contribué à éclairer ce domaine: la thèse de doctorat de E. Alexakis sur la famille et le système clanique dans le Magne, son ouvrage sur le prix de la fiancée, l'article de V. Panayotopoulos sur la famille au Péloponnèse en 1700, un texte de M. Couroucli sur la famille à Corfou. On trouvera également quelques références à la *zadruga* slave et à la famille "grecque" dans *Agrotika* de C. Caravidas.² La discussion sur la forme dominante de ménage selon la région et la période est donc entamée avec ces études publiées. Disons simplement que le sujet ne se prête pas à des généralisations hâtives et qu'il faut dans ce domaine, tenir compte

des spécificités géographiques et chronologiques.

L'opinion assez répandue, héritée de la théorie évolutionniste, qu'à des périodes préindustrielles révolues correspondrait une structure familiale complexe, patriarcale, a été réfutée par les démographes historiques de l'école de Cambridge. En étudiant des recensements des trois derniers siècles, ceux-ci ont pu établir qu'en Angleterre et dans d'autres pays européens, les ménages, dans leur majorité, comptaient peu de membres et étaient nucléaires (cf. Laslett, Wall, 1974). De plus, il n'est pas certain que là où la famille étendue existait le passage de l'économie paysanne à l'économie industrielle entraînait sa dissolution et l'apparition de la forme nucléaire (cf. Sussmann, Burchinal, 1974). L'on connaît également le rôle occultant que peut avoir l'idéologie. L'idéalisation des temps passés aussi bien par les "observés" que par les "observateurs" peut mener à la formation d'images qui n'ont pas grand'chose à voir avec les faits. Est-ce cependant suffisant pour reléguer la notion de famille étendue au "musée des mythes sociologiques"? A cette question de J. L. Flandrin (1979) nous répondons, en ce qui concerne la Grèce, par la négative. Rappelons la famille étendue patrilocale repérée par E. Alexakis en Thrace et au Pont-Euxin vers la fin du 19^{ème} siècle (cf. Alexakis, 1975; 1976; 1983) et l'étude classique de J. Campbell (1964) dans laquelle il décrit les structures familiales complexes qu'il observa chez les Saracatsanes.

Soulignons un point fondamental: la forme de la famille ne demeure pas stable. En examinant le "cycle de vie", c'est-à-dire l'évolution diachronique des formations familiales, l'on constate que celles-ci peuvent passer par plusieurs formes successives et que l'ensemble forme bien un cycle. Rappelons l'évolution du cycle de vie de la famille souche (stem-family) décrite par L. K. Berkner (1976) et par A. Fauve-Chamoux (1984). Mais sur ce point, on ne peut aller plus loin, car les caractéristiques de la famille souche (héritier unique, etc.) ne se retrouvent pas au village de Syrrako.

Quant aux structures familiales de cette communauté, nous concluons, à partir du matériel que nous avons à notre disposition et des discussions menées avec les Syrrakiotes d'aujourd'hui, que les familles³ connaissaient un cycle de vie selon lequel une famil-

le, nucléaire au départ, s'élargissait avec la coresidence d'un fils marié (et de la famille issue de son mariage) avec le couple des parents ou avec le parent survivant, ainsi qu'avec les frères et soeurs célibataires. Par la suite, la scission de ce ménage donne naissance à de nouvelles familles nucléaires qui suivront, chacune, leur propre cycle de vie. Cependant, nous n'avons pas connaissance de l'évolution ultérieure de ces ménages; y a-t-il de nouvelle constitution de formes complexes, ou bien la forme nucléaire domine-t-elle? Nous ne pouvons répondre actuellement, car les données dont nous disposons ne couvrent qu'une trentaine d'années, de la fin du siècle dernier à 1929.

C'est à décrire ces phénomènes qu'est consacré le présent article. Pour ce travail, nous disposons de trois registres de la population de la commune de Syrrako, datant respectivement de 1898, 1905 et 1929. Les documents de 1898 et 1905 sont des listes nominatives⁴ alors que celui de 1929 est un registre de la population à proprement parler.

Les listes nominatives de 1898 et 1905 comprennent la population du village et donnent également la composition des ménages. Une colonne est réservée au numéro d'ordre de chaque maison, une autre à ses habitants, et la dernière à l'âge atteint dans l'année par les membres du ménage de sexe masculin. Les membres du ménage sont inscrits selon un certain ordre. En tête, on trouve toujours le plus âgé parmi les individus mâles; suivent les autres hommes par ordre d'âge, puis les femmes sans mention d'âge, mais dans un ordre qui est probablement celui de l'âge, sauf pour les brus. Celles-ci sont inscrites par ordre de mariage des hommes, donc par ordre d'"arrivée" dans le ménage, puisque la règle de résidence des nouveaux mariés est strictement viripatrilocale. Même pour les ménages formés de veuves avec leurs enfants, la veuve est inscrite à la suite de ses enfants de sexe masculin.

La profession du chef de ménage est très rarement mentionnée. Ces listes nominatives ne furent pas systématiquement mises à jour par la suite. On y trouve cependant quelques mentions ultérieures qui concernent soit la naissance des garçons (information assez complète), soit l'année du décès ou du mariage d'un membre (information incomplète).

Pour l'année 1929, on dispose d'un registre de la population. 1929 est l'année d'ouverture de ce registre, qui par la suite fut tenu régulièrement et comprend les événements démographiques ultérieures. Le registre n'est pas très différent d'aspect des deux précédents, néanmoins il fournit beaucoup plus d'informations sur la population. Celle-ci est toujours inscrite par ménage; les membres du ménage sont portés par rang de naissance. On trouve en outre l'année de naissance des femmes, ainsi que les professions, l'état matrimonial, etc.

Il est important de rappeler que jusqu'en 1912, Syrrako faisait partie de l'Empire ottoman, et que c'est l'année suivante qu'il fut rattaché à l'Etat grec.

La population de Syrrako, pendant la période que nous étudions, comprend deux grands groupes d'appartenance professionnelle, fortement endogamiques et entretenant des relations sociales antagonistes: les tailleurs et les éleveurs. Cette division n'est pas strictement liée au métier; elle repose plutôt sur le critère de la résidence permanente ou non au village. Jusqu'après la Seconde Guerre mondiale, Syrrako était habité toute l'année par les familles des tailleurs alors que les éleveurs sémi-nomades y séjournaient de mai en octobre, gagnant ensuite les plaines d'Arta et de Prévéza avec leurs troupeaux pour l'hiver. Ainsi le groupe des éleveurs comprend les familles dont l'occupation principale est l'élevage même si le bétail ne leur appartient pas, tandis que le groupe des tailleurs comprend les fabricants et commerçants de lainages, de capes, et autres. Certains sont marchands de fromages ou muletiers, mais en général ces métiers sont caractéristiques du groupe des éleveurs.⁵

Les premières données utilisables pour la population de Syrrako datent de 1898. Le premier recensement complet a été effectué en 1905, alors que le registre de 1898 dont nous disposons comprend uniquement la population "mobile"; on n'y trouve donc que les éleveurs.⁶ Les registres suivants consignent l'ensemble de la population, éleveurs et tailleurs. Pour 1898 on trouve une population totale de 1.833 personnes réparties en 345 ménages, ce qui fait une taille moyenne du ménage de 5,3 individus (Tableau 1). En 1905 on trouve 576 familles pour une population de 2.848 personnes, d'où

une taille moyenne du ménage de 4,9 individus. En 1929 il y a 346 ménages pour une population de 1.762 personnes, soit une taille moyenne de 5,1 personnes par ménage.

On constate que la taille du ménage est demeurée stable, aux environs de cinq membres par ménage pendant les trente années considérées. Le chiffre plus élevée pour 1898 indique un ménage moyen un peu plus étendu chez les éleveurs.

Quant à la structure des ménages, en suivant la classification de P. Laslett⁷ nous obtenons la répartition suivante: 54% de ménages simples et 37% de ménages complexes en 1898. Parmi ces derniers on trouve 19% de familles étendues et 18% de ménages multiples (Tableau 2).

Le Tableau 3 restitue la structure des ménages en 1905. La répartition est la suivante: 49% de ménages simples, 20% de familles étendues et 18% de ménages multiples.

L'année 1929 se caractérise avant tout par une chute importante de la population: on passe de 576 ménages en 1905 à 346 en 1929 (Tableau 4). Il faut noter, en effet, que les vingt-quatre années qui séparent les deux recensements voient se dérouler des événements majeurs: libération de Syrrako en 1912, Première Guerre mondiale, suivie de l'importante émigration des tailleurs vers les villes. Les ménages simples forment désormais 60% du total des ménages, alors que les formes complexes diminuent: les familles étendues représentent 17% du total des ménages (20% en 1905) et les ménages multiples 12% (18% en 1905). De plus, les ménages multiples du type 5Ba (frères) disparaissent. Dans le type 4 (famille étendue) 93% des familles sont des cas de coresidence de la famille nucléaire avec l'un des deux parents.

Dans le type 5 (ménage multiple), la majorité des ménages sont constitués du couple des parents et d'au moins un fils marié (et la famille de celui-ci, le cas échéant) ainsi que d'autres enfants mariés ou célibataires. On trouve un certain nombre de cas de coresidence du couple parental avec un seul fils marié et sa famille (11 cas sur 43), ainsi que six cas sur 43 d'au moins deux fils mariés avec l'un des parents, tandis qu'il n'y a plus aucun cas de coresidence de frères mariés sans parents.

Sur la base de ce qui précède, on peut affirmer que, dans

TABLEAU 1:

Taille des ménages à Syrrako
Nombre de ménages

<u>Nombre de membres du ménage</u>	<u>1898</u>	<u>1905</u>	<u>1929</u>
1	10	33	14
2	22	68	37
3	52	94	43
4	69	96	67
5	66	93	49
6	36	67	52
7	28	44	40
8	23	25	16
9	10	14	12
10	14	10	7
11	8	9	4
12	1	7	2
13	1	4	1
14	2	6	-
15	1	4	1
16	-	1	-
17	1	1	-
18	1	-	-
19	-	-	1
TOTAL DES MENAGES	345	576	346
Taille moyenne des ménages:	5,3	4,9	5,09



22 ENV. DE MONASTIR. — Famille macédonienne.

Edition P. P. révisée

"Environs de Monastir - Famille macédonienne": Carte postale,
circa 1912

TABLEAU 2: Répartition des ménages de Syrrako

en 1898

<u>Types et sous-catégories de ménage</u>	<u>effectifs</u>	<u>%</u>
<u>TYPE 1: Solitaires (dont:)</u>	12	3,5
A. Célibataires		
a. hommes		(5)
b. femmes		
B. Veufs		(1)
C. Veuves		
D. Situation indéterminée		
a. hommes		
b. femmes		(6)
<u>TYPE 2. Ménages sans relations d'alliance ou de descendance (dont:)</u>	2	0,6
A. Frères-soeurs		(2)
B. Autres parents		-
C. Personnes non-apparentées		-

<u>TYPE 3: Ménages simples (dont:)</u>	<u>187</u>	<u>54,2</u>
A. Couples sans enfants		(8)
B. Couples avec enfants		(134)
C. Veufs avec enfants		(11)
D. Veuves avec enfants		(34)
<u>TYPE 4: Familles étendues (dont:)</u>	<u>66</u>	<u>19,1</u>
A. Ascendantes ou descendantes		(62)
B. Collatérales		(3)
C. Autres formes		(1)
<u>TYPE 5: Ménages multiples (dont:)</u>	<u>63</u>	<u>18,3</u>
A. Noyaux ascendants ou descendants		
a. couple de parents avec un fils marié		(19)
b. couple de parents avec au moins un fils marié et autres enfants célibataires ou mariés		(20)
B. Noyaux collatéraux (dont:)		
a. frères mariés avec ou sans frères-soeurs célibataires		(8)
b. frères mariés avec ou sans frères-soeurs célibataires et un des parents		(14)
c. autres formes de ménage multiple		(2)
<u>TYPE 6. Divers-non classables</u>	<u>15</u>	<u>4,3</u>
TOTAL	345	100

TABLEAU 3: Répartition des ménages de Syrrako

en 1905

<u>Types et sous-catégories de ménage</u>	<u>effectifs</u>	<u>%</u>
TYPE 1: Solitaires (dont:)	33	5,7
A. Célibataires		
a. hommes		
b. femmes		
B. Veufs		
C. Veuves		(3)
D. Situation indéterminée		
a. hommes		(25)
b. femmes		(5)
TYPE 2. Ménages sans relations d'alliance ou de descendance (dont:)	11	1,9
A. frères-soeurs		(10)
B. autres parents		(1)
C. personnes non-apparentées		

TYPE 3: Ménages simples (dont:)	284	49,3
A. Couples sans enfants		(20)
B. Couples avec enfants		(185)
C. Veufs avec enfants		(18)
D. Veuves avec enfants		(61)
TYPE 4: Familles étendues (dont:)	118	20,5
A. Ascendantes ou descendantes		(97)
B. Collatérales		(20)
C. Autres formes		(1)
TYPE 5: Ménages multiples (dont:)	106	18,4
A. Noyaux ascendants ou descendants		
a. couple de parents avec un fils marié		(21)
b. couple de parents avec au moins un fils marié et autres enfants célibataires ou mariés		(44)
B. Noyaux collatéraux (dont:)		
a. frères mariés avec ou sans frères-soeurs célibataires		(16)
b. frères mariés avec ou sans frères-soeurs célibataires et un des parents		(24)
c. autres formes de ménage multiple		(1)
TYPE 6. Divers-non classables	24	4,2
TOTAL	576	100

TABLEAU 4: Répartition des ménages de Syrrako

en 1929

<u>Types et sous-catégories de ménage</u>	<u>effectifs</u>	<u>%</u>
TYPE 1: Solitaires (dont:)	14	4
A. Célibataires		
a. hommes		(2)
b. femmes		(6)
B. Veufs		(1)
C. Veuves		(4)
D. Situation indéterminée		
a. hommes		
b. femmes		(1)
TYPE 2. Ménages sans relations d'alliance ou de descendance (dont:)	4	1,2
A. Frères-soeurs		(4)
B. Autres parents		
C. Personnes non-apparentées		

TYPE 3: Ménages simples (dont:)	206	59,5
A. Couples sans enfants		(17)
B. Couples avec enfants		(141)
C. Veufs avec enfants		(7)
D. Veuves avec enfants		(41)
TYPE 4: Familles étendues (dont:)	59	17,1
A. Ascendantes ou descendantes		(55)
B. Collatérales		(2)
C. Autres formes		(2)
TYPE 5: Ménages multiples (dont:)	43	12,4
A. Noyaux ascendants ou descendants		
a. couple de parents avec un fils marié		(11)
b. couple de parents avec au moins un fils marié et autres enfants célibataires ou mariés		(22)
B. Noyaux collatéraux (dont:)		
a. frères mariés avec ou sans frères-soeurs célibataires		
b. frères mariés avec ou sans frères-soeurs célibataires et un des parents		(6)
c. autres formes de ménage multiple		(4)
TYPE 6. Divers-non classables	20	5,8
TOTAL	346	100

la majorité des familles, il n'y a pas eu formation de nouveaux ménages multiples entre 1905 et 1929. Chaque fils se marie et fonde son propre ménage, et l'un des fils, d'habitude le puîné, reste avec les parents ou le parent survivant. La probabilité de formation de ménages complexes dépend directement de variables démographiques telles que l'âge au mariage, le nombre de descendants mâles, le rang de naissance selon le sexe, etc. Mais ces données sont soit incomplètes, soit absentes de registres dont nous disposons; ainsi nous n'avons pu affiner l'analyse. Rappelons que le registre de 1898 ne comprend que la population des éleveurs, ses données ne se prêtent donc pas à une comparaison immédiate avec celles des autres registres. Nous ferons cependant quelques observations.

Tandis que la proportion de familles étendues et de ménages multiples est sensiblement la même en 1898 et en 1905, la proportion des ménages simples est plus élevée en 1898 qu'en 1905: 54% et 49% respectivement. Cette différence s'explique en partie par l'importance de la proportion de ménages "solitaires" et "sans relation d'alliance ou de descendance" chez les tailleurs, absents du registre de 1898. Afin de vérifier si les deux groupes de métier diffèrent sous le rapport du mode d'organisation familiale, nous avons distingué les éleveurs et les tailleurs et traité chaque catégorie à part pour l'année 1905 (Tableau 5).⁸ Que constatons-nous? La classification selon le groupe professionnel révèle que les éleveurs vivent en moyenne en famille plus étendue que les tailleurs: la taille moyenne du ménage est de 5,5 et 4 respectivement. Abstraction faite des réserves que l'on peut émettre sur les imperfections du registre (qui influent peut-être sur le nombre élevé de ménages solitaires chez les tailleurs) nous croyons pouvoir affirmer que les éleveurs ont bien des familles plus étendues. Ce fait repose sur la nature du travail des éleveurs qui requiert davantage de main-d'oeuvre.

Dans le Tableau 5, on observe quelques différences entre les deux groupes professionnels. On constate d'abord une différence dans le nombre de ménages simples: environ 4% de plus chez les éleveurs que chez les tailleurs. On suppose que le nombre élevé de "solitaires" et de ménages "sans relation d'alliance ou de descendance" dans le groupe des tailleurs explique cette différence.⁹ En

effet, si on ne tient pas compte de ces deux catégories (les types 1 et 2 de la classification utilisée) et on se base uniquement sur les formations familiales, on aboutit au tableau 5.1, selon lequel le pourcentage de ménages simples est plus élevé chez les tailleurs que chez les éleveurs. D'autre part, l'on remarque une proportion plus élevée de ménages multiples chez les éleveurs que chez les tailleurs (9% de plus d'après le tableau 5 ou 6,6% de plus d'après le tableau 5.1). Autrement dit, les fils des tailleurs se séparaient de la famille paternelle avant la mort du père, en plus grande proportion que chez les éleveurs.

L'analyse qui précède décrit la structure familiale à des moments précis. Dans l'ensemble, on peut dire qu'au début du siècle la moitié des ménages du village sont des ménages simples, et qu'en même temps les ménages complexes sont très nombreuses. Trente ans après, les ménages simples dominent nettement, même si les formes complexes gardent une importance non-négligeable. Mais cette simple "photographie" pourrait faire croire que la moitié de la population se comporte de manière radicalement différente de l'autre. On se demanderait alors qu'elles sont les raisons de cette différence dans une même contexte social et économique. Or, en fait, on est en présence d'un même modèle d'organisation familiale, celui de la famille étendue, qui suivant le cycle de vie de la famille prend des formes différentes. C'est ainsi qu'à un moment donné on rencontre tous les types de ménages, dans des proportions différentes. Mais cette seule vue synchronique ne permet pas de conclure à l'existence d'une forme dominante de ménage.

Nous avons donc procédé à l'étude du "cycle de vie" des familles, c'est-à-dire de l'évolution de la forme des ménages pendant les trente années couvertes par les trois registres. Nous ne pouvions pas à ce stade de notre recherche suivre ainsi toutes les familles. Nous avons pris comme point de départ celles comptant au moins dix membres. consignées dans le registre de 1905. Comme l'on s'y attendrait, elles vivent en régime de ménage complexe. Ensuite nous avons essayé de les repérer en amont, dans les registres de 1898, et en aval, dans ceux de 1929. En 1905 on dénombrait

TABLEAU 5. Répartition des ménages selon le
groupe professionnel en 1905

	<u>Eleveurs</u>		<u>Taillieurs</u>	
	N	%	N	%
1. Solitaires	8	2,2	25	11,6
2. Sans relation d'alliance ou de descendance	0	0	11	5,1
3. Ménages simples	183	50,8	101	46,8
4. Familles étendues	75	20,8	43	19,9
5. Ménages multiples	78	21,7	28	12,8
6. Divers-non classables	16	4,4	8	3,7
Total	360	100	216	100

TABLEAU 5.1

3. Ménages simples	183	52	101	56,1
4. Familles étendues	75	21,3	43	23,9
5. Ménages multiples	78	22,2	28	15,6
6. Divers-non classables	16	4,5	8	4,4
Total	352	100	180	100

quarante-deux ménages d'au moins dix membres; parmi eux, quatre ne figuraient pas dans le registre de 1898 et neuf autres étaient du type "divers-non classables". Il restait donc vingt-neuf familles que nous pouvions suivre dans les trois registres. De façon générale, la forme des familles demeure inchangée entre 1898 et 1905, ce qui paraît logique en un si court laps de temps. Entre 1905 et 1929 cependant, celles que nous avons retrouvées (car quelques unes n'apparaissent plus, "victimes" de la grande émigration vers les villes) se transforment dans leur grande majorité en ménages simples. Les diagrammes qui suivent illustrent le cycle de vie de certaines des familles choisies.

La famille de Dimitris P.

Voici une famille qui en 1898 vit en régime de ménage simple. En 1905 on la retrouve vivant en ménage multiple, et jusqu'en 1913¹⁰ s'y ajoutent les trois fils de Yorgos et Eleni. Finalement, en 1929 le couple parental d'origine n'est plus et les trois frères Costas, Yorgos et Vassilis vivent séparément, chacun chez lui avec sa famille. Maria s'est probablement mariée entre-temps, car elle disparaît du registre. Vassilis, le fils cadet, vit avec ses deux enfants Dimitris et Spyridoula. Sa femme est décédée. Costas vit avec sa femme, son fils Christos (marié, sans enfant) et ses autres enfants célibataires: Eléni, Ekatémini et Ilias. Une fille aînée de Costas et Vassiliki, inscrite en 1905 sous le nom d'Ekatémini s'est mariée ou est décédée (éventualité la plus probable car une autre fille née en 1918 porte le même nom¹¹). C'est un cas de ménage multiple comprenant un fils marié qu'on retrouve toujours en ménage multiple à la génération suivante. Nous ne pouvons savoir, faute d'autres données sur la période 1905-1929, à quel moment les fils du couple parental d'origine ont quitté le foyer commun, et par conséquent si Costas et Vassiliki ont vécu un certain temps en ménage simple avec leurs quatre enfants. La même question se pose pour Yorgos et Eléni, qui en 1929 vivent avec leur fils Nicolas, Eléni, sa femme, et les frères et soeurs célibataires de Nicolas, sous un même toit.

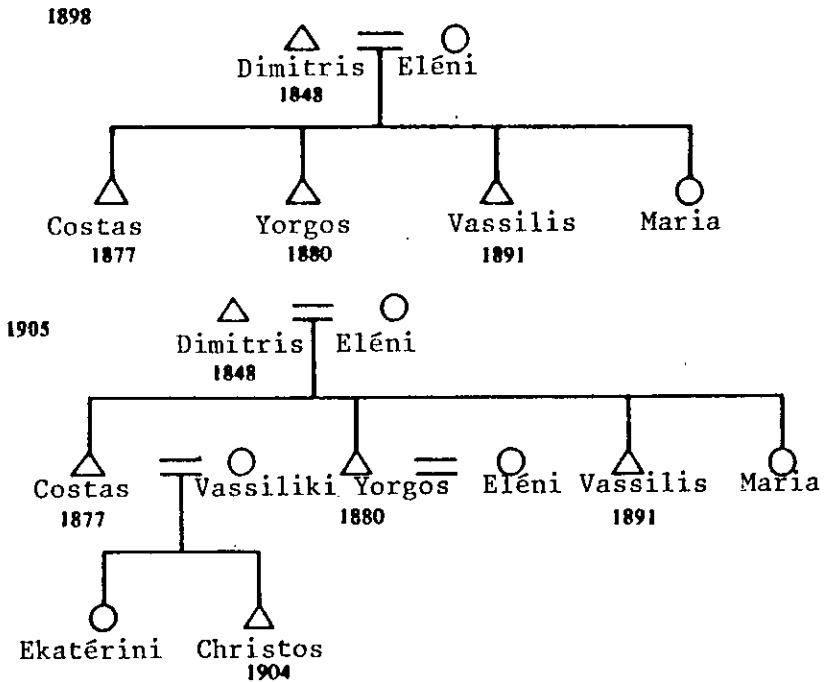


DIAGRAMME 1 - La famille de Dimitris P.

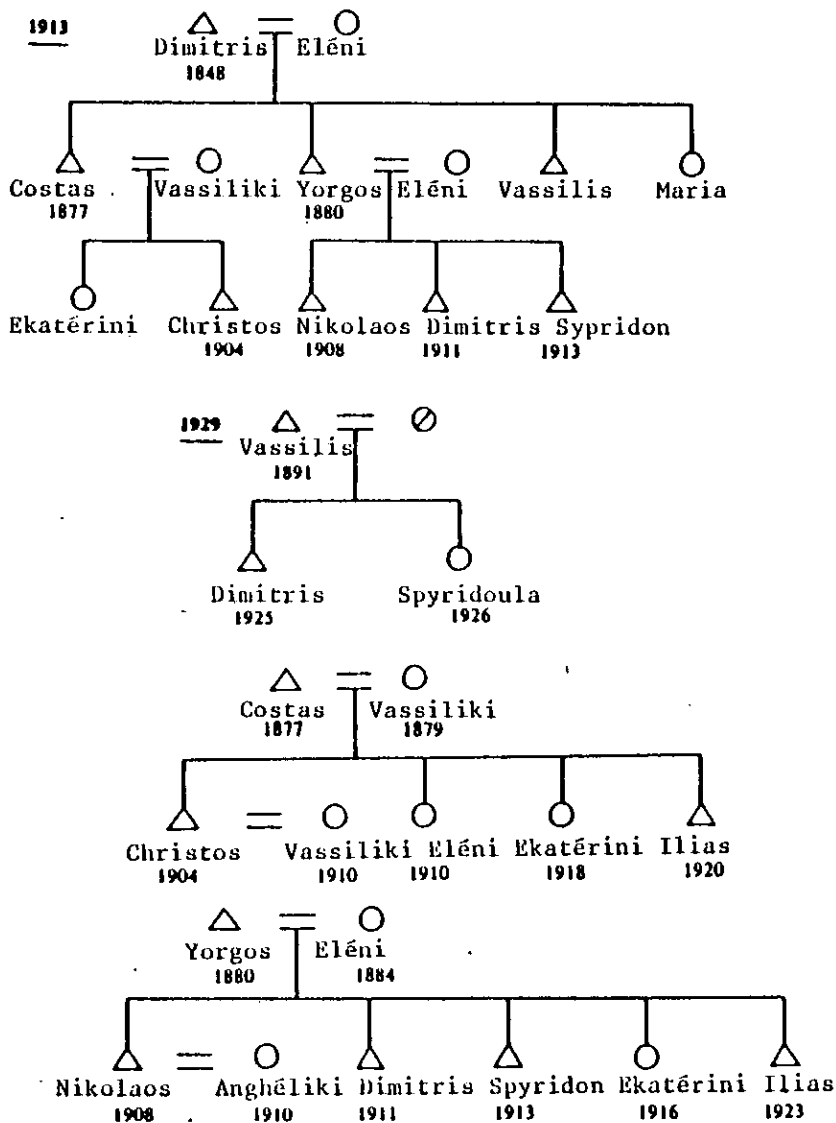


DIAGRAMME 1 (suite) - La famille de Dimitris P.

La famille de Ioannis P.

Cette famille se présente au départ à ménages multiples: corésidence de deux frères mariés, Ioannis et Christos et leur épouse respective, Maria et Konstanto, et les enfants de chacun des deux couples: Costas et son épouse Vassiliki, Ekaterini et Konstanto, ses soeurs, d'une part; Yorgos, Maria et Yorgoula d'autre part. La famille se maintient à l'identique en 1905, et en 1908¹² s'y ajoutent les deux fils de Costas et Vassiliki. En 1929 la branche de Ioannis et Maria disparaît (eux-mêmes sont probablement morts, leur fils Costas a dû quitter le village, les filles ont dû se marier). La branche de Christos et Konstanto demeure. Nous les retrouvons sous le même toit que leur fils unique Yorgos, Eléni sa femme, et leur cinq petites filles. On suppose que leurs filles Maria et Yorgoula se sont mariées.

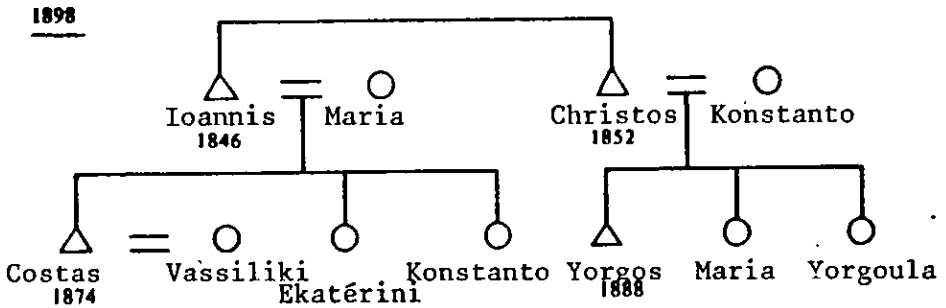
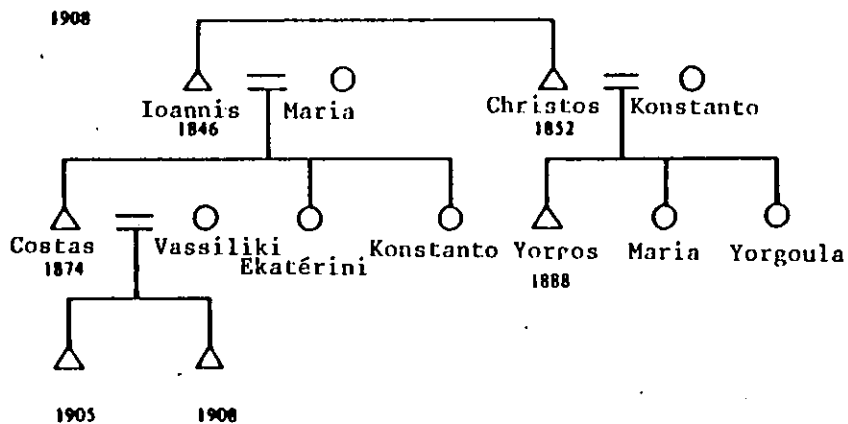


DIAGRAMME 2 - La famille de Ioannis P.

1905



1929

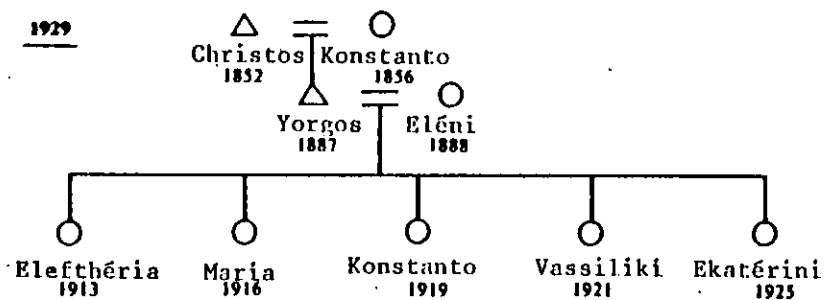


DIAGRAMME 2 (suite) - La famille de Ioannis P.

La famille de Athanassios B.

En 1898 cette famille est de type 5 (ménage multiple): deux frères mariés, Vassilis et Athanassios, cohabitent avec leur mère et leurs familles respectives. En 1905 s'ajoutent deux enfants de plus pour chacun des deux frères. En 1929 on retrouve le même type de famille à la génération suivante: deux des fils mariés de Vassilis cohabitent avec leur soeur, veuve, et tous les enfants. La branche d'Athanassios est absente du registre de 1929.

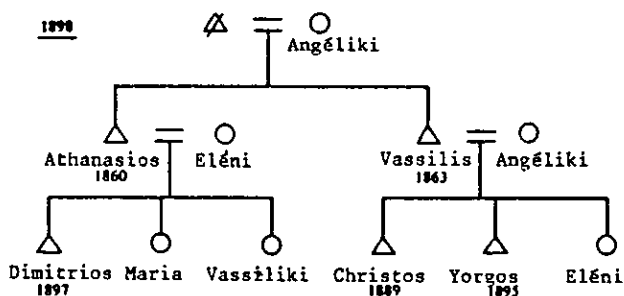


DIAGRAMME 3 - La famille d'Athanassios B.

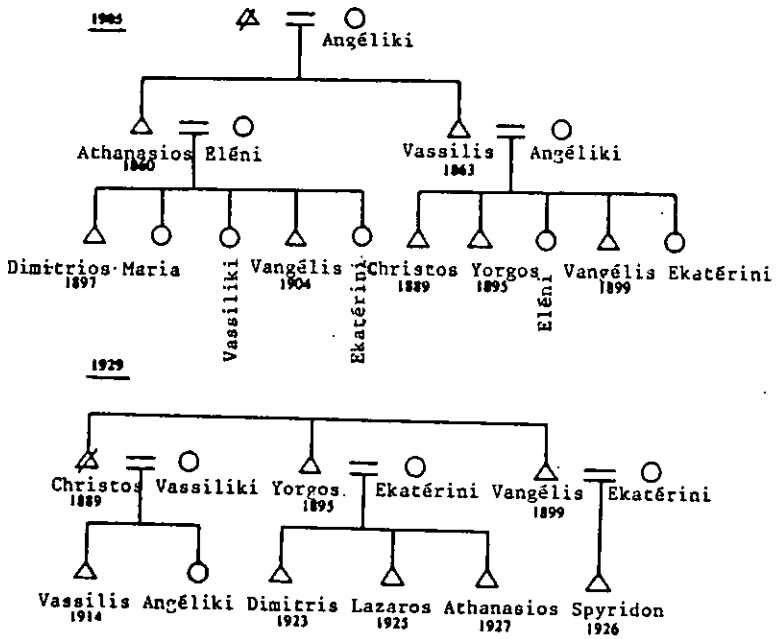


DIAGRAMME 3 - La famille d'Athanassios B.

La famille de Charalambos P.

Famille nucléaire en 1898, celle-ci se transforme en ménage multiple en 1905 avec un fils marié. Le diagramme de 1911 comprend les descendants mâles qui s'y sont ajoutés, sans qu'il soit certains qu'ils vivent tous ensemble. En 1929, nous avons deux familles nucléaires, celle de Dimitris et celle de Yorgos. On ne sait ce qu'est devenu Costas.

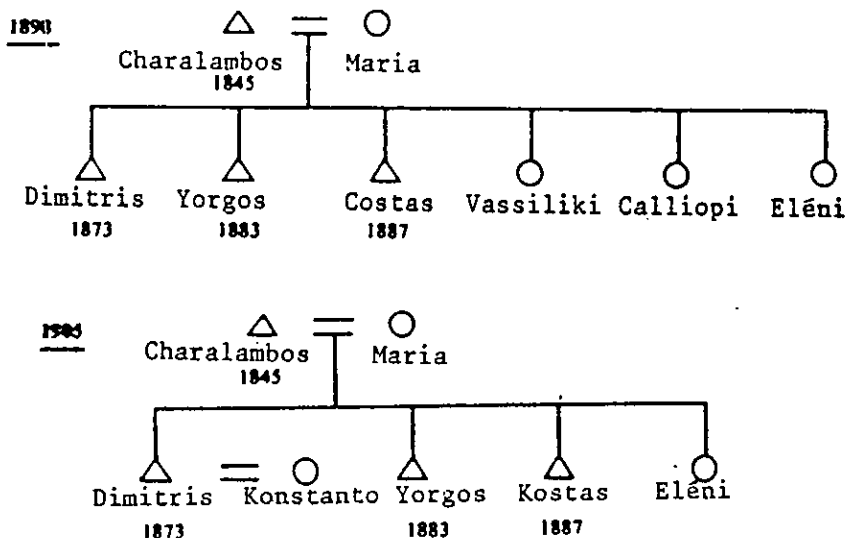


DIAGRAMME 4 - Famille de Charalambos P.

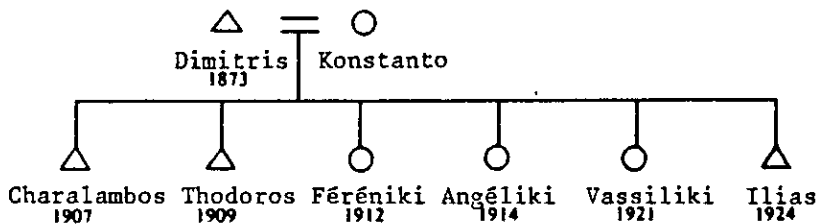
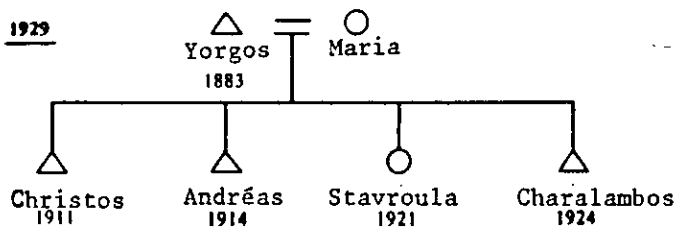
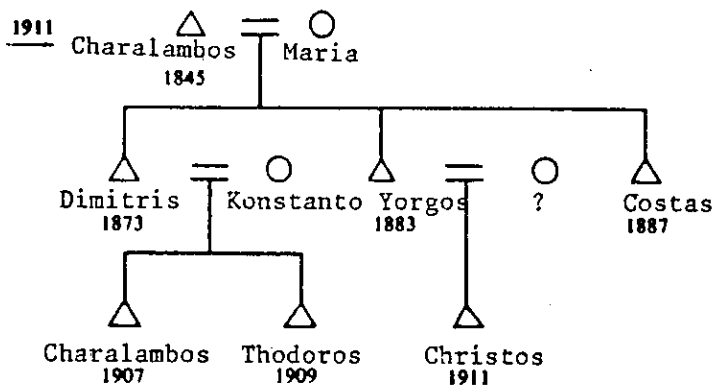


DIAGRAMME 4 (suite) - La famille de Charalambos P.

Il sera utile et peut-être moins fastidieux de continuer avec un tableau récapitulatif des types de ménages que nous avons suivis et leur évolution au cours de la période concernée:

TABLEAU 6. Structure des ménages en 1898, 1905 et 1929.

FAMILLES	1898	1905	1929
Vassilis N.	5 Ab	5 Ab	--
Spyros K.	5 Ab	5 Ab	3B, 3B, 3B, 3B, 4A, 3D
Vanqélis K.	5 Ba	5 Ba	3B, 5Aa, 3D, 3B
Costas S.	4 A	5 Ab	3B, 3B, 3B, 3B, 3B
Vassilis A.	4 A	5 Bb	6
Fotis A.	5 Ab	5 Aa	3B, 5Bb
Dimitris R. ou N.	5 Ab	5 Ab	--
Costas P.	5 Bb	5 Ba	4A, 3B, 3B
Dimitris N.	5 Bb	5 Bb	3D
Spyros A.	5 Ba	5 C	5Ab, 4A, 3B
Apostolos P.	3 B	4 A	3B, 3B, 3B, 4A
Yorqos G.	4 A	5 Ab	4A, 5Ab, 3B, 3B
Vassilis Z.	5 Ab	5 Bb	3B, 3B
Apostolos Z.	5 Aa	3 B	3B, 3A
Yorqos Z.	4 A	5 Ba	4A
Yorqos M.	5 Ab	5 Ab	3B, 3B, 5Ab
Costas S.	5 Bb	5 Bb	5B
Ioannis R.	4 A	5 Bb	5Ab
Dimitris G.	5 Ab	5 Ab	5Bb, 6
Dimitris M.	5 Ab	5 Ab	--
Dimitris Pa.	5 Bb	5 Bb	3D
Dimitris P.	5 Ab	5 Bb	3D, 3D, 3A
Nicolos I.	4 A	5 Bb	3D
Yorqos M.	5 Ba	5 Ba	3B, 3D, 4A
Dimitris G.	5 Bb	5 Bb	3C, 4B
Dimitris P.	3 B	5 Ab	3C, 5Aa, 5Aa
Ioannis P.	5 Ba	5 Ba	5Aa
Athanassios B.	5 Bb	5 Bb	5Ba
Charalambos Pa.	3 B	5 Ab	3B, 3B.

Toutes ces familles ont un point commun, qui est de compter au moins dix membres en 1905 et d'être organisées en ménages multiples à cette date. Dans la plupart des cas elles étaient des ménages multiples en 1898 également. En 1929, on assiste à une tendance à la dissolution des ménages complexes, tendance que nous avons déjà décelée au début de la recherche (cf. Tableau 4).

Enfin, nous avons étudié la composition de tous les ménages multiples présents à la fois dans les registres de 1929 et de 1905. Voici quelques exemples tirés de cette liste:¹³

Famille de Constantin A.

1929: 5A

Constantin vit avec son fils et sa bru.

1905: 3B

Constantin, son fils et ses trois filles.

Famille de Maria K.

1929: 5Bb

Maria, deux fils mariés et ses petits-enfants

1905: 4a

Maria, son mari, ses jeunes fils et la mère de son mari.

Famille de Constantin G.

1929: 5Aa

Les parents, un fils marié et un petit-fils.

1905: 3B

Les parents, un fils et une fille en bas âge.

Famille de Christos K.

1929: 5Aa

Les parents, un fils marié et les petits enfants.

La veuve de l'autre fils vit dans une autre maison avec ses deux enfants.

1905: 3B

Les parents et deux fils en bas âge.

Famille de Christos B.

1929: 5Ab, 3b, 4A

Un frère, son fils marié et son fils célibataire.

1905: 5Bb

Deux frères mariés, leurs enfants, un frère célibataire, leur mère.

Le second frère, sa femme
et ses enfants.

La veuve du troisième frère
vit avec son fils et sa bru.

Famille de Maria G.

1929: 5Bb

1905: 4B

Maria, ses fils mariés et
ses petits-enfants.

Maria et son mari, leur fille, et le
jeune frère du mari.

On peut conclure de toutes ces présentations que les trois formes dominantes de ménages (les types 3, 4 et 5 selon la classification de Laslett) apparaissent à la suite l'une de l'autre, puisque nous observons des cas de familles nucléaires qui "s'élargissent", ainsi que l'inverse.

Les diverses formes de ménages qui s'enchaînent sont en fait des étapes d'un cycle de vie des familles qui conduit les familles nucléaires à être des ménages complexes pour retrouver par la suite la forme nucléaire. Toutes les familles en cette trentaine d'années passent par la phase du ménage complexe.

Nous données, nous l'avons dit, ne nous permettent pas d'élaborer et de définir la périodicité d'apparition de chaque forme, ni sa durée. Par ailleurs, le "vide" entre 1905 et 1929 est tel que nous ne pûmes trouver ni quand, ni comment les ménages complexes se scindent. La scission a-t-elle lieu quand un problème d'espace vital se pose, ou à la mort du père? Tous les cas apparaissent, mais la tradition veut que les frères se séparent et fondent leur propre foyer après la mort du père. C'est d'ailleurs pour cela qu'en 1929 nous ne rencontrons plus aucun ménage complexe où frères mariés et célibataires résident sous le même toit sans aucun des parents.

Il est improbable que de nouvelles formes de ménages complexes se soient établies après 1929. C'est d'ailleurs une question difficile à étudier étant donné l'abandon des communautés de montagne par la majorité de leurs habitants, principalement après la Seconde Guerre mondiale.

Nous pouvons formuler l'hypothèse que les formes de ménages multiples de 1898 ou de 1905 proviennent soit de formes nucléaires existantes, soit d'autres formes de ménages complexes. Il n'existe pas de données historiques qui réfutent ces hypothèses ou ces conclusions. L'étude de terrain nous a permis de constater combien la mémoire collective qui s'étend sur trois générations conserve vivace le souvenir de la vie familiale en ménages complexes.¹⁴

NOTES

1. Pour une présentation de ces villages et de la problématique de départ, cf. dans ce numéro l'article de D. Psychoyos. Actuellement la recherche se poursuit, tant sur le terrain qu'avec l'étude de documents sur la vie villageoise aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles.
2. Pour les références exactes, cf. ci-dessus la liste des ouvrages cités.
3. Dans cet article, les termes "ménage" et "famille" sont utilisés dans le même sens de groupe de parenté co-résidant. Dans le cas de Syrrako, la distinction n'aurait pas de sens puisque la présence dans le foyer de membres non-apparentés est extrêmement rare. Les habitants eux-mêmes n'utilisent qu'un terme, celui de "famille".
4. Youklamas est le mot turc porté en tête du registre et dont l'équivalent en grec est *démotologio*. Ce terme désigne le registre tenu par les municipalités où l'on trouvait la population de la commune classée par maisonnée. Les registres d'aujourd'hui classent la population par unité conjugale.
5. Pour plus de détails, cf. l'article de D. Psychoyos dans ce numéro.

6. Il existait probablement une liste des habitants permanents, mais elle n'a pu être retrouvée. L'antagonisme entre les deux groupes explique que l'on établissait, à l'époque, deux registres distincts (cf. sur ce point l'article cité de D. Psychoyos).
7. Nous avons utilisé la classification proposée par P. Laslett et R. Wall (1974) en y apportant quelques modifications qui, à notre avis, permettent de mieux rendre compte des structures familiales de la société en question. Ces modifications sont les suivantes: (1) Unification des sous-catégories *extended upwards* et *extended downwards* de la catégorie 4 ainsi que des sous-catégories *secondary unit(a) up* et *secondary unit(a) down* de la catégorie 5. Ces sous-catégories classent les ménages suivant la génération à laquelle appartient le chef de ménage, mais à Syrrako, le chef est toujours le plus âgé parmi les membres masculins du ménage, donc le père le plus souvent. (2) La caractéristique essentielle du ménage multiple est, à notre avis, la corésidence des frères mariés après leurs mariages respectifs. C'est pourquoi nous faisons la distinction suivante: (a) corésidence du couple parental avec un seul fils marié (cas de la famille-souche). Dans ce cas on peut supposer, soit que le couple parental avait un seul fils, soit qu'il en avait plusieurs qui sont partis du foyer paternel avant la mort du père, soit que la famille s'est divisée en familles nucléaires à un moment de son cycle de vie et qu'un des fils est resté avec ses parents; (b) corésidence du couple parental avec au moins un fils marié et d'autres enfants, mariés ou célibataires; dans ce cas il s'agit d'un régime de famille étendue des plus caractéristiques.
8. Cette distinction résulte du prélèvement à partir du registre de 1905 des familles qui figuraient également dans celui de 1898. Ces dernières forment donc le groupe des éleveurs, alors que celles inscrites dans le seul registre de 1905 forment celui des tailleurs. Pour faire la même comparaison pour 1929, il faudrait suivre toutes les familles à partir du registre de

1905 et les situer par rapport à celui de 1929. Ce travail est actuellement en cours.

9. Comme le dénombrement se faisait à partir des habitants, il est probable que là où l'on trouvait une maison inhabitée, l'on inscrivait au registre le nom du propriétaire ou de l'héritier, que celui-ci se trouvât ou non au village. En effet, dans quelques cas, à côté du nom figure l'indication d'un lieu de résidence autre que Syrrako.
10. L'année 1913 n'est pas une année de recensement. Les données pour cette année sont extraites du registre de 1905; on y inscrivait pour chaque famille les naissances de garçons survenues les années suivantes.
11. Il s'agit d'une pratique habituelle. Il arrivait souvent que l'on donne le nom du disparu à l'enfant qui naissait après.
12. Les données pour 1908 sont extraites du registre de 1905. Cf. note 10 ci-dessus.
13. La liste exhaustive sera publiée ultérieurement, à la fin du traitement des données.
14. La version grecque de cet article, légèrement différente, est parue sous le titre: "Formes familiales à Syrrako au début du siècle", dans *The Greek Review of Social Research*, n° 58, 1985; pp. 32-54. La présente version française a été établie par les auteurs et Roberta Shapiro.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS

- ALEXAKIS Eleftherios 1975 "La structure de la famille grecque en Thrace", *Mnimon*, 5ème tome, Athènes; pp. 49-80 (en grec).
- " 1976 "Influences réciproques des institutions familiales des Grecs et des Bulgares en Thrace", *Actes du 3ème Colloque d'ethnographie de la Grèce du nord* (en grec).
- " 1980 *Clans et famille dans la société traditionnelle du Magne*, Athènes, à compte d'auteur (en grec).
- " 1983 "Observations sur l'organisation familiale et parentale des Grecs du Pont-Euxin", *Archives du Pont-Euxin*, vol. 38, Athènes (en grec).
- " 1984 *Le prix de la fiancée*, Athènes, à compte d'auteur (en grec).
- BERKNER Lutz K. 1976 "Inheritance, Land Tenure and Peasant Family Structure", *Family and Inheritance*, ed. J. Goody, J. Thirsk, E. P. Thompson, Cambridge University Press.
- CAMPBELL John K. 1964 *Honour, Family and Patronage*, Oxford, Clarendon Press.
- CARAVIDAS Constantin 1931 *Agrotika*, Athènes, réédition Papazissis (en grec).
- COUROUCLI Maria 1984 "La famille à Corfou au 19ème siècle", *Aspects de la société grecque du 19ème siècle*, dir. D. Isaousis, Athènes, Hestia; pp. 149-157 (en grec).
- FAUVE-CHAMOUX Antoinette 1984 "Les structures familiales au royaume des familles-souches: Esparros", *Annales E.S.C.*, n° 3, mai-juin.
- FLANDRIN Jean-Louis 1979 *Families in Former Times*, Cambridge University Press.

LASLETT Peter, WALL Richard 1974 *Household and Family in Past Time*, Cambridge University Press.

PANAYOTOPOULOS Vassilis 1984 "La famille dans le Péloponnèse en 1700", *Ta Historica*, vol. I, septembre; pp. 5-18 (en grec).

SUSSMANN Marvin, BURCHINAL Lee 1974 "Kin Family Network: Unheralded Structure in Current Conceptualization of Family Functioning", *Readings on the Family and Society*, ed. W. J. Goode, Prentice Hall.

TRANSFORMATIONS ECONOMIQUES ET SOCIALES DES COMMUNAUTES RURALES EN GRECE

Dimitris PSYHOYOS (EKKE, Athènes)

Le problème du changement dans les micro-sociétés que sont les communautés rurales est un des thèmes principaux de la sociologie rurale des vingt dernières années. Fondamentalement, celle-ci vise à décrire et à comprendre les processus intervenus après la Deuxième guerre mondiale se caractérisant par le recul du secteur agricole, le développement de l'industrie et des services, la transformation des rapports de production dans les communautés rurales et le changement de l'infrastructure matérielle de la production. Bien-sûr, ces phénomènes ne sont pas nouveaux; leur particularité réside dans leur étendue et leur intensité.

On a voulu promouvoir en quelques décennies, dans certains pays, des processus qui dans l'Europe industrialisée ont demandé des siècles pour s'accomplir. L'idéologie et la pratique du "développement" se sont imposées à travers le monde, et les recettes qui promettaient de transformer les pays ruraux "sous-développés" en pays "développés" et industrialisés selon le modèle de l'Angleterre du 17ème au 19ème siècle, ou selon le modèle le plus récent de l'Union soviétique, connurent leur heure de gloire.

Les phénomènes macrosociologiques qui ont accompagné les processus de "développement" sont connus: exode rural massif, émigration vers les métropoles nationales ou étrangères, domination de

la production marchande, limitation de l'autoconsommation, dépendance des producteurs directs à l'égard de technologies qu'ils ne contrôlent plus, qu'ils n'ont pas produites, comme il arrivait avec les technologies anciennes. Le procès productif des paysans dépend directement des revenus industriels et réciproquement, leurs produits deviennent la matière première des marchés mondiaux. Les grandeurs qui décrivent ces changements macrosociaux sont généralement connus. (...) Ce que l'on connaît moins bien c'est le pourquoi et le comment de ces processus. A travers quels mécanismes au niveau local et microsociologique de la communauté rurale sont produits les phénomènes que nous avons mentionnés? Quels sont les rapports sociaux et économiques qui les précédaient? Par quoi ont-ils été remplacés? Quel type d'influence réciproque y eut-il entre l'ancien et le nouveau. Peut-on construire un cadre théorique d'ensemble qui permette de rendre compte de ces changements? La recherche entreprise par le Centre national de recherches sociales d'Athènes (EKKE) a pour ambition de répondre à ces questions.¹

Présupposés théoriques

(...) Nous aurons à examiner les rapports entre des secteurs secondaire et tertiaire en expansion continue et un secteur primaire en régression. Nous préférierions une autre terminologie, mais l'adoption de celle-ci nous donne une première indication du cadre théorique de la problématique de la recherche. Le phénomène que nous examinons, c'est l'expansion continue du mode de production capitaliste au détriment d'autres modes de production, précapitalistes. Comme Marx, le premier peut-être, l'a souligné, il s'agit là d'un processus historique unique qui renverse l'ensemble des structures traditionnelles d'une formation sociale en en fondant d'autres à leur place.

Cependant, cette expansion du mode de production capitaliste ne nous intéresse pas du point de vue de ses effets généraux sur la formation sociale grecque, mais du point de vue plus particulier de ses effets sur les communautés rurales. Par conséquent, le premier problème qui se pose est la recherche du cadre conceptuel pro-

pre à permettre la mise en rapport de phénomènes apparaissant à la campagne, mais mis par la dynamique générale du système capitaliste.

(...) Lorsqu'on entreprend une recherche sur le monde rural, on ne peut passer sous silence un fait capital, à savoir que l'économie des communautés rurales se fonde et se fonde sur l'organisation familiale de la production. La famille villageoise est loin de constituer une unité de production spécialisée dans la production et reproduction de la force de travail, comme l'on s'attendrait théoriquement à ce que cela se passe dans une formation sociale où fonctionne le mode de production capitaliste. On ne peut, évidemment, considérer la famille rurale, dans son activité productive, comme une entreprise capitaliste, puisque par définition, le capitalisme est le mode de production qui tire un surplus des producteurs immédiats sous la forme de la plus-value, ce qui présuppose le travail salarié. Pourquoi est-ce que dans la production rurale le mode de production capitaliste ne domine pas? Pourquoi à travers les processus de reproduction élargie n'a-t-il pas anéanti les unités de production non-capitaliste?²

Il s'agit là d'une question qui a été beaucoup discuté au début des années 70 particulièrement en France. Nous ne croyons pas utile de reprendre ici le débat. En tout cas, à travers les influences réciproques de l'histoire économique, de l'anthropologie économique, de la méthodologie marxiste, de l'oeuvre longtemps méconnue de A. V. Chayanov et du travail de terrain d'anthropologues et d'ethnologues, il s'est forgé une problématique commune qui permet la construction d'un cadre théorique fécond, dont les éléments déterminants sont les concepts de mode de production domestique et d'articulation des modes de production. (...)

Avec la notion de mode de production domestique nous définissons une forme d'organisation sociale dont l'unité productive de base est la maisonnée, à savoir une famille soit nucléaire soit complexe (dans laquelle cohabitent peut-être des collatéraux, des parents éloignés célibataires, du personnel de service) dont l'objectif est l'auto-subsistance. Par conséquent, les échanges purement économiques, soit de production soit de consommation, avec d'autres maisonnées sont marginales. Cette unité exogame crée des

liens d'alliance avec d'autres maisonnées, et l'ensemble constitue une communauté endogame. Sa production est mixte, d'agriculture et d'élevage, et couplée avec l'artisanat. (...) A travers la concentration et la redistribution du surplus, l'ancien (le père ou celui qui en joue le rôle, le frère aîné par exemple) contrôle quelque-chose de bien plus important que le seul niveau de consommation des jeunes et des femmes: il contrôle leur mariage, à savoir la capacité de reproduction de la maisonnée, ainsi que les conditions de formation d'une famille par les jeunes, et donc leur propre probabilité de devenir des anciens, c'est-à-dire chefs d'une maisonnée. En effet, le seul échange stable, certain et inéluctable qui existe entre les maisonnées d'une communauté est celui qui accompagne le mariage sous la forme d'une dot. (...) C'est ainsi que la reproduction des rapports que nous avons décrits passe par le contrôle de la circulation des femmes; elle est légitimée par la hiérarchie des sexes et des âges institutionnalisée dans le cadre de la maisonnée et de la communauté. (...)

Il est évident que le mode de production domestique est un concept, un outil de l'analyse, et non pas la réalité empirique. Ceci est également vrai pour le mode de production capitaliste. (...)

Avec la notion d'articulation des modes de production, nous entendons la coexistence et l'interaction, dans l'espace, de deux ou de plusieurs modes de production. (...) Cette articulation n'est pas la coexistence parallèle et mécanique de plusieurs modes de production. Parmi les classes dominantes de chaque mode de production, il se développe des rapports de compétition car chacune d'entre elles revendique l'élargissement et la domination dans la formation sociale de ses propres rapports de production. Cela signifie qu'elle tente de s'approprier la totalité du surplus économique, d'imposer son propre pouvoir politique et son idéologie. Il y a donc articulation lorsque coexistent différents types de rapports de production dans une même formation sociale - même si un de ces modes de production s'avère dominant et a soumis les autres rapports productifs aux besoins de sa reproduction élargie. (...)

Il y a une série de questions qui ont trait à la définition du mode de production domestique et de l'articulation des modes de

production. Elles concernent l'importance qu'il convient de donner à la dot, les formes d'organisation familiale, la définition de la communauté comme endogame, l'existence éventuelle d'autres formes de prestation matrimoniale (telle que le prix de la fiancée), les particularités des différentes régions de Grèce.³ C'est justement à ce type de questions que nos recherches bibliographiques et de terrain visent à répondre. Enfin, il y a le problème de l'articulation du mode de production domestique et mode de production capitaliste. A travers quels processus se réalise-t-elle? Quand et comment? Y avait-il capitalisme en Grèce au 19ème siècle? Sinon, le mode de production domestique dominait-il ou devons-nous conclure à l'existence ou à la domination d'un autre mode de production? C. Tsoucalas (1981) pose toute une série de questions relatives à notre propos, sur le rôle et les fonctions de l'Etat au 19ème siècle. Evidemment, le problème n'est pas de ranger la société grecque dans une quelconque typologie des modes de production, évolutionniste ou non, mais d'épuiser les possibilités heuristiques, analytiques et synthétiques de ce concept marxiste de base.

Problèmes et terrains de recherche

Le cadre théorique étant tracé, il fallait passer au choix des lieux précis de la recherche empirique, sur le terrain, car nous voulions faire une étude comparative du changement des rapports de production dans des communes rurales caractérisées par des formes différentes de structures familiales et sociales. C'est dire que nous cherchions deux communes exemplaires (et non représentatives) qui se distingueraient, l'une par l'existence de familles complexes (polynucléaires) et de formes de production plus communautaires, et l'autre par l'existence de familles nucléaires et par une forme de production nettement familiale. Pour la première catégorie, sur la base de la bibliographie existante (par exemple, Karavidas, 1978; Campbell, 1964) nous nous sommes orientés vers les communes de montagne des nomades ou des pasteurs transhumants qui sont organisés en familles complexes, ont pâturages communaux et tsélingato.⁴ Après une pérégrination dans les massifs montagneux du

Vélouchi, jusqu'au Mont Grammos, nous avons choisi le village de Syrrako. Nos critères furent le relatif dynamisme de cette commune, le fait que les habitants hivernent dans des régions de petite propriété agricole, l'existence d'une riche documentation d'archives, sa réputation de village d'élevage important, la complexité de sa structure sociale, et, pourquoi le cacher, le charme qu'ont exercé sur nous les gens, l'histoire, le paysage.

Les Syrrakiotes hivernent dans la plaine de Prévéza, d'Arta ou en Acarnanie. Puisqu'à Arta et à Prévéza il y a essentiellement des grandes propriétés, c'est en Acarnanie que nous avons cherché une commune agricole qui au début du siècle avait une population équivalente à celle de Syrrako, disposait de bonnes archives et n'était pas une fondation récente de pasteurs nomades sédentaires comme c'est le cas de plusieurs villages de la région. C'est ainsi que nous nous sommes décidés pour Zaverda (appelé aussi Palairo), bien que nous ayons vite constaté que la structure familiale n'était pas très différente de celle de Syrrako, car là aussi dominaient, jusqu'à récemment, les familles complexes, polynucléaires. Entre temps, nous fûmes amenés à penser que l'avis d'auteurs tels que K. Karavidas (1978), M. Couroucli (1984) ou N. Mouzélis (1978) sur la domination de la famille nucléaire dans les populations agricoles de l'ancienne Grèce⁵ étaient erronées et qu'une opposition entre famille nucléaire et famille complexe était dénuée de sens. L'importance que la forme de la structure familiale a pour notre recherche explique aussi celle de l'article de M. Naoumi et R. Caftanzoglou dans ce numéro.

Il subsistait, cependant, la possibilité d'une comparaison riche en contenu entre une communauté montagnarde prospère, peuplée d'éleveurs, d'artisans et de commerçants, aujourd'hui déchuë, et une commune rurale de la plaine ayant connu un développement relatif, d'ailleurs provoqué en partie par l'effondrement des communautés montagnardes. Nous avons effectué plusieurs visites de quelques mois dans les deux villages durant les deux dernières années et poursuivons la recherche de terrain. Nous rencontrons des difficultés particulières à Syrrako, dont les habitants se dispersent l'hiver dans toute la Grèce occidentale, de Vonitsa à Ioannina. Nous nous demandons si on peut encore appeler Syrrako une communau-

té. Cependant on y trouve des archives communales riches, du début du siècle à nos jours, avec un grand nombre de données économiques, politiques, et démographiques. En revanche, la population de Zaverda, sédentaire, demeure stable de l'été à l'hiver, mais pour reconstituer son passé nous nous basons principalement sur des récits oraux, les archives étant très pauvres.

Bien que la recherche ne soit pas encore terminée, nous avons préféré présenter quelques premiers traitements de notre matériel - avec le risque de démentir ultérieurement certaines de nos conclusions provisoires - plutôt que d'attendre l'accomplissement du processus de recherche et la présentation complète. Mais aussi parce que dans les recherches sociales on découvre constamment de nouveaux aspects des phénomènes. En fin de compte, la décision de son terme est administrative, en rapport avec un certain calendrier, et non épistémologique. En outre l'élaboration et la responsabilité de la publication du matériel fait surgir des problèmes féconds auxquels, si la recherche était close, il ne serait plus possible de répondre. Enfin, le commandement *publish or perish* constitue également un mobile puissant.

Il était nécessaire, je crois, d'inclure dans cet article une courte description des communes que nous étudions. Non seulement pour aider à la compréhension de notre travail, mais aussi pour montrer la richesse et la complexité des structures sociales dans lesquelles nous recherchons la confirmation des schémas théoriques, qui eux sont nécessairement restrictifs et simplificateurs.

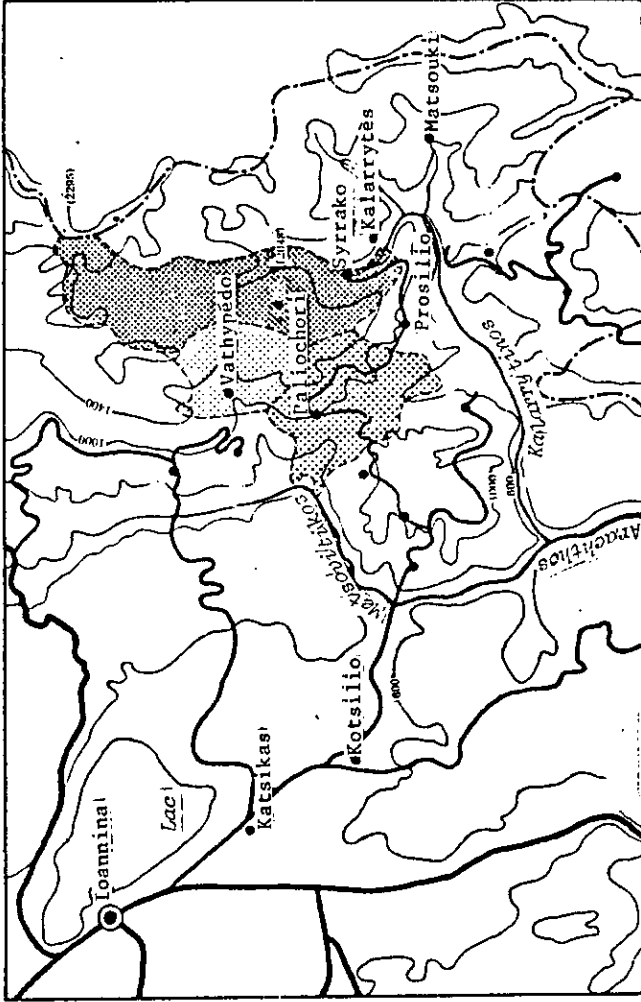
Un nid d'aigle en Epire: Syrrako

Un bouleversement: voilà ce que ressent le voyageur impatient lorsque pour la première fois il découvre les villages de Syrrako et Kalarrytès, côte à côte. Les deux villages apparaissent soudainement, après un virage de la route, quand on est désormais lassés de les attendre. Le petit bus qui fait le trajet de Ioannina à Syrrako met deux heures et demie pour faire les cinquante-cinq kilomètres qui séparent la capitale de l'Epire du pays de Y. Kolettis.⁶ Il faut une heure jusqu'à Pétrouvouni, puis une demie-heure

pour Paliochori, encore une demie-heure pour Prosilio; trente minutes encore et l'on arrive à Syrrako. Après Paliochori, on a presque continuellement, à sa droite, la large vallée que draine à ce niveau le Kalarrytinou, affluent de l'Arachotos, séparée de la route par un précipice. C'est une route où deux voitures ne se croisent que difficilement, et pas à tous les endroits. Le voyageur distingue au loin les villages de Pramanda, Melissourgos, Isopola. Puis, les montagnes cachent l'horizon, et il se demande s'il est possible, désormais, dans ce paysage sauvage, qu'il existe des villages. Rien ne l'avertit quand il quitte Prosilio qu'il s'approche d'un endroit habité. Au contraire, avant que le bus ne prenne le virage dont il saura par la suite qu'il était le dernier, la route devient plus raide et tellement étroite que l'autobus passe de justesse, tandis qu'au-dessus les rochers menacent. Puis tout d'un coup, surgissent des montagnes nues deux villages construits en pierre, séparés plus bas au loin par une gorge profonde et boisée, traversée par le Chroussias. C'est ainsi que les Syrrakiotes préfèrent appeler le Kalarrytinou.

Pays d'origine de Y. Kolettis, de G. Zalakostas,⁶ Syrrako est un cas exemplaire de commune qui a prospéré pendant la domination turque, pour dépérir à partir de sa libération en octobre 1912. Syrrako et Kalarrytinou furent les seuls villages d'Épire à se révolter durant la Guerre d'indépendance, en 1821. Ils l'ont payé par leur destruction complète par les Turcs en juillet de la même année.

Nous allâmes au village, croyant avoir affaire à une simple communauté de pasteurs. Il a fallu plusieurs visites pour que nous rendions compte de la complexité de cette société, de sa forte stratification sociale, des activités productives diverses, des conflits sociaux violents. Nous constatâmes assez vite qu'il y avait, à part les pasteurs que nous cherchions, des commerçants, des artisans, des muletiers, des fromagers. Plus tard nous apprîmes qu'il y eut autrefois des propriétaires terriens et des sembr⁷ dans la commune. Et évidemment le village était loin de nous avoir livré tous ses secrets.



CARTE 1 - La région de Syrrako. En gris, Les communes de Syrrako, Vathypédo et Paliochori

Il semble que Syrrako ait connu son plus grand essor à la fin du 18ème siècle. Ses quelques milliers de moutons lui fournissaient la matière première: laine pour la fabrication de tissus, et lait pour les produits laitiers.

L'activité principale étant la fabrication de capes de feutre de laine, les Syrrakiotes développèrent un large réseau commercial qui s'étendait jusqu'aux îles ioniennes, l'Italie, Malte, la France et l'Espagne. Ils aiment à raconter que leurs ancêtres avaient fourni des capes à l'armée de Napoléon, et que seuls survécurent à la campagne de Russie ceux qui avaient la chance de porter une cape syrrakiote. A cette époque les capes étaient indispensables aux bergers, aux agriculteurs, aux marins et aux soldats.

Les voyageurs, tels Leake et Pouqueville (cités par Krysallia, 1959; 622) qui visitèrent Syrrako ou Kalarrytès à cette époque, s'expriment dans des termes très élogieux.

La destruction de 1821 eut comme résultat que plusieurs des familles des commerçants expatriés en Europe ne revinrent pas. Progressivement, dès 1828 environ, les habitants commenceront à revenir, le village se reconstruit, les réseaux de production et de commerce se rétablissent, et vers 1870 le village connaît un nouvel essor. Puis il va décliner progressivement jusqu'à la libération de 1912. Il semble que les grands commerçants s'occupent désormais uniquement de produits laitiers. Le tissage domestique des de la laine décline peu à peu, face à la concurrence industrielle.

Pendant cette dernière période, il y a dans le village une profonde coupure entre les pasteurs et les "tailleurs". On appelait "clans de tailleurs" (raftàdika sóya) toutes les familles sédentaires, à savoir celles qui habitaient de manière stable au village, par opposition avec celles des pasteurs, les "hiverneurs" (himadiótes) qui l'hiver partaient essentiellement à Lamari, dans la région de Prévéza. L'hiver la plupart des hommes "tailleurs" quittaient également le village. C'étaient soit des commerçants, soit des marchands ambulants, soit de vrais tailleurs qui faisaient des tournées dans les villages et confectionnaient des capes. Les muletiers et fromagers qui desservaient Syrrako ainsi que d'autres villages appartenaient également aux familles de pasteurs. Il semblerait que les Syrrakiotes furent des fromagers réputés; les voya-

geurs du siècle dernier notent leur présence chez les Valaques de Zagori et à Samarina. Les Syrrakiotes considèrent que le kéfalotyri (sorte de gruyère salé) fut inventé par un commerçant de leur village.

L'antagonisme entre tailleurs et pasteurs était particulièrement intense pendant la deuxième moitié du 19^{ème} siècle et continue jusqu'à nos jours. Les tailleurs constituaient la classe dirigeante de la communauté. Ils contrôlaient la vie politique, sociale et culturelle. C'était de leur "race" (ràssa) qu'était issu le muhtar, organe exécutif de l'assemblée des vieux du village, les démogérontes. Ce sont eux qui gèrent les affaires de l'église et les écoles. Vers la fin du 19^{ème} siècle, les pasteurs renforcent leur position. Ils sont représentés par leur propre muhtar qui possède le "petit sceau" de la commune; le grand étant entre les mains des tailleurs. Ils parviennent à fêter leurs mariages sur la place du village, ce qui auparavant ne leur était pas permis. Après 1912, les tailleurs quittent le village et s'installent dans les villes et villages de la plaine. Cependant le pouvoir politique demeure entre leurs mains. Ce n'est que dans les années 1960 que les pasteurs éliront pour la première fois un président de leur "race". Les deux personnalités mentionnées plus haut originaires du village sont issues de familles de tailleurs.

Chacun de ces groupes est endogame. Il semblerait que seuls les membres des couches supérieures de chaque groupe (grands commerçants et chefs de troupeaux) aient noué des alliances. Beaucoup de noms sont communs aux deux groupes et les villageois admettent que des liens de parenté ont existé. Mais les procédures qui ont conduit à la séparation des deux groupes ne sont pas connues.

Il est clair qu'à la base de cette séparation et des conflits se trouve l'opposition entre producteurs immédiats, d'une part, et revendeurs et commerçants de l'autre. Cependant, la séparation ne se produit pas à partir de critères de métier, puisqu'il existe des muletiers et fromagers dans les deux "races", mais selon que les familles habitent d'une façon permanente ou non au village. Par ailleurs, tous les tailleurs n'étaient pas nécessairement plus riches et n'avaient pas des conditions de vie meilleures que les éleveurs.

La formation de ces deux groupes est directement liée aux processus de formation du village. La thèse prédominante est que Syrrako était un village d'agriculteurs-éleveurs qui par la suite est devenu un village d'artisans-éleveurs. Bien que K. Krystallis mentionne aussi d'autres traditions, tous les villageois s'accordent à dire que le berceau de Syrrako était le village de Paliochori, avec lequel jusqu'en 1880 il constituait une même commune. A un certain moment, on ne sait quand exactement, les Syrrakiotes ont commencé à se déplacer peu à peu vers l'emplacement actuel. Prosvalla, une excroissance de Syrrako, devint une commune distincte au début du 19^{ème} siècle. Il semble qu'entre Paliochori et Syrrako il existât une relation de dépendance: les Paliochorites, Velaques eux aussi, sont des agriculteurs-éleveurs qui cultivaient les champs des Syrrakiotes. Les familles de tailleurs possédaient presque toute la terre de Paliochori et les habitants étaient leurs sembrî. Au contraire de Syrrako, dont l'habitat est extrêmement regroupé, Paliochori n'est au fond qu'un ensemble de fermes; l'habitation était dans les champs. La caractéristique la plus paradoxal de Paliochori est le "nomadisme agricole" de ses habitants. Si les pasteurs Syrrakiotes vivaient six mois à la montagne et six mois dans la plaine, les Paliochorites eux vivaient une année dans une ferme au sud du village et la suivante dans une autre au nord.

Chaque été, en juillet, un peu avant la moisson, tout le village emménageait dans les fermes proches des champs de blé. Une fois la moisson finie, ils y transportaient également les moutons qu'ils laissaient libres de paître dans les champs moissonnés. Certains d'entre eux retournaient plus tard à l'endroit où ils habitaient l'année d'avant, pour moissonner le maïs planté au printemps. L'automne, ils commençaient à labourer les terres à cet endroit, mais passaient tout l'hiver avec les moutons et les vaches dans "l'autre village". Au printemps ils semailent là où il y avait le maïs, amenaient les moutons à la haute montagne pour qu'ils ne gênent pas les cultures, et en juin toutes les familles réaménageaient là où elles avaient semé le blé.

Il est clair que ce système des Paliochorites fut constitué pour combiner l'alternation blé/maïs avec les besoins de l'élevage, problème que d'autres villages ont réglé en utilisant des zones

continues pour chaque sorte de culture et de jachère. La singularité de ce phénomène réside dans le fait que tout le village se déplace. Il n'y a pas de mémoire parmi les habitants, ni d'explication mythique sur les raisons et les origines de ce phénomène.

Comme les Syrrakiotes n'ont pas de boeufs, les Paliochorites venaient labourer les quelques champs qui se trouvent près de Syrrako. Un certain nombre de Paliochorites étaient également tailleurs; ils faisaient des tournées dans les villages de la région et cousaient des capes.

Quand nous parlons de "champs" dans la région de Syrrako ou de Paliochori, il s'agit bien-sûr de petits champs en terrasse. Si Paliochori n'est pas non plus en plaine, il se trouve cependant à une altitude moindre que Syrrako (600 mètres contre 1300) et les champs y ont plus de terre. A Syrrako ils ne sont presque que pieraille.

Plus haut sur la montagne, aux environs de 1800 mètres, il y a des sortes de plateaux, nettoyés des pierres, que la tradition dit cultivés depuis très longtemps. On dit que les habitants n'arrivaient pas à battre et à vanner le grain avant la venue de l'hiver. Une des histoires préférées des Syrrakiotes dit que sous les meules recouvertes de neige loups et ours faisaient leurs tanières. Si une meule était choisie par un loup, le propriétaire était chanceux, car l'animal ne mange pas de blé. Mais si elle était élue par les ours, la récolte était perdue.

L'histoire de ces cultures invraisemblables, comme celles, véritables, qui se trouvent plus près du village, de même que la présence de cultivateurs à Paliochori, ne changent pas le fait que Syrrako était connu pendant tout le 19^{ème} siècle et jusqu'à nos jours pour son élevage important, de forme semi-nomade. Au début de ce siècle, 25.000 moutons estivaient au village; durant la deuxième moitié du 19^{ème} siècle, il semble qu'il y en avait encore davantage. Les pâturages du village ne suffisaient pas et beaucoup de tselinghès⁸ étaient obligés d'en louer dans les villages voisins, à Kalarrytès, à Chaliki, à Metsovo. Quelques-uns de ceux qui montaient au village se voyaient obligés, quand ils ne travaient plus les bêtes en juillet, de rechercher des pâturages dans les villages voisins et de retourner au village en Septembre, quand

avec les premières pluies, l'herbe poussait de nouveau, pour repartir ensuite définitivement, tous ensemble, à la Saint Dimitrios (vers la mi-octobre) dans les hivernages près de Prévéza, d'Arta ou d'Actio. Là, ils hivernaient, et à la Saint Georges (mi-avril), s'en allaient, les uns après les autres, vers Syrrako. Tous ces déplacements obéissaient à des prescriptions rigoureuses que nous ne pouvons développer ici. Les tailleurs, eux aussi, avaient quelques chèvres qu'ils gardaient près des maisons, au village, hiver comme été.

Ce n'est pas un hasard donc si les Sarakatsanes prétendent être originaires de Syrrako. Il est probable que la réputation d'élevage, la relative ressemblance phonétique des mots "Syrrako" et "Sarakatsanos", comme le fait avéré que certaines grandes familles Sarakatsanes sont originaires de Syrrako (les Mamalayi, les Malamoulidès) ont contribué à la popularité de cette idée. Il existe en outre, dans le département de Kilkis (Macédoine) un village nommé Néo Syrrako. Les Syrrakiotes soutiennent qu'il fut fondé par des éleveurs syrrakiotes expatriés après la destruction de 1821.

Au 19^{ème} siècle, il y avait dans le village beaucoup de moulins, de fontaines et de néotrivès⁹ qui satisfaisaient tant les besoins vitaux des habitants, que ceux de l'artisanat des tissus de laine. La dernière néotrivi s'est arrêté de fonctionner il y a quelques années. Depuis la fin de la dernière guerre et jusqu'en 1976, lorsque la route est arrivé jusqu'au chemin pavé qui, après avoir traversé deux ravins, arrive au village, il n'y avait pratiquement que les éleveurs qui y montaient. De 1924 à 1974 fonctionnaient une école et un internat; les élèves restaient à l'internat jusqu'à la Saint Nicolas (autour du 20 octobre) puis ils descendaient rejoindre leurs familles, là où elles hivernaient, pour revenir avec leurs professeurs en mars et recommencer les cours après une courte interruption en août.

Depuis vingt-cinq ans environ le village est complètement inhabité l'hiver, à l'époque où les écoliers s'en vont. Il ne reste qu'un gardien et parfois une famille. Au début du siècle, il y avait environ 250 familles d'habitants permanents, tailleurs, et 350 familles de pasteurs. Aujourd'hui les familles des pasteurs qui montent encore l'été au village ne dépassent pas la trentaine; des

ménages de retraités les accompagnent. En revanche, le village est empli de monde aux grandes fêtes; de mille à deux mille Syrrakiotes arrivent pour fêter la Saint Elie, la Saint Sauveur, en juillet, et surtout, l'Assomption le 15 août. Il y a alors un problème aigu de logement: il ne reste debout que moins du quart des maisons du village, qui ne suffisent pas à loger les vacanciers. A part les nombreux problèmes de succession, l'obstacle majeur à la rénovation du village est son statut de site protégé, à juste titre, alors qu'aucune aide n'est donnée pour sa conservation. Voilà qui a comme résultat l'augmentation du nombre des ruines et des constructions illégales de parpaings et de tôle ondulée. Les pierres et les lozes sont difficiles à trouver, très onéreuses, et rares les artisans capables de les travailler.

Ce splendide village valaque, niché au coeur du Pinde, est un trésor architectural et un atelier social et historique qui réserve des surprises au chercheur. Le déchiffrement de sa vie sociale, des rapports de production qui le déterminaient et des conflits que ceux-ci entraînaient nous donnera une image riche de la façon selon laquelle étaient organisées et fonctionnaient ces "rudes montagnes" durant le 19^{ème} siècle. Nous nous interrogeons plus particulièrement à propos de Syrrako: le village fut rasé après s'être soulevé pour sa liberté, mais réussit à survivre. Aujourd'hui, c'est depuis sa libération qu'il décline progressivement, peut-être définitivement. Faut-il voir là quelque ironie de l'histoire?

Zaverda, village côtier d'Acarnanie

A l'est de Zaverda, le Mont Tsérékas plonge à une verticale de 1050 mètres dans la plaine, à un kilomètre de la mer. Au sud et à l'ouest, c'est la mer. L'horizon est clos alentour par les îles de Kalamos, d'Atokos, d'Ithaque, de Méganissi et de Lefkas. Au nord se trouve le lac de Voulkaria et les basses collines de Vonitsa, au nord-ouest les monts d'Acarnanie, face à Lefkas. L'ensemble donne à Zaverda un climat doux, sans humidité excessive ni gels, fait rare en Grèce occidentale.

Cette combinaison de mer, de plaine, de collines et de mon-

tagne a fait connaître Zaverda comme hivernage des nomades et comme lieu de travail des insulaires. Les habitants étaient essentiellement des petits cultivateurs-éleveurs, mais il y eut toujours quelques propriétaires terriens et commerçants. L'ouverture du village vers la mer et les insulaires semble avoir facilité l'émigration transatlantique des débuts du siècle, ainsi que l'orientation vers la marine de beaucoup de ses jeunes depuis deux décennies.

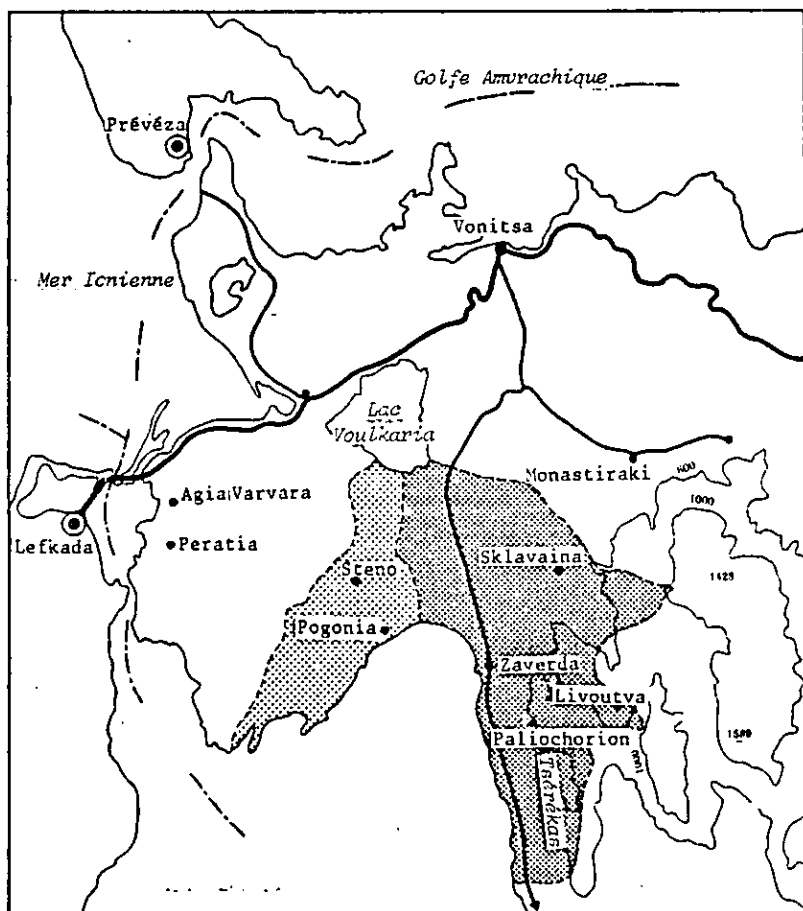
Le cas de Zaverda est exemplaire: petit hameau au début du 19^{ème} siècle, il fut colonisé par la suite, et jusqu'à nos jours, par des éleveurs transhumants venus des régions de montagne, des insulaires qui abandonnaient leurs terres infertiles, par les habitants d'alentour, dont les hameaux déclinants s'intégraient à l'actuelle Zaverda. Le village alimentera, à son tour, l'émigration vers l'Australie et vers Athènes, ainsi que la marine marchande, dès le début du 19^{ème} siècle.

On ne sait quand et par qui le hameau fut fondé, sous le nom de Zaverda (ou Tsaverda ou Zaverta). Cependant nous retrouvons le nom pour la première fois dans un décret de Samuel, despote d'Epire, qui mentionne le "paradis avec les Zaverdiens".

Est-ce l'actuel Paliochori,¹⁰ au pied du Mont Tsérékas, au sud du village actuel, à l'intérieur des terres, qui fut le berceau de Zaverda? Ou est-ce qu'il ne s'agit là que d'un hameau récent? Les habitants soutiennent, en effet, que c'est Livoutva, à l'est du Tsérékas, village abandonné au 18^{ème} siècle, qui est le lieu d'origine de Zaverda. Cependant, le village à son emplacement actuel en bordure de mer commence à se constituer vers 1830 quand les premières familles quittèrent Paliochori et construisirent des maisons près du rivage.

La grande plaine de Zaverda semble n'avoir été asséchée et cultivée que vers la moitié du 19^{ème} siècle. Les habitants cultivent au pied de la montagne; c'est en bord de mer que l'on trouve les vignobles dont le vin fait la réputation de Zaverda dans toute la région. C'est dans la plaine et dans les collines rocailleuses qu'hivernent les nomades, essentiellement des Sarakatsanes d'Epire.

L'arrivée au milieu du 19^{ème} siècle d'un Epirote entrepre-



CARTE 2 - Zaverda et sa région. En gris les communes de Zaverda et de

Pogonia.

nant va marquer l'histoire du village. De petit commerçant qu'il était, Yannis Rangos deviendra le plus grand propriétaire terrien de la région. Il rachète la terre non seulement aux paysans, mais encore aux propriétaires issus de grandes familles connues dans la Grèce entière. Au début du siècle, le domaine de la famille Rangos atteint des milliers de *stremmata*¹¹ de terres cultivées et de pâturages.¹² La maison familiale construite en 1875 s'élève encore au centre du village, témoignage éloquent de sa puissance et richesse.

Rangos mettra la plaine en valeur. Il fait venir des Albanais pour ouvrir des canaux de drainage. Parallèlement, il tente de l'irriguer à partir du lac de Voulkaria, en installant une pompe rudimentaire fonctionnant à la vapeur, d'avant-garde pour l'époque, mais sans succès. Les insulaires viennent par centaines pour la moisson et le battage, de Thiaki, de Céphalonie, de Lefkas, et même de Zante. Ils travaillent non seulement pour Rangos et les autres propriétaires terriens, mais également pour les petits cultivateurs dont la force de travail de leur famille ne suffit pas à la récolte.

Beaucoup d'habitants des îles cultivent et sèment avec la houe les champs les plus escarpés et empierrés que la charrue ne peut labourer. Selon leurs besoins et le travail consenti, ils sont payés dans des proportions allant de la moitié aux deux-tiers de la récolte, après rétention des frais et impôts.

Ceux que l'on appelle les "petites pousses" (*parasporiades*) ne manquent pas: ce sont souvent les plus jeunes qui n'ont pas l'outillage nécessaire (boeuf, charrue, aides) ou la capacité de devenir *sembri*. Comme rémunération pour l'aide annuelle qu'ils apportent au maître, ils reçoivent la récolte d'un lopin de terre de 4 à 5 *stremmata* qu'ils sèment avec le propriétaire. Les "petites pousses" et *sembri* ne sont pas uniquement des insulaires. Beaucoup de villageois sans terre suffisante connaissent le même sort.

Jusqu'à la Deuxième guerre mondiale, les cultures dominantes sont les céréales précoces et tardives en système d'assolement triennal. Sur chaque lopin se succèdent une année des céréales précoces (blé), la suivante des céréales tardives (maïs, blé "d'été") et la troisième la jachère. Il y a une discipline collective des

cultures. Elle s'impose du fait de la présence des moutons et chèvres qui menacent d'entrer dans les cultures isolées, ainsi que des particularités des terres cultivées: la plaine est inondée l'hiver et ne convient qu'aux cultures précoces.

Les Zaverdiens ne restent pas non plus d'une façon permanente dans leur village. Fin août, lorsque la récolte des céréales est terminée, ils se déplacent en caraque par centaines pour aller travailler la récolte de raisins dans la région d'Aigion. Une partie des pasteurs se déplace à Livoutva ou dans les pâturages voisins, au Mont Perganti, pour que les bêtes y estivent. Les chaumes de la plaine ne suffisent pas, et surtout, les bêtes souffrent du manque d'eau.

Il s'agit là d'une transhumance méditerranéenne courante, de petite envergure, connue dans beaucoup de villages de la plaine. Après la moisson tous les champs sont libres pour les pasteurs. Les troupeaux seront de nouveau rassemblés en automne, avec les premières semailles.

1931 fut une année importante pour Zaverda; c'est l'année de l'expropriation et de la distribution des terres de Yannis Rangos. Une centaine des 500 familles du village en bénéficiera, en acquérant des lots de 3 à 4,5 ha., proportionnellement à la taille de leur famille. Jusqu'à la guerre, les grandes propriétés des Rangos et des Gérokostopoulos, leurs associés, vont disparaître progressivement. La maison familiale au village et les restes de la pompe à vapeur sont les éléments qui les rappellent et nourrissent les récits sur leur force et leur richesse.

L'entre-deux-guerres est l'âge d'or de Zaverda. Il y a des cabinets médicaux, des pharmacies; c'est le premier village de la région à avoir le courant électrique et un générateur local. C'est à cette époque que commencent à se développer les relations de Zaverda avec l'arrière-pays et les villes de Vonitsa et Agrinio. L'inexistence de moyens de communication terrestres faisait que les liaisons avec Lefkas étaient les plus aisées: Zaverda était tournée vers la mer. En 1897 elle sera reliée pour la première fois par une route rudimentaire à Vonitsa, quand l'armée, ayant perdu la guerre contre les Turcs, voudra transporter des navires de guerre dans le Golfe Amvrachique dont l'entrée était entre les mains des Turcs.

Les charrettes et les chars à boeufs étaient pratiquement inexistantes au village; seuls les chevaux et les mules sont utilisés pour les transports. Le bateau qui trois fois par semaine relie Zaverda à Patras et au Pirée, comme le font les caiques et les barques à moteur pour Lefkas, fait que ces centres urbains deviennent plus proches que Vonitsa, Agrinion ou Messolonghi.

Pendant, l'élément déterminant pour la vie du village avant-guerre était les rivalités; des vendettas sanglantes divisèrent à plusieurs reprises les familles du villages en deux camps antagonistes. Des débuts du siècle jusqu'à la Deuxième guerre mondiale, il y eut au moins vingt morts à Zaverda des suites de ces conflits. Pourtant Zaverda est réputée pour ses moeurs paisibles en comparaison des autres villages de la région, montagnards et plus isolés. Les motifs sont des malentendus, des offenses, des litiges amoureux ou patrimoniaux. Il est difficile d'en découvrir les causes. Les vieux insistent pour y voir le résultat de l'ignorance et des conditions de vie difficiles. Il existe peut-être des causes plus structurelles à ces animosités qui maintiennent encore les hommes du village sur le qui-vive, puisque les cousins jusqu'au deuxième degré peuvent être l'objet de représailles. La guerre effacera beaucoup de ces haines mais en créera d'autres. Le village se rangera d'une façon décisive, pendant l'Occupation, du côté de la droite; les quelques partisans de l'EAM (Front de libération nationale) seront obligés de s'expatrier.

C'est autour de 1950 qu'apparaîtra à Zaverda le premier tracteur, après la première batteuse et plus tard les moissonneuses-batteuses. Le nombre de moutons augmente à un rythme rapide. Dès 1960 on plantera des oliviers à la place des céréales, tandis que les anciennes greffes d'oliviers sauvages (kendromadès) seront abandonnées. Au milieu des années '60 on comence de cultiver systématiquement le tabac; les pâturages communaux seront supprimés. La discipline communautaire de rotation des cultures avait déjà commencé de s'éteindre avant la guerre, peut-être même avant l'époque de la réforme agraire. En parallèle, pendant les années '60, le nombre de départs pour la marine marchande, ou pour Athènes ou l'Australie, va en augmentant; en contrepartie les mandats de devises étrangères arrivent au village. Grâce à ces envois, et aux

prêts au logement consentis par la Banque Agricole de Grèce, les dernières huttes disparaîtront.

A cette époque s'ajoutera une autre source de revenus: le tourisme. Grâce à ses plages, son doux climat et son paysage de verdoyantes oliveraies, Zaverda deviendra un pôle d'attraction essentiellement pour les habitants d'Agrinion, mais aussi pour les Athéniens et des étrangers, malgré le fait que l'infrastructure est pratiquement inexistante. Dans son petit port arrivent des douzaines de bateaux de plaisance et les plages se remplissent de campeurs. Toutes les chambres libres se louent mais ne suffisent pas à satisfaire la demande.

Le tourisme, les envois de devises, les moutons et les oliviers constituent aujourd'hui les principales ressources des Zaverdiens. Le tabac, et pour ceux qui peuvent irriguer leurs champs, le coton, sont des ressources supplémentaires. La grande plaine sert à cultiver le fourrage vert et le foin pour les bêtes, alors que des vergers d'agrumes ont commencé de faire leur apparition. Le rêve des Zaverdiens est l'irrigation de la plaine grâce au lac de Voulkaria dont l'eau selon les spécialistes, est saumâtre et difficile à exploiter. Si un jour la plaine est irriguée, Zaverda se transformera sûrement en un des villages les plus prospères du pays, et une nouvelle fois les activités productives de ses habitants seront bouleversées.

Dimitris Psychoyos

Centre National de Recherches Sociales

(EKKE), Athènes

(traduction: A. Hadziyannis

et R. Shapiro)

NOTES

1. (...) Le travail que nous présentons ici a démarré en 1982. L'équipe de recherche comprend, outre le responsable, auteur du présent article, R. Caftanzoglou, E. Manologlou, A. Mihalakopoulou, M. Naoumi, et G. Papapétrou. Nous donnons ici une présentation générale de l'objet de la recherche. D'autres articles présentent les premiers résultats des recherches (cf. *The Greek Review of Social Research*, n° 58, 1985, et dans ce numéro de *Meridies*, l'article de R. Caftanzoglou et M. Naoumi. Cf. également D. Psyhoyos et G. Papapétrou in *The Greek Review of Social Research* n° 53, 1984). (L'article reproduit ici est une version abrégée du texte grec, paru dans le n° 58 de la *Greek Review*... cité. Les points de suspension entre parenthèses indiquent les passages supprimés. NdR.)
2. Dans le monde urbain également, particulièrement en Grèce, on peut noter des cas où la famille fonctionne à la fois comme unité de production et de consommation: petites entreprises artisanales, petits métiers fondés principalement ou exclusivement sur la force de travail familiale. A propos du rapport éventuel de cette forme d'organisation de la production avec l'économie parallèle, cf. Tsoucalas 1984.
3. On soutient généralement que le modèle familial patriarcal n'existait pas dans les îles grecques (cf. Terzopoulou et Psyhoyos, 1984) mais qu'il y avait plutôt installation néolocale au mariage (Beopoulou, 1981) et héritage matrilineaire; de même, qu'il y a passage du système du prix de la fiancée à celui de la dot (Damianakos, 1981). Quant au modèle patriarcal à Syrrako, au modèle familial virilocal et ses effets sur le cycle de vie de la famille, cf. dans ce numéro l'article de M. Naoumi et R. Caftanzoglou.
4. Le *tsélingato* désigne à la fois le troupeau et un système d'élevage à grande échelle; le propriétaire (*tsélingas*) rémunère des bergers pour garder ses bêtes. (NdR)

5. La "vieille Grèce" est la partie du territoire actuel qui constitua le premier Etat grec moderne en 1830: Attique, Péloponnèse, Iles de la mer Egée, Grèce centrale et Eubée. (NdR)
6. Y. Kolettis, homme politique; G. Zalakostas, poète et homme de lettres. (NdR)
7. Le *sembros* (pluriel: *sembri*) était un salarié agricole qui se louait au gré de l'ouvrage, avec l'outillage dont il était propriétaire. (NdR)
8. Cf. note 4 ci-dessus.
9. Les *nérotivès* sont des sortes de lavoirs en forme d'entonnoir où l'on plonge les laines à peine tissées. L'eau froide et tourbillonnante passe à grande vitesse en faisant gonfler les brins. (NdR)
10. Il s'agit d'un homonyme du village près de Syrrako mentionné plus haut. *Paliochori* est un nom de village fréquent, que l'on retrouve dans de nombreuses régions et que l'on pourrait traduire par Vieux-Bourg. (NdR)
11. Un *stremma* = 0,1 ha (NdR)
12. Pour une brève description de la distribution des terres à Zaverda, cf. l'article de E. Manologlou et A. Mihalakopoulou, "Caractéristiques économiques d'une communauté rurale", *The Greek Review of Social Research* n° 58, 1985 (en grec).

LISTE DES OUVRAGES CITÉS

- BEPOPOULOU I. 1981 "Trikeri: mobilité et rapports d'appartenance", *The Greek Review of Social Research*, numéro spécial; 191-199.
- CAMPBELL J. K. 1964 *Honour, Family and Patronage*. Oxford, Clarendon Press.
- CAPETANAKIS S. 1979 *Parenté et organisation sociale à Elymbos de Karpathos*, Thèse pour le doctorat de 3ème cycle, EHESS Paris.
- COUROUCLI M. 1984 "La famille à Corfu au 19ème siècle", *Aspects de la société grecque du 19ème siècle*, dir. D. G. Tsaousis, Hestia, Athènes (en grec).
- DAMIANAKOS S. 1981 "Groupe domestique, transmission du patrimoine et prestations matrimoniales dans un village multi-ethnique de la Grèce du Nord", *Colloque Prestations et stratégies matrimoniales en Méditerranée*, Marseille.
- KARAVIDAS K. 1978 *Agrotika*, Athènes, Papazissis (en grec).
- KRYSTALLIS K. 1959 "Les Valaques du Pinde", *Oeuvres complètes*, tome II, 518-657 (en grec).
- MOUZELIS N. 1978 *La société grecque moderne: aspects du sous-développement*, Athènes, Exantas (en grec).
- NAOUMI M.,
CAFTANZOGLU R. 1985 "Structures familiales dans un village d'Épire: le cas de Syrrako", *Meridies* n° 3, 1985.
- PSYHOYOS D.,
PAPAPETROU G. 1984 "Les mouvements des pasteurs nomades", *The Greek Review of Social Research*, n° 53; 3-23 (en grec).

TERZOPOULOU M.,

PSYHOYOU-IOANNIDI E. 1984 "La femme dans la chanson démotique",
Antithéseis, n° 17; 50-67 (en grec).

TSOUCALAS C. 1981 Changement social et Etat; la formation de l'es-
pace public en Grèce, Athènes, Thémelio (en grec; en
français, cf. la Thèse pour le doctorat ès lettres, Uni-
versité de Paris VIII).

TSOUCALAS C. 1984 "Unicité des classes, complexité de l'individu",
Anti n° 267 34-40 (en grec).



FILIATION ET POUVOIR DOMESTIQUE EN MER EGÉE: L'ANALYSE DES MARIAGES ENTRE PROCHES COUSINS COMME TECHNIQUE DE CONTRÔLE ¹

*Bernard VERNIER (Centre de sociologie
de l'éducation et de la culture, Paris)*

A tous ceux qui cherchent à saisir l'évolution des rapports de parenté dans une société donnée, les mariages entre proches parents, quand ils sont suffisamment nombreux, peuvent offrir, semble-t-il un moyen d'approche particulièrement intéressant. Ils sanctionnent et contribuent à reproduire des relations qui leur préexistent. De ce fait il est possible de les traiter comme autant de témoignages objectifs sur la structure des rapports de parenté. Tout indique que leur prise en compte peut fournir un excellent moyen de contrôle des résultats obtenus par d'autres techniques d'enquête. C'est ce que l'on voudrait montrer dans les limites de ce bref article, en choisissant comme exemple celui d'une société sur laquelle nous travaillons depuis de nombreuses années.

Filiation bilinéaire et règles de résidence.

Les îles grecques de Kassos et de Karpathos connaissent, on le sait,² un système de parenté profondément original caractérisé par l'existence de lignées masculines et féminines nettement séparées. La transmission des biens s'effectuait conformément au droit de primogéniture bilatérale.

Le premier né des garçons héritait des biens patrimoniaux

de son père et la première née des filles de ceux de sa mère. Les cadets émigraient pour la plupart et les cadettes, qui restaient souvent célibataires, servaient d'ouvrières agricoles et de bonnes à tout faire au couple formé par leur soeur aînée chez qui elles allaient habiter après la mort des deux parents.

Les formes de nomination qui, dans chaque famille, ressuscitaient symboliquement le grandpère paternel et la grandmère maternelle, respectivement, à travers l'aîné des garçons et l'aînée des filles, légitimaient les droits exclusifs de ces derniers sur les patrimoines correspondants. Elles faisaient d'eux les représentants officiels des lignées masculines et féminines. Ces lignées, qui avaient donc pour base matérielle d'existence des patrimoines indivisibles, étaient composées d'aînés du même sexe portant toujours les mêmes deux prénoms en alternance; elles recrutaient également, par le biais des formes de nomination, les cadets dont elles avaient besoin pour assurer leur reproduction.

Mais l'affiliation des cadets à ces groupes d'unifiliation, sexués et restrictifs restait souvent virtuelle.

Les règles de filiation contribuaient pour une part importante à la structuration des rapports de parenté. De ce fait le père était particulièrement attaché à son fils aîné, la mère à sa fille aînée, le grandpère au fils aîné de son premier fils et la grandmère à la fille aînée de sa première fille. Selon la même logique le fils aîné était plus lié à la famille paternelle que sa soeur aînée qui, elle, entretenait des rapports plus étroits que lui avec la famille maternelle. Mais, d'un autre côté, les règles de résidence qui amenaient l'homme à s'installer dans la maison de sa femme, et la coutume qui obligeait les cadettes à travailler pour le couple de leur soeur aînée ou de l'aînée de celle-ci tendaient à donner une importance toute particulière à la parenté de la femme. La maison était en effet constamment envahie par les parents féminins de celle-ci (mère, soeur, grandmère et tantes) de telle sorte que l'homme y était toujours un peu comme étranger. Il devait s'adapter à la famille de son épouse tandis que celle-ci n'avait pas à s'adapter à celle de son mari. L'échange de mandaines³ de mariage qui suit montre bien que la perspective d'avoir à vivre ensemble jouait encore tout récemment, un rôle important

dans la décision d'alliance.

Le mari aux tantes maternelles de sa femme et à sa belle mère:

J'étais jaloux de l'harmonie qui existait chez vous et c'est pour cela que j'ai choisi une fille qui vient de chez vous.

Une tante maternelle de la femme au mari:

Tu sais que Calliopi (la femme) est notre amour et notre courage;

je souhaite que toutes les années que vous avez à vivre vous les viviez avec nous.

Nous on ne cherchait pas à trouver une grosse dot ou un lettré.

On cherchait seulement un mari meraklis⁴ pour qu'on puisse toujours bien s'amuser ensemble.

Le mari aux invités:

Moi je le disais depuis que je les ai connus qu'on allait vivre tous ensemble de la même façon qu'elles vivaient avant de me connaître.

On le voit, le mari va ici jusqu'à s'engager publiquement à ne pas troubler le mode de vie de la famille où il s'installe. Quoiqu'il en soit, les relations privilégiées qu'entretient le couple avec les parents de la femme marquent jusqu'à l'orientation des choix d'objet incestueux.⁵ Comme le montre le tableau 1, on tend à épouser plus souvent des conjoints ayant le prénom de cousins, oncles ou tantes matrilatérales que patrilatérales. Et tout indique que l'importance particulière des relations économiques et affectives qui liaient les membres d'une famille à la parenté maternelle assurait à la mère une position tout à fait privilégiée dans les rapports de force domestiques au sein du couple. La question à laquelle on voudrait maintenant tenter de répondre est la suivante: est-il possible de mettre en évidence à propos des mariages entre cousins et pour une période récente, l'effet de structuration exercée par les règles de filiation et de résidence sur les rapports de parenté?

Les mariages entre proches cousins

Dans l'île de Karpathos en tout cas les mariages entre parents proches tendent dernièrement, selon tous les informateurs, à se multiplier. On peut y voir sans doute un des multiples effets du mouvement d'émigration qui tend à vider l'île. Avec l'affaiblissement des liens de parenté, les cousins du troisième, voire du deuxième degré, finissent par ne plus être considérés comme des proches parents. Le tabou de l'inceste ne paraît plus, dans leur cas, constituer un obstacle au mariage. Par ailleurs, dans cette société en plein changement et où le degré d'interconnaissance villageoise tend à diminuer, les proches parents sont encore les personnes que l'on connaît le mieux et qui présentent donc les meilleures garanties, notamment de moralité.

Il est également possible que dans un contexte de forte séparation des sexes et de plus grande liberté dans le choix du conjoint, on soit particulièrement porté à choisir spontanément des cousins. Ce sont en effet les seuls conjoints potentiels avec lesquels on a pu entretenir des rapports d'autant plus familiers et fréquents qu'ils étaient permis et même favorisés par le lien de parenté. Mais bien plus sûrement, l'importance croissante des dots, liée à l'aggravation de la concurrence entre femmes sur le marché matrimonial provoquée par le mouvement d'émigration a fait que certaines cousines sont devenues des partis trop avantageux pour qu'on ne soit pas tenté de les garder pour des hommes de la famille.

De fait, l'analyse des cas de mariage entre cousins⁷ recueillis dans les îles proches de Karpathos et de Kassos montre bien que ces mariages sont tout autant que les autres soumis à la logique de l'intérêt économique. Les cousines épousées sont en effet deux fois plus souvent des aînées que des cadettes (44 contre 22).⁸ Or, comme nous l'avons dit, ce sont les aînées qui traditionnellement héritaient de la totalité du patrimoine féminin et qui encore maintenant sont très fortement avantagées pour ce qui est de la fortune amassée directement par leur père ou leurs frères.

Mais ces mariages ne peuvent fournir un moyen d'accès à la structure des rapports de parenté que si l'on connaît leur orienta-

tion dans le champ de la parenté. Le tableau 2 montre que la fréquence avec laquelle ils sont matri ou patrilatéraux varie en fonction de l'ordre de naissance de la personne considérée. Les hommes se marient deux fois plus souvent de façon matrilatérale que patrilatérale quand ils sont des aînés (21 contre 10) mais deux fois et demie plus souvent de façon patrilatérale que matrilatérale quand ils sont des cadets (24 contre 10). Les femmes, elles, se marient presque quatre fois plus souvent de façon matrilatérale quand elles sont aînées (35 contre 9) mais indifféremment semble-t-il de façon matri ou patrilatérale quand elles sont des cadettes (10 contre 12). On ne peut comprendre la distribution statistique présentée ici qu'en faisant l'hypothèse selon laquelle ces mariages sont, pour une part importante, arrangés par les familles. Tout devient en effet plus clair si au lieu de prendre sur eux le point de vue des jeunes l'on prend celui de leurs parents directs, père et mère. Pour comprendre que ce sont les mères qui sont les principales actrices et bénéficiaires de ces stratégies d'alliance, il suffit d'observer que les mariages les plus importants économiquement et/ou symboliquement sont matrilatéraux. Les mères gardent plus souvent pour leur propre famille leur fille aînée (79,5% des cas) que leur fils aîné (67,7%), qui est moins fréquemment un héritier depuis que les pères ont commencé à céder le patrimoine masculin à la deuxième des filles, et plus souvent les filles cadettes que les garçons cadets, qui ne disposent ni du prestige et de l'héritage des aînés ni des dots des cadettes. Tout se passe donc comme si les femmes parvenaient du fait d'une position dominante dans les rapports de force domestiques, à garder pour leur propre famille les biens matrimoniaux les plus intéressants tandis qu'elles cédaient plus volontiers à la famille de leur mari les biens de moindre valeur. Mieux: quand la mère cède sa fille aînée à quelqu'un de sa propre famille c'est dans 68,5% des cas (24/35) à un membre de sa famille maternelle.

C'est dire la persistante vitalité des lignées féminines qu'on peut aussi voir d'ailleurs dans le fait que du côté de la femme qui se marie on trouve parmi les parents intermédiaires féminins 3,3 fois plus d'aînées que de cadettes respectivement: 44 et 13. Les femmes ne contrôlèrent pas à ce point le mariage des aî-

nés si à l'effet de structuration exercé par l'existence de lignées féminines ne venait pas s'ajouter celui des règles de résidence.

Mais dira-t-on si la mère détient un tel pouvoir domestique comment accepte-t-elle de céder la moitié de ses cadettes et 70% de ses cadets à la famille de son mari?⁹

Pour répondre à cette question il faut garder à l'esprit les conditions générales d'un bon fonctionnement des rapports de pouvoir au sein du couple. Une gestion harmonieuse de ces rapports exige que la femme puisse désamorcer les tensions que ne peut manquer de susciter sa mainmise sur le mariage des aînés. Selon les règles de filiation c'est en effet au père de décider du mariage du fils aîné. Sachant que la fréquence avec laquelle la mère détermine le mariage de ses enfants varie probablement de la même façon en fonction de leur sexe et de leur ordre de naissance pour les mariages ordinaires que pour les mariages entre parents, on peut supposer que si elle laisse davantage de pouvoir au père dans le cas de cadettes et surtout des cadets c'est qu'elle le dédommage ainsi du peu de contrôle qu'il a eu sur le mariage des aînés, en dépit de l'autorité qu'il détient officiellement sur tous et qui fait que ses enfants l'appellent "maître" en adresse (afe) comme en référence (afendi). Mais de leur côté les hommes ne laisseraient probablement pas aussi facilement les femmes leur enlever, pour ainsi dire, leur fils aîné si, avec la dévalorisation de la terre et l'habitude de céder le patrimoine masculin à la deuxième née des filles, les lignées masculines n'avaient perdu une part de leur consistance sociale en même temps qu'elles perdaient leur assise économique.

Au total, au moment même où du fait de la dévalorisation des terres les femmes semblent glisser davantage sous la dépendance des hommes, créateurs de dots, on peut constater, paradoxalement, que les lignées masculines tendent à s'effacer socialement devant les lignées féminines qui restent particulièrement dynamiques, et que les femmes disposent d'un grand pouvoir domestique, au moins dans le domaine des alliances. Mais, s'agit-il d'une situation radicalement nouvelle? Comme on l'a dit plus haut, on a tout lieu de penser que les règles de résidence et de circulation de la main-d'oeuvre, combinées avec l'absence fréquente des hommes, suffisaient à elles seules à assurer aux femmes une position dominante dans les rapports de force domestique en matière d'alliance.

Tableau 1. Les choix d'objet incestueux

Matrilatéraux			Patrilatéraux		N
Hommes					
	ainées	cadettes	ainées	cadettes	
Cousines	15%	11,4%	10,3%	9,2%	867
Tantes	21	6,7	16,1	11,6	529
Femmes					
Cousins	10,5%		8,7%		1042
Oncles	9,7		9		552

Un homme épouse une femme ayant le prénom de sa cousine matrilatérale du premier degré dans 15% des cas si cette cousine est une aînée, dans 11,4% des cas si c'est une cadette. Dans une société où le stock des prénoms est extrêmement réduit, ce qui compte pour l'interprétation, ce sont évidemment les variations de la fréquence et non la fréquence elle-même.

N = le nombre des parents d'une catégorie donnée. Exemple: les hommes dont on a étudié les choix d'objet avaient 867 cousines au total, soit la somme de leurs cousines matri et patrilatérales.

Tableau 2. Les mariages entre cousins.

		Hommes			Femmes		
		Aînés	Cadets	Total(*)	Aînées	Cadettes	Total(*)
Choix	Matrilatéral	21	10	42	35	10	61
	Patrilatéral	10	24	48	9	12	29
	Ensemble	31	34	90	44	22	90

I	Femmes	33	30	82	76	17	125
	Hommes	27	39	93	28	24	79

I = parents intermédiaires. Il s'agit des ascendants en ligne directe de chacun des conjoints.

(*) Nota: les totaux sont supérieurs aux sommes des aînés et des cadets. En effet, nous y avons inclus les cas où l'on ne connaissait pas l'ordre de naissance des conjoints.

NOTES

1. Cet article rend compte d'une partie du travail de recherche menée en août 1985 dans les îles de la mer Egée.
Nous tenons à remercier ici le Centre National de la Recherche Scientifique et la Fondation Nationale de la Recherche Scientifique de Grèce qui ont accepté d'en assurer le financement dans le cadre des conventions d'échange.
2. Voir B. Vernier "Emigration et dérèglement du marché matrimonial", Actes de la recherche en sciences sociales, 15, Juin 1977 pp. 31-58 et "La circulation des biens, de la main d'oeuvre et des prénoms à Karpathos", Actes de la recherche en sciences sociales, 31, Janvier 1980 pp. 63-87.
3. Les mandinades sont des poèmes improvisés et souvent chantés.
4. Adjectif qui désigne un idéal de la société villageoise, où se combinent les qualités de l'homme d'honneur et du bon vivant qui aime boire, chanter et danser.
5. Les choix d'objet incestueux se réfèrent, pour S. Freud, aux choix amoureux où l'on cherche dans son partenaire certaines caractéristiques d'un membre de sa propre famille. Selon lui, "un certain degré de fétichisme se retrouve régulièrement dans l'amour normal" et le prénom peut être l'un des supports du déplacement des sentiments incestueux. Sur cette question voir B. Vernier "Stratégies matrimoniales et choix d'objet incestueux", Actes de la recherche en sciences sociales, 57/58, Juin 1985 pp. 3-27 et "Fétichisme du prénom et choix d'objet incestueux", Actes de la recherche en sciences sociales, 59, Septembre 1985 p. 84.
6. B. Vernier, "Emigration..." cité plus haut.
7. Notre échantillon est constitué de 90 cas de mariage entre cousins du premier au troisième degré. La moitié d'entre eux ont

été célébrés depuis 1970. Quand on les classe en fonction du degré de proximité du lien de parenté on s'aperçoit que leur fréquence augmente régulièrement et fortement quand on passe des mariages entre cousins du premier degré, extrêmement rares (1,1% de l'échantillon), aux mariages entre cousins du premier-deuxième degré (21,1%) et aux mariages entre cousins du deuxième degré (43,5%). Si par la suite la fréquence tend à diminuer quand on passe aux mariages entre cousins du deuxième-troisième degré et du troisième degré, cela n'est pas dû au fait que les villageois se marient moins souvent entre parents du troisième degré qu'entre parents du deuxième degré mais tout simplement aux conditions de recueil des données. Dans une société où comme le disent les informateurs "on se marie presque toujours entre parents" nous n'avons retenu que les mariages pour lesquels on pouvait reconstituer intégralement la série de tous les parents intermédiaires entre les deux conjoints. Or nous ne pouvions compter pour cela que sur la mémoire des informateurs. Pour la distinction des différents degrés de parenté à Karpatothos voir B. Vernier "Putting Kin and Kinship to Good Use", pp. 72-73 in H. Medick and D. Sabean *Interest and Emotion*, Cambridge University Press, Maison des Sciences de l'Homme, 1982.

8. Nous n'avons pas l'ordre de naissance des conjoints que pour 66 des femmes et 65 des hommes sur un total de 90 mariages. Du côté des cousins épousés, on trouve 31 aînés, contre 34 cadets. C'est que depuis de nombreuses années la fortune d'un homme dépend moins de son ordre de naissance que de son travail à l'étranger.
9. Il s'agit des cadets de notre échantillon.

LE FILM ETHNOLOGIQUE EN GRECE

Colette PIAULT

S'il fallait dans le cadre de cet article limiter le champ du film ethnologique aux films réalisés soit par un ethnologue, soit par un cinéaste-documentariste avec un ethnologue à partir des recherches de ce dernier, le nombre de films à mentionner ne dépasserait guère la dizaine.

LE DOCUMENTAIRE EN GRECE

Cependant, il est convenu de considérer, non pas en théorie¹ mais en pratique, le film ethnologique comme une catégorie spécialisée du film documentaire, et de s'intéresser à tous les films qui puissent être d'un certain apport pour la connaissance d'une société ou d'un groupe social.

Derrière l'appellation de "documentaires" se cachent des produits fort divers dont le plus souvent le seul dénominateur commun est d'ordre négatif: tout film qui ne se fonde pas sur une intrigue imaginaire, ni ne met en scène le jeu des protagonistes.

Cette vague définition est celle couramment utilisée par les organisateurs de festivals, les éditeurs de catalogues, certaines cinémathèques et certains programmes de télévision. Par contre, les courants les plus avancés du film documentaire, notamment en

Associação de Defesa do Património Cultural do Município de Montalegre
Museu Etnológico do Município de Montalegre

Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, expriment des exigences plus précises. S'ils s'intéressent aux nombreuses passerelles et aux influences réciproques entre films de "fiction" et films documentaires, ils cherchent néanmoins à mettre en oeuvre un langage cinématographique propre à ces derniers.

Il n'est pas possible, dans le cadre de cet article dont l'objet n'est pas la réalisation cinématographique, de développer plus avant l'analyse de ses méthodes et de ses procédés. Si cependant il est important de s'interroger ici sur ce qui se cache derrière le titre de "documentaire", c'est parce que justement, en Grèce, de très nombreux films, parce qu'ils répondent à cette définition - pas d'intrigue fictionnelle - sont classés comme documentaires alors que ce sont des produits imaginaires très élaborés.

Citons en deux - mais il y en a bien d'autres - dont je connais personnellement les réalisateurs: Manolis Drossos de Rainer Winter² où l'on peut voir un pêcheur jouant sa propre vie sous la direction du cinéaste, et Skinoussa de Jean Baronnet³ qui montre la vie quotidienne dans une île des Cyclades en faisant jouer par les habitants toutes les scènes, conformément à un projet esthétique et cinématographique très personnel.

Pour ma part, je respecte le projet parfaitement clair et honnête de ces deux cinéastes qui ne prétendent nullement avoir fait oeuvre documentaire, ni avoir filmé "sur le vif". Mais ces films sont perçus par la plupart des spectateurs comme des documentaires et classés comme tels alors qu'il s'agit de films de fiction très sophistiqués: rien n'est plus difficile en effet que de recréer une réalité au point que les spectateurs s'y trompent.

Ces films soignés, oeuvres de cinéastes professionnels expérimentés sont souvent plus séduisants pour le spectateur que de nombreux documentaires de facture assez ancienne qui se contentent d'ajouter un commentaire à des images, dans un but poétique, informatif ou didactique, souvent d'ailleurs en associant confusément les trois ...

L'environnement grec, le paysage, le mode de vie et la complaisance des habitants, surtout dans le monde rural, permettent en effet de faire jouer à ces derniers un rôle proche de leur propre vie et qui leur est familier tout en utilisant des moyens techni-

ques propres à la fiction tels que l'usage de travellings, la mise en scène, la répétition des actions, etc.

Ainsi, parmi les documentaires concernant la Grèce, il existe de nombreuses constructions où le projet esthétique (ou militant) est dominant pour le réalisateur, où les langages se mêlent au détriment de la transmission d'une réalité fondée sur une connaissance approfondie, à travers une perception individuelle.

FILMS DOCUMENTAIRES GRECS ET ETRANGERS, la coupure

Une analyse de cent films documentaires distribués par le Centre Indépendant du Cinéma Grec (cf. ci-dessus: Sources) et réalisés entre 1960 et 1982 permet de se faire une première idée de la production documentaire grecque.

Nombre de films réalisés par période

Entre 1960 et 1966, soit sept ans (avant la Dictature):	10
Entre 1967 et 1973, soit sept ans (pendant la Dictature):	10
Entre 1974 et 1982, soit huit ans:	80

Thèmes abordés (plusieurs films abordent différents thèmes simultanément)

Histoire	(ancienne, moderne, politique, en liaison avec l'art, l'archéologie, l'architecture):	33
Folklore	(rituels, surtout les fêtes, dans des villages spécifiques):	16
Art	(portraits de peintres, art et artisanat populaire film de technologie sur la pêche):	12
Monographies villageoises	(avec poésie, lyrisme, esthétisme, ou non):	11
Problèmes socio-économiques actuels	(films militants, conditions de travail, préservation de l'environnement):	8

Migrations (tournés en Grèce ou à l'étranger):	6
Groupes sociaux spécifiques (femmes, aveugles, vieillards):	6
Athènes (la ville en général, certains quartiers, certains aspects):	6
Divers (portraits etc.):	2

Si ce catalogue ne comporte quasiment que des réalisations grecques,⁴ à l'inverse, la filmographie proposée par Peter S. Allen (cf. Sources) ne mentionne que des films réalisés par des étrangers, principalement américains ou américains d'origine grecque, et distribués aux Etats-Unis.

Cette filmographie mentionne treize films réalisés entre 1968 et 1977 se répartissant ainsi:

Monographies villageoises (et portraits):	4
Rituels (et technologie, un film sur la pêche):	3
Groupe social spécifique:	1
Migrations (tournés exclusivement aux U.S.A.):	2
Histoire:	1
Problèmes de société (ethnologie, sociologie):	2

Cette coupure entre réalisations nationales et réalisations étrangères mérite d'être signalée. Elle est institutionnalisée par le festival de Salonique qui sépare la sélection nationale comportant des films documentaires aussi bien que des fictions, mais réservée aux seuls cinéastes grecs, de la sélection internationale destinée à montrer les meilleurs films étrangers. Ainsi nos documentaires ethnologiques se trouvent en compétition au moment de l'élaboration du programme avec les films d'Ingmar Bergman, Milos Forman, Kurosawa ou Jean-Luc Godard ... Le fait que des documentaires étrangers aient été tournés en Grèce et en version originale grecque, qu'ils montrent certains aspects de la culture grecque ne joue pas en leur faveur auprès des organisateurs. Ce serait plutôt le contraire.

LA GRECE FACE A SA CULTURE TRADITIONNELLE RURALE

D'une façon plus générale, en Grèce, pas plus du côté du Ministère de la Culture que des chaînes de télévision, il ne se manifeste un intérêt particulier pour l'enregistrement et la conservation du patrimoine traditionnel rural. Actuellement, les responsables paraissent plutôt préoccupés par la promotion d'une image résolument moderne, industrialisée et de progrès. Cette situation constitue une étape dans l'histoire du développement d'une société, que l'on peut regretter pour la Grèce, mais qu'il convient de relativiser.

En France, par exemple, l'intérêt pour le passé, les traditions culturelles et les technologies en voie de disparition est relativement récent,⁵ et le film documentaire français sur la France rurale n'y a pas non plus un statut particulièrement privilégié: on lui préfère toujours le film "exotique" tant il est vrai que le film pour le grand public est fait pour rêver, ou au moins s'évader. C'est cette motivation qui dans nos sociétés occidentales (ou "développées") a fait la force - toute relative cependant - du film ethnologique, provenant de lieux plus ou moins inaccessibles.

Seulement, il existe en France plus de deux cents festivals de cinéma par an, des festivals régionaux de cinéma rural, un grand nombre d'associations culturelles et 55 millions d'habitants, donc un public potentiel plus étendu et plus diversifié. Ainsi, bon an, mal an, beaucoup de films passent ici ou là. Mais malgré cela, nombreux sont ceux, non moins dignes d'intérêt, qui ne sont jamais vus nulle part ...

Cette parenthèse concernant la France pour montrer que la situation grecque dans ce domaine n'a rien de choquant. C'est d'une certaine manière faire preuve d'ethnocentrisme que de vouloir à tout prix que le grand public grec et les institutions qui le représentent s'intéressent aux documentaires tournés sur leur sol à propos de leur propre culture.

Si elle est compréhensible, cette attitude rend néanmoins fort difficile la réalisation cinématographique de qualité. Par exemple, mes films sont tournés en version originale grecque (sous-titrés, en anglais toujours, en français quelquefois). Je

suis en effet très soucieuse de rendre aux personnes filmées le produit réalisé grâce à leur collaboration. Mais un film qui ne sera ni partiellement financé, ni même vu par le public qui en comprendrait la langue spontanément, devient en quelque sorte un produit de luxe: il ne rencontre un public qu'après l'opération très coûteuse du sous-titrage et risque fort - bien que la Grèce soit un pays moderne et proche - de se retrouver dans la catégorie des films "exotiques" appréciés par ceux qui se sentent le plus loin des cultures méditerranéennes (Américains, Australiens, Scandinaves ...) et par les Grecs émigrés.⁶

Je continue à espérer que si aujourd'hui ces films sont honnêtes et de qualité, ils seront redécouverts un jour ... et appréciés. Ce seront alors des films d'archives en quelque sorte.

LA PRODUCTION DOCUMENTAIRE

Les cinéastes documentaristes que j'ai interrogés ne sont pas très optimistes. Pour eux, la seule source de financement est la Télévision Hellénique qui veut que les films se fassent rapidement, par souci d'économie, et impose certains domaines d'intérêt. Certains peuvent être de bonne qualité, mais la plupart sont très médiocres. Quant à la diffusion à la télévision de films produits indépendamment, elle est très aléatoire. Les journalistes athéniens, préjugant de l'opinion des téléspectateurs, émettent des jugements tranchés qui visent à infléchir les décisions des directeurs de programmes. Or, ces journalistes, qui refusent toute image de la Grèce rurale autre que résolument "folklorique", ont le pouvoir de faire "déplacer" des responsables de chaînes de télévision qui auraient pris l'initiative de programmer certains documentaires. C'est ce qui explique les thèmes privilégiés des documentaires grecs: histoire, "folklore", art, et tout particulièrement, portraits d'artistes (peintres, sculpteurs ...)^{7.16}

LE FILM ETHNOLOGIQUE

Face à cette situation, comment se présente la situation du film ethnologique ou des films d'intérêt ethnologique, prenant comme critère très général le fait que ces films s'appuient sur une recherche à long terme et approfondie?

En Mai 1983, Diamantis Leventzakos, Directeur du Centre Indépendant du Cinéma grec a organisé à New York un Festival de Films Ethnographiques Grecs. Il avait sélectionné dans son catalogue de cent documentaires les sept films qu'il considérait être les plus ethnologiques et peut-être aussi les meilleurs sur le plan cinématographique.⁸ Ceci est un premier élément de réponse.

D'autre part, dans la filmographie proposée par Peter Allen (cf. Sources), on trouve un film sur les rôles comparés des hommes et des femmes en Grèce, *Kypseli*.⁹ Ce film appelle de sérieuses réserves car il est construit à partir d'un commentaire dont le contenu idéologique (grossièrement féministe) se développe en s'appuyant sur un choix de plans si courts que le spectateur ne peut qu'adhérer à la théorie des cinéastes, ou bien rejeter le film en bloc. Il a donné lieu à de violentes controverses mais compte-tenu de l'intérêt de son sujet aux Etats-Unis, il a - malheureusement! - beaucoup circulé dans les départements d'anthropologie, diffusant auprès des américains une vision partielle et partielle de la division des rôles sexuels en Grèce.

A propos d'un rituel bien connu en Macédoine, les *Anasteneria* et qui consiste, le 21 Mai, jour de la Saint Constantin et Hélène, à marcher sur le feu, il existe à ma connaissance quatre films faits par des équipes différentes: 1. Nestor Matsas, 2. Antonis Georgakis 3. Peter C. Haramis et Katerina Kakouri 4. Th. Hadjipandazis. Les rituels en général ont fait l'objet de nombreux films mais l'absence de recherche approfondie fait que les cérémonies sont filmées comme des spectacles.

Il ne semble pas qu'il y ait de nombreux films sur des techniques, mais un film sur les pêcheurs d'éponges en mer Egée est déjà en quelque sorte un film d'archives et mérite d'être mentionné.¹⁰

Un certain nombre de films intéressants ont été réalisés à

propos de la migration soit en Grèce, soit dans les pays d'accueil.¹¹

Le film de Dimitri Vernicos, cinéaste diplômé de la National Film and Television School de Grande-Bretagne, fait le portrait d'un berger crétois, Nicolas, confronté à des relations économiques conflictuelles avec les agriculteurs et bien que de portée limitée, est de fort bonne qualité.¹²

A côté de ces documentaires à intérêt ethnologique, il existe une bonne douzaine de films faits par des ethnologues. En incluant Chypre dans le monde grec, nous sommes trois réalisateurs: Barrie Machin, du Département d'Anthropologie de l'Université de Western Australia, a travaillé en Crète, écrit plusieurs articles et réalisé quatre court-métrages sur des rituels, des funérailles notamment, et des activités économiques.¹³ Quelques autres court-métrages sont en cours de montage. Je n'ai pas eu l'occasion de les voir.

Peter Loizos, britannique dont la famille est d'origine chypriote, professeur à la London School of Economics, a écrit de nombreux livres et articles sur Chypre et réalisé deux films: *Life Chances: Four Families in a Changing Cypriot Village* qui, réalisé à l'intention des étudiants, a un caractère didactique. Un commentaire scientifiquement solide est le fil conducteur du film où les images d'excellente qualité et de grande sensibilité au demeurant ne jouent qu'un rôle d'illustration. Ce choix peut en partie s'expliquer par l'absence de son synchrone encore peu utilisé à l'époque pour des raisons financières. Plus récemment, en 1985, Peter Loizos a présenté un nouveau film: *Sophia and Co. Ltd.*, la vie d'une famille de réfugiés chypriotes devenus boulangers pour faire face à leur nouvelle situation. Le film, synchrone est principalement construit autour d'interviews et d'actions, ce qui laisse aux personnes filmées plus d'autonomie, au spectateur son libre arbitre face aux images proposées.¹⁴

Quant à moi, depuis 1974, j'étudie dans un village d'Epire l'effet de la migration et de la désertion du point de vue du village, diversifiant les approches cinématographiques en fonction des aspects étudiés. J'ai réalisé cinq films entre 1980 et 86, dont trois en collaboration avec la National Film and Television School

de Grande-Bretagne. D'autres sont en projet, mais pour les raisons exposées plus haut, les difficultés financières ne sont pas toujours surmontables. La Grèce rurale change très vite et les films que j'ai tournés en 1978 et 1979 ne seraient déjà plus les mêmes actuellement. C'est pourquoi il serait bon de pouvoir continuer à filmer le présent avant qu'il ne soit rejeté dans le passé.¹⁵

En conclusion, on peut dire que le cinéma ethnologique et documentaire en Grèce, malgré les difficultés mentionnées au long de cet article, a au moins le mérite d'exister tant bien que mal, et grâce à une formation plus systématique et rigoureuse de certains cinéastes (tels D. Vernicos et L. Voudouri à la National Film and Television School), on peut espérer qu'il progresse en qualité et se développe.

Si on le compare à celui des autres pays d'Europe orientale, limitrophes de la Grèce, où le documentaire est enfermé dans le rôle quasi exclusif de restituer un folklore ré-inventé, figé et devenu spectacle, on peut même être franchement optimiste.

Par ailleurs, Diamantis Leventzakos songe à organiser en Grèce un Festival International de Films Ethnographiques, ce qui risque de stimuler l'intérêt des grecs en général et des cinéastes en particulier pour leur propre culture.

Il faut cependant avouer et regretter que les films ethnologiques sur la Grèce soient surtout vus et appréciés hors de Grèce. Ainsi il y a une sorte de malentendu entre nous, cinéastes ethnologues qui, nous sentant débiteurs à l'égard d'une culture, souhaitons lui offrir nos films, et cette culture qui n'apprécie guère pour l'instant notre regard sur ce qu'elle considère comme un passé trop récent pour qu'elle s'y intéresse déjà.

Les spectateurs privilégiés de nos films sont alors soit des Grecs de l'étranger, soit des groupes sociaux ou nationaux qui ont perdu le goût d'une vie encore présente en Grèce: un intérêt donc, le plus souvent mêlé de nostalgie. Mais n'est-ce pas également ce sentiment que cachent les anthropologues derrière leur intérêt "professionnel" pour le cinéma ethnologique?

Ainsi ethnologique ou fictionnel, c'est peut-être toujours le rêve ou l'évasion que les spectateurs attendent sitôt assis dans une salle de projection, même s'ils expriment également une demande

liée à la connaissance.

La Grèce et son cinéma ethnologique ou documentaire s'inscrivent fort bien dans ces attentes.

NOTES

1. Les théoriciens de l'anthropologie visuelle sont nombreux de par le monde à chercher inlassablement depuis plusieurs décennies ce qu'est un film ethnologique et ce qu'il ne saurait être. Ils consacrent beaucoup de temps et d'ardeur à établir des typologies et à décider de ce qui est scientifique et de ce qui ne l'est pas. Ces argumentations sont probablement très utiles mais pour les ethnologues-cinéastes elles paraissent parfois triviales, tant elles s'attachent à analyser en termes savants des expériences et des problèmes élémentaires pour tout praticien. Pour nous, de nombreux documentaires, quelquefois très proches de la fiction, présentent un grand intérêt soit par les informations qu'ils transmettent et leur traitement, soit par la qualité de la réalisation cinématographique.
2. **Manolis Drossos**, de Rainer Winter, 87', 1983, RFA, 16mm, couleur. Le réalisateur, qui généralement fait des films de fiction, explique volontiers, publiquement, comment il a préparé ses interviews longuement avec Manolis le pêcheur et comment il lui a fait jouer son rôle suivant un scénario établi par lui.
3. **Skinoussa**, de Jean Baronnet, 110', 1980, France, 35mm, couleur. J'ai participé à l'enquête ethnologique préparatoire pour ce film et ai donc assisté à une partie du tournage. Le réalisateur n'a jamais prétendu avoir cherché à faire un documentaire. Son projet était tout autre, notamment de recréer la réalité éternelle du cycle agricole au moyen de la poésie et d'un langage cinématographique spécifique et sophistiqué.

4. Je suis en effet la seule étrangère à avoir confié les copies de deux de mes films au Centre Indépendant du Cinéma Grec.
5. C'est en 1980, seulement, qu'au sein du Ministère de la Culture a été créée la Mission du Patrimoine Ethnologique dont le but n'est pas spécifiquement de recueillir des documents sur un passé en voie d'extinction, mais plutôt d'être un témoin vivant de l'évolution contemporaine de notre société en favorisant des enquêtes approfondies et des réalisations audio-visuelles.
6. Les communautés grecques aux Etats-Unis par exemple, sont très intéressées par nos films. Mais comme ils leur sont proposés gratuitement par le Ministère de la Culture et l'Organisation du Tourisme qui les achètent à leur intention, on bute de nouveau sur l'intérêt relatif de ces institutions pour la culture rurale et les choix qui en découlent.
7. En effet, les portraits de peintres, de sculpteurs, de musiciens sont des images auxquelles aucun pays ne refuse de s'identifier.
8. Programme du Festival du Film Ethnographique Grec, New-York, 14-15 Mai 1983:
 - Mariage macédonien, 16, mm, N & B, 24', 1960, T. Kanellopoulos
 - Danse de la chèvre, 16mm, couleur, 22', 1971, P. Voulgaris
 - Anasténaria, 16mm, 1973, Th. Hadjipandazis
 - Vie à Mytilène, 16mm, couleur, 17', 1961, L. Loissios
 - Andia, 16mm, couleur, 30', 1980, S. Ioannou
 - Mariage à Skyros, 16mm, 1979, Maria Mavricou
 - Ce n'est pas tous les jours fête, 16mm, couleur, 110', C. Piault (France)
9. Kypseli: Woman and Men Apart - A Divided Reality, par Paul Aratow, Richard Cowan, Susannah Hoffman, 16mm, couleur, 40', 1976. Compte-rendus dans *American Anthropologist* Vol.79 N° 1, Mars 1977, pp 194-195 et *Reviews in Anthropology* Vol. 5 N°1, Hiver 1978, pp. 129-142.

10. Aegean sponge divers, par Bengt Borjeson, 16mm, couleur, 27', 1970. Compte-rendu dans *American Anthropologist*, Vol.74, N° 6, Dec. 1972.
11. In Antigone's words, 16mm, couleur, 15', 1974, T. Netas
 It was a Holiday, 16mm, couleur, 22', 1973, A. Krionas
 Letters from America, 16mm, couleur, 18', 1972, L. Papastathis
 Letter from Charleroi, 16mm, N & B, 12', 1965, L. Liaropoulos
 La lettre, 16mm, couleur, 50', 1977, O. Rahmat
 Le Magne, 16mm, couleur, 50', 1977, P. Kokkinopoulos
 Lost and Found, 16mm, couleur, 26', 1976, D. Roberts
 Luckily, I need little sleep, 16mm, couleur, 7', 1976, K. Shannon
 non
 Everyday is not a Feast Day (Cf. ci-dessous note 14)
 My Family and Me " "
 Let's get Married " "
 Cette liste ne prétend pas être exhaustive. De très nombreuses télévisions étrangères ont réalisé des films concernant l'émigration grecque.
12. Nicolas, 16mm, couleur, 33', 1976, D. Vernicos.
13. Barrie Machin:
 Passing Shadows, 25', 1980
 Burnt harvest, 12', 1984
 Eagle nests in Crete, 15', 1984
 Sitari, 10', 1984
14. Peter Loizos:
 Life Chances: Four Families in a Changing Cypriot Village 16mm, N & B, 43', 1974
 Sophia and Co. Ltd., 16mm, couleur, 50', 1985
15. Colette Pault:
 Ce n'est pas tous les jours fête, 16mm, couleur, 110', 1980 v. o. grecque, ss. titres anglais ou français
 Au fil de l'aiguille, 16mm, couleur, 22', 1982 v. o. grecque,

ss. titres anglais ou français

Let's Get Married!, 16mm, couleur, 35', 1985 v. o. grecque et anglaise, ss. titres anglais

My Family and Me, 16mm, couleur, 75', 1986 v. o. grecque, ss. titres anglais

"A Hard Life!", 16mm, couleur, 55' v. o. grecque (film achevé mais sans copie)

16. Parmi les documentaristes grecs on peut citer, Dimitri Vernicos, Lena Voudouri, Dimitri Stavrakas, Antonis Georgakis, Stavros Ioannou, Apostolos Krionas etc. De nombreux documentaires sont réalisés par des cinéastes de fiction comme Pandélis Voulgaris, ou Nestor Matsas (15 documentaires avant 1968), principalement sur l'art. Un contrat provisoire pour faire un film pour la télévision leur permet quelquefois de continuer leur métier de cinéaste indépendant qui n'est effectivement pas facile en Grèce. Le prix d'un film est toujours très élevé et dans les pays peu prospères, seul le nombre d'entrées permet de financer leur production (c'est le cas de l'Inde). Probablement, quelques films ont été omis. Que les réalisateurs oubliés n'y voient aucune intention de ma part. Ils savent combien il est difficile en l'absence de catalogues systématiques d'obtenir des informations exhaustives dans ce domaine.

SOURCES D'INFORMATION

- * Catalogue du Centre Indépendant du Cinéma Grec (jusqu'en 1982). Ce Centre est le distributeur de la quasi totalité des réalisateurs grecs en particulier documentaires (100 films documentaires). Par contre seulement, deux réalisations étrangères.
- * Filmographie commentée d'anthropologie visuelle en Grèce: Newsletter de la Modern Greek Society (U.S.A.) établie par Peter S.

Allen, Mai 1978 avec un complément en Mai 1979. Comprend des films réalisés principalement par des Américains et distribués aux U.S.A.

- * Films documentaires grecs (et quelques étrangers présentés en Mai 1981 au Centre Pompidou à l'occasion d'une exposition "La Grèce au présent".
- * Festival du Film Ethnographique Grec organisé à New York en Mai 1983 (Cf. ci-dessus note 8).
- * Discussion avec des cinéastes documentaristes grecs en Septembre 1985 et antérieurement.
- * Informations transmises par Lucia Nixon, Directeur-adjoint de l'Institut Canadien d'Archéologie d'Athènes.

RESUMOS DOS ARTIGOS/RESUMES DES ARTICLES

Stathis DAMIANAKOS, Paysannerie et Etat: repères théoriques pour une étude comparative entre la France et la Grèce

Le "retour au local" observé depuis quelques années aussi bien en France qu'en Grèce, se traduit dans une large mesure par une attention toute particulière accordée au processus et aux modalités d'insertion de la paysannerie dans les institutions de l'État. Cette insertion, dont les contradictions semblent être corrélatives aux contradictions de l'intégration de l'agriculture au mode de production capitaliste, pose à la recherche rurale des problèmes théoriques et méthodologiques qui renvoient à l'identification du statut social du paysan au sein des sociétés contemporaines. Le présent article propose des repères pour la construction d'une problématique sur l'identité paysanne à partir de quelques notions relatives à la nature des rapports sociaux de production prévalant dans les campagnes.

Stathis DAMIANAKOS, Campesinato e Estado: referências teóricas para um estudo comparativo entre a França e a Grécia

O "retorno aos estudos locais" observado desde alguns anos, tanto em França como na Grécia, traduz-se largamente numa atençã

muito particular dada ao processo e às modalidades de inserção do campesinato nas instituições de Estado. Esta inserção, cujas contradições parecem ser correlativas às contradições da integração da agricultura no modo de produção capitalista, põe à investigação rural problemas teóricos e metodológicos relacionados com a identificação do estudo social do camponês no seio das sociedades contemporâneas.

Este artigo propõe alguns pontos de referência para a construção duma problemática sobre a identidade campesina, a partir de algumas noções relativas à natureza das relações sociais de produção prevalecendo no campo.

Roberta SHAPIRO, Qui prend pays prend mari: rusticité, urbanité et mariage en Grèce

Le mariage est une institution "nomique", constructrice de la réalité sociale.

L'article vise à montrer comment le système de la dot dans la Grèce contemporaine contribue à faire du mariage un élément qui constitue la réalité urbaine: de manière à la fois symbolique et concrète, et sur les plans à la fois micro et macro-sociologiques. L'analyse d'entretiens non-directifs permet de dégager une symbolique du village par opposition à la ville, ainsi que du mariage "arrangé" par opposition au mariage dit "de connaissance". On saisit toute l'importance de la dot dans le passage du mode de vie rural au mode de vie urbain, puisque pour l'ensemble des catégories sociales, l'immobilier en ville est la forme dotale idéale.

La dot de la jeune femme est à la fois le signe et le financement tout à fait concret de l'exode rural; elle assure une mobilité géographique et sociale. C'est en promouvant une logique de couple par opposition à une logique de lignage, en encourageant l'uniformisation des types architecturaux parallèlement à la permanence de la morphologie urbaine, que le système matrimonial bâtit la ville contemporaine.

Roberta SHAPIRO, Quem adopta terra toma marido: rusticidade, urbanidade e casamento na Grécia.

O casamento é uma instituição "nómica", construtora da realidade social. Este artigo tem por objectivo dar a perceber como é que o sistema do dote na Grécia contemporânea contribui para fazer do casamento um elemento constituinte da realidade urbana: tanto de maneira simbólica como concreta, e nos planos micro e macro-sociológicos. A análise de entrevistas não-directivas permite evidenciar uma simbólica aldeã oposta à da vila, como também do casamento arranjado por oposição à simbólica do casamento dito "por conhecimento". Pode-se discernir assim toda a importância do dote na passagem do modo de vida rural para o modo de vida urbano, já que para o conjunto das categorias sociais o imobiliário na vila é a forma dotal ideal.

Na medida em que esta forma dotal assegura uma mobilidade geográfica e social, o dote de uma rapariga apresenta, ao mesmo tempo que o sinal, o financiamento bem concreto do êxodo rural. É promovendo uma lógica de casal oposta a uma lógica de linhagem, pelo facto de encorajar a uniformização dos tipos arquitecturais paralelamente à permanência da morfologia urbana, que o sistema matrimonial constrói a vila contemporânea.

Roxane CAFTANZOGLU

Matina NAUMI, Structures familiales dans un village d'Épire: le cas de Syrrako

L'article expose les premiers résultats d'une analyse des structures familiales et du "cycle de vie" des familles dans un village de montagne valaque d'Épire, depuis la fin du 19^{ème} siècle jusqu'en 1929. Il s'inscrit dans le cadre d'une recherche entreprise par le Centre National des Recherches Sociales d'Athènes, sous le titre général: "Transformations économiques et sociales des communautés paysannes". Une des principales hypothèses de cette recherche est que l'économie des communautés agricoles se basait sur l'organisation familiale de la production, ce qui justifie l'étude

de la famille. L'examen de trois registres de la population datant de 1898, 1905 et 1929 permet aux auteurs de faire une classification des ménages suivant la typologie proposée par P. Laslett. L'étude du "cycle de vie" des familles du village révélant que la majorité des familles passent par l'étape du "ménage complexe", les auteurs concluent que cette forme constitue le modèle dominant de l'organisation familiale, pendant la période considérée.

Roxane CAFTANZOGLOU,

Matina NAOUMI,

Estruturas familiares numa aldeia do Epiro: o caso de Syrrako

Este artigo expõe os primeiros resultados de uma análise das estruturas familiares e do "ciclo de vida" das famílias de uma aldeia de montanha valaca do Epiro, desde o fim do século XIX até 1929. O artigo tem por âmbito uma investigação empreendida pelo Centro Nacional de Investigações Sociais de Atenas, sob o título geral: "transformações económicas e sociais das comunidades camponesas". Uma das principais hipóteses desta investigação é que a economia das comunidades agrícolas se baseava na organização familiar da produção, o que justifica, para a sua compreensão, o estudo da família. O exame de três registos da população, referentes a 1898, 1905 e 1929, permite aos autores de fazer uma classificação dos lares segundo a tipologia proposta por P. Laslett. Na medida em que o estudo do "ciclo de vida" das famílias da aldeia revela que a maioria das famílias passam pela etapa do "lar complexo", os autores concluem que esta forma constitui o modelo dominante da organização familiar, durante o período considerado.

Dimitris PSYHOYOS, Transformations économiques et sociales des communautés rurales en Grèce

L'article donne les interrogations principales d'une recherche pluridisciplinaire actuellement en cours au sein du Centre National de Recherches Sociales d'Athènes. La problématique pose la

pertinence de concepts de "mode de production domestique" et d'"articulation des modes de production" pour rendre compte de l'univers des communautés rurales de la Grèce moderne. Dans une deuxième partie, l'auteur décrit succinctement les deux terrains de recherche, villages de la Grèce occidentale: l'un foyer montagnard de pasteurs transhumants, l'autre village de petite propriété agricole de plaine et lieu d'hivernage des pasteurs.

Dimitris PSYHOYOS, Transformações económicas e sociais das comunidades rurais da Grécia

Este artigo coloca as principais interrogações levantadas por uma investigação pluridisciplinar a decorrer actualmente no Centro Nacional de Investigações Sociais de Atenas. A problemática levanta a questão da pertinência dos conceitos de "modo de produção doméstica" para dar conta do universo das comunidades rurais da Grécia moderna. Numa segunda parte, o autor descreve sucintamente dois locais de investigação, aldeias da Grécia ocidental: uma delas sendo um centro montanhês de pastores transumantes; a outra uma aldeia de pequena propriedade agrícola de planície e local de invernagem dos pastores.

Bernard VERNIER, Filiation et pouvoir domestique en mer Egée: l'analyse des mariages entre proches cousins comme technique de contrôle

Un examen de quatre-vingt-dix cas de mariage entre cousins repérés dans les îles de Karpathos et de Kassos, qui connaissent toutes deux un système de filiation bilinéaire et un droit de primogéniture bilatérale, permet, selon l'auteur, de contrôler les informations obtenues par d'autres techniques sur les rapports de parenté dans ces îles de la mer Egée. L'auteur cherche à montrer l'effet de structuration exercé sur ces rapports de parenté par les règles de filiation, de transformation des biens et de résidence

ainsi que par l'émigration des hommes. Cette technique d'analyse permet en enfin de mettre en valeur la persistante vitalité des lignées féminines et la position privilégiée des femmes dans les rapports de force domestique, notamment en matière d'alliance.

Bernard VERNIER, Filiação e poder doméstico no mar Egeu: a análise dos casamentos entre primos chegados como técnica de controlo

Um exame de noventa casos de casamento entre primos, assinalados nas ilhas de Karpathos e de Kassos, onde existe um sistema de filiação bilinear e um direito de primogenitura bilateral, permitiu controlar, segundo o autor, as informações obtidas por outras técnicas sobre estas relações de parentesco naquelas ilhas do mar Egeu. O autor procura fazer ver o efeito de estruturação exercido pelas regras de filiação, de transmissão dos bens e de residência assim como pela emigração dos homens sobre aquelas relações de parentesco. Segundo o autor, esta técnica permite também pôr em valor a persistente vitalidade das linhagens femininas e a posição privilegiada das mulheres nas relações de força doméstica; especialmente em matéria de aliança.

Colette PIAULT - Le film ethnologique

L'article fait l'inventaire des films ethnologiques et des documentaires tournés en Grèce ces dernières années, passe en revue des films récents, et évoque certaines des difficultés que rencontre le cinéaste dans la réalisation et la diffusion de ses produits, en Grèce et à l'étranger.

Colette PIAULT, O filme etnológico

Este artigo faz o balanço dos filmes etnológicos e dos filmes documentários rodados estes últimos anos na Grécia, passa em revista os filmes recentes e evoca certas dificuldades que encontra o cineasta na realização e na difusão dos seus produtos, tanto na Grécia como no estrangeiro.

RECENSÕES/COMPTES-RENDUS DE LECTURES

Mário MOUTINHO, *História da pesca do bacalheu. Por uma antropologia do "fiel amigo"*. Imprensa Universitária. Editorial estampa, Lisbonne, 1985, 224 pages.

L'auteur s'attache dans ce volume à retracer les vicissitudes de la pêche à la morue au Portugal au cours des siècles, en recourant à de multiples sources: chroniques, relations de voyage, essais statistiques, articles de presse, rapports d'organismes corporatifs et gouvernementaux (Grémio dos Armadores, Mútua dos Navios Bacalhoeiros, Cooperativa do Pescador, Instituto do Bacalheu etc.), et pour la période contemporaine: témoignages et récits de pêcheurs. La pêche à la morue dans l'Atlantique Nord est une activité que vraisemblablement les Portugais pratiquaient déjà avant le XIVE siècle. Dès 1504 il est fait mention d'une colonie de pêcheurs de Viana à Terre-Neuve se livrant à la pêche sédentaire. Il semble qu'assez vite la production nationale n'a pas suffi à couvrir les besoins de la consommation. A la fin du XVIIIe siècle, 90% de la morue consommée était importée. Aussi à partir de 1830 le gouvernement prend-il une série de mesures pour réorganiser la pêche: détaxation des produits de la pêche nationale, reconstitution d'une flotille de pêche, en ayant recours à l'Angleterre. En 1885 est

institué le monopole de cette production en faveur de deux compagnies. Pourtant le marché intérieur est loin d'être alimenté par la production nationale et la situation n'est favorable qu'aux intermédiaires (maisons anglaises d'importation de morue) et aux armateurs. Les conditions de travail restent très dures sur des bateaux dont quelques-uns seulement possèdent un équipement adéquat. L'assistance médicale est pratiquement nulle. Avec l'instauration de l'Estado Novo sont prises de nouvelles mesures: création de différents organismes qui financent et contrôlent l'industrie morutière dans son ensemble en vue de la développer; programme de modernisation de la flotte morutière; amélioration des conditions de travail avec assistance médicale et système d'assurance. La production nationale s'accroît et couvre 20% de la consommation en 1938. Mais la rareté du poisson sur les bancs, sensible dès les années 30, oblige les pêcheurs à prospecter le Groënland, puis l'Islande, le Spitzberg, la mer de Barentz; et surtout la précarité des structures de cette industrie entraîne son effondrement à partir de 1968. Pourtant la morue est restée un thème d'actualité dans la presse et dans la vie quotidienne où son prix sert de référence pour l'évaluation du coût de la vie. L'auteur démythifie ce produit présenté officiellement sous l'Estado Novo comme une "exigence populaire", et c'est l'aspect le plus intéressant de cet ouvrage. La consommation de morue est une habitude alimentaire propre aux citadins et au prolétariat industriel. Elle a été encouragée par une intense propagande dont la presse, la radio et la télévision se sont faites l'écho. Ainsi la morue est devenue "o fiel amigo," un thème familier à la presse humoristique. Les pouvoirs publics de l'Estado Novo justifiaient leur soutien à une production déficitaire par un discours idéologique paternaliste sur la pêche à la morue dans le but de créer une image idéalisée du pêcheur, et d'imposer le principe que la morue: "étant l'aliment préféré des Portugais, toute l'industrie devait tendre à satisfaire une exigence populaire". En fait, la morue salée et séchée n'était qu'un substitut d'autres aliments de base de meilleure qualité énergétique dont le gouvernement n'arrivait pas à développer la production: viande, poisson frais, lait, oeufs etc. Le discours officiel visait à masquer cette réalité. L'auteur affirme en conclusion que l'importance de la mo-

rue résulte de deux facteurs: "le maintien des intérêts d'un secteur de la production représentés par le Grémio; et l'incapacité à promouvoir la production d'aliments de qualité pour les zones urbaines et industrielles". On peut regretter que ne soit pas développée davantage l'approche anthropologique du thème de la morue et de sa mythification; terrain qui ouvre d'intéressantes perspectives à la recherche. Cette étude est complétée par un glossaire sur la pêche à la morue et par une bibliographie thématique.

C. Callier BOISVERT

Christiane AMIEL, *Les fruits de la vigne. Représentations de l'environnement naturel en Languedoc*. Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Collection Ethnologie de la France, Paris, 1985, 134 pages.

Cette étude relève du projet "Savoirs naturalistes populaires" en Fenouillèdes, au sud des Corbières. L'auteur a choisi une approche originale de la vigne en mettant l'accent sur la multiplicité de cet espace, à la fois terre agricole et parcours de cueillette, et en faisant de la souche une plante située au coeur d'un ensemble végétal avec lequel elle entretient des rapports privilégiés. La signification de ces associations apparaît au travers des informations orales recueillies et confrontées à celles laissées par les auteurs latins et par les agronomes qui au cours des siècles ont débattu de la vigne et de l'organisation de son espace. Malgré l'extension de la monoculture viticole, la vigne complantée avec toutes les variantes possibles persiste dans des zones à vocation polycole. Mais au-delà de la diversité du paysage

de la vigne, "sous la multiplicité des formes, il semble bien que ce soit une même pensée, une même logique qui préside aux associations, en autorise et recommande certaines, en interdit d'autres, instaure des règles, les nuance, gouverne enfin l'harmonie et l'équilibre de ce lieu". L'auteur cherche donc à mettre en évidence le rôle créateur de la pensée dans un système "présenté comme naturel mais imaginé et construit par l'homme", en explorant dans le détail quelques-unes de ces associations qui vont des pratiques culturelles aux préparations domestiques: vignes-pêcher, vigne-olivier, vigne-autres fruitiers. Il s'agit en fait d'espèces complémentaires dont le jeu relationnel contrôlé aboutit à une équilibre final valorisateur pour chacun des associés. La souche entretient aussi des relations avec la petite flore sauvage ou cultivée qui pousse dans son espace ou en lisière: herbes, baies, champignons, asperges et autre légumes. La vigne située dans les anciennes régions polycoles à l'extrême limite du domaine agricole est en effet un lieu privilégié d'échanges, "propice au passage du monde sauvage au monde cultivé"; un lieu de cueillette et de chasse, des petites proies comme l'escargot ou la grive, aux proies plus grosses telles que lapin, lièvre, voire sanglier. Espèces végétales ou espèces animales sont dites "de vigne" et appartiennent à ce lieu autonome et singulier, qui est analysé ici à partir du savoir-dire et du savoir-faire populaires comme un système d'interactions régulatrices et d'échanges réciproques.

Ce petit livre, dense et foisonnant, se déguste comme un de ces fruits "de vigne" dont il a la saveur tonique et décapante.

C.Callier BOISVERT

Brian Juan O'NEILL, Proprietários, lavradores e jornaleiras. Desigualdade Social numa Aldeia Transmontana, 1870-1978.

Lisboa. Publicações Dom Quixote. Colección Portugal do Perto nº 7, 1984 pp; 461

El autor del libro que nos ocupa, Brian Juan O'Neill, miembro del Nucleo de Sociologia Histórica del Instituto Gulbenkian de Ciencia, participa actualmente en un proyecto de investigación histórico-antropológica sobre las estructuras familiares en el Portugal rural, enfatizando sobre todo las formas de parentesco, los sistemas de herencia y los ciclos de desarrollo de la familia campesina. La presente obra, fruto de un trabajo etnográfico llevado a cabo en Fontelas (Portugal) entre 1976 y 1978, es la traducción de su tesis de Doctorado en Antropologia Social, defendida en 1982 en el London School of Economics.

Fontelas, situada en la provincia de Trás-os-Montes (Norte de Portugal) presenta todas las características de una comunidad rural atrasada "clásica"; es una unidad populacional minúscula dedicada íntegramente a la agricultura a pequeña escala y a la cría de rebaños. Brian Juan O'Neill, contradiciendo todo lo que se ha dicho sobre pequeñas comunidades rurales ibéricas, y desmontando una imagen de comunidad rural armónica, demuestra la existencia de marcadas desigualdades socioeconómicas que implican diferentes tipos de estructura dentro de cada grupo social, comportamientos electorales diferentes y tratamientos lingüísticos específicos.

Así, a través del estudio de tres elementos fundamentales; la posesión de la tierra, el trabajo colectivo y las prácticas de casamiento y herencia, el autor pretende evidenciar las formas de desigualdad institucionalizadas, los conflictos internos y las luchas por mantener posiciones de elevado nivel socio-económico; que marcan una jerarquía de cuatro grupos sociales diferentes: propietarios, lavradores abastados, lavradores y jornaleiros. Y, mostrar como, incluso en pequeñas comunidades rurales existen sistemas con marcadas desigualdades sociales y, como pueden coexistir la igualdad con la jerarquía.

La estructura del libro es sencilla; podemos observar tres

partes claramente diferenciadas. La primera, formada, por los tres primeros capítulos, donde se examina la posesión de la tierra, características geográficas de la región donde se encuentra ubicada Fontelas, y los principales tipos de tierra como criterio fundamental para la definición de los grupos sociales.

La segunda parte, examina el área de trabajo cooperativo, presentando el ciclo anual de las actividades agrícolas, el papel del Conselho de Vizinhos en la coordinación de los trabajos comunitarios, y estudia además los tipos de ayudas mutuas y la rotación sistemática de los turnos de trabajo aparentemente igualitarios. Examina cómo las prestaciones de trabajo funcionan económicamente y a largo plazo a favor de las casas más ricas, a costa del trabajo de las familias más pobres, que son compensadas socialmente con comida. No se trata de una explotación consciente por parte de los campesinos ricos, sino de una forma de desigualdad camuflada por una ideología de igualdad que el autor denomina "O engano igualitário da rotação".

La tercera parte, compuesta por los tres últimos capítulos hace referencia a las costumbres de casamiento y herencia; la oposición entre matrimonio y patrimonio, que refleja una tensión entre la necesidad de transmitir un patrimonio intacto, y la tendencia antagónica por el matrimonio y la reproducción, los aspectos rituales de la muerte en Fontelas, las diferentes formas que adopta el reparto de la tierra, y la función clave de la herencia post-mortem, eje central de esta sociedad, alrededor de la cual giran otros muchos elementos.

La reproducción social se realiza a través de un sistema dualista, que sirve de base a la dinámica interna de la estructura de la comunidad; un pequeño grupo de individuos posee ventajas en el casamiento de prestigio, en tanto que un enorme grupo se encuentra en desventaja, permaneciendo en los márgenes de la jerarquía social.

Finalmente, las conclusiones del último capítulo, sitúan de nuevo este estudio en su contexto antropológico, y vuelve a los términos de las estructuras sociales igualitarias. Los datos presentados en los capítulos precedentes apuntan, definitivamente, hacia una comunidad caracterizada por diferenciaciones económicas y

sociales bien marcadas. Aquí O'Neill sugiere temas de estudio para futuras investigaciones: el casamiento nocturno, la ilegitimidad, la sexualidad rural, que ayudarán a la corrección de la visión anticuada de las comunidades rurales.

El interés de esta monografía radica en el hecho de mostrar una imagen completamente nueva de las estructuras sociales existentes en las aldeas rurales del Nordeste de Portugal, y por extensión, a todas las comunidades ibéricas rurales. El llamado "comunitarismo" que es considerado característico en gran parte de estas comunidades, es cuestionado y sometido a un nuevo análisis crítico, tanto desde el punto de vista teórico como metodológico. Esta monografía representa una nueva tentativa en el sentido de conjugar los métodos específicos de investigación de la antropología y la historia social.

José Luis Gonzales UGARTE
(Institut Tarragonès d'Antropologia
Facultad de Filosofía y Letras de Tarragona)

Ignasi TERRADAS, *El món històric de les masies. Conjectures generals i casos particulars*. Biblioteca de Cultura Catalana, 55. Curial. Barcelona, 1984, 370 pp.

El món històric de les masies de Ignasi Terradas constitueix una rigorosa aproximació a les pràctiques e institucions econòmiques i socials del complex interrelacional que en Catalunya se desenvolupà durant la Alta Edat Mitjana en el Prepirineu oriental català a causa de la necessitat d'explotar al màxim les propietats feudals per fer front a les pressions econòmiques i demogràfi-

cas. Consta de cuatro grandes conjuntos de elementos: el bosque, los pastos, las tierras de labor y las edificaciones, entre las cuales debemos distinguir las habitables y los anexos para maquinaria, útiles y establos. En principio se trata de una explotación familiar y autárquica. A partir del siglo XV las masies se generalizaron y extendieron más allá de su zona originaria, llegando a representar en las épocas moderna y contemporánea un elemento característico de la estructura socioeconómica del campo catalán.

Ignasi Terradas, profesor del Departamento de Historia Contemporánea de la Universidad de Barcelona, se sirve de las masies y de los fenómenos que las han hecho protagonistas de primera magnitud en la historia rural catalana para reformular algunos aspectos comúnmente aceptados por la historiografía al uso. Su obra, escrita en catalán, no trata de hacer una historia general de las masies o de analizar algún tipo de ellas en particular, sino que, a través de su documentación, matiza episodios y procesos conocidos. El *nón històric de les masies* ofrece, por tanto, un doble interés. Primeramente en cuanto a su contenido. En segundo lugar en cuanto que usa un material documental hasta el momento poco tenido en cuenta, intentando relacionarlo una y otra vez con la historia general. Es en este sentido que Terradas considera que los archivos de las masies ofrecen la posibilidad de organizar investigaciones que perfeccionen el conocimiento de múltiples temas, que pueden ser estudiados bien como casos particulares, bien, seccionando la documentación, como reconstrucción de un fenómeno determinado.

Si bien el contenido del libro se refiere a tres grandes periodos cronológicos, formalmente se divide en cinco capítulos. El primero, *Orígens*, versa sobre la institución del hereu (herencia indivisible) en la etapa feudalizante previa al siglo X; en el segundo, *Tradicció i coexistència*, se analizan puntualmente diversas prácticas en un principio feudales pero que pueden aportar nuevos datos al problema de la transición del feudalismo al capitalismo; los tres últimos capítulos són los que configuran propiamente el análisis del "mundo histórico de las masies". Análisis efectuado sobre el período crítico comprendido entre las últimas décadas del siglo XVIII y el primer tercio del siglo XIX. Veámoslo.

En el primero de ellos, *Tradicció i crisi a través del Mas*

Santamaria de Serrateix (siglos XVIII i XIX), Terradas aporta documentación referente a la contabilidad, la estructura y las cosechas de la masía entre 1809 y 1830. Esto otorga a la obra cierto carácter de fuente impresa, pero la hace altamente instrumental. El autor reconstruye parcialmente los hábitos y las necesidades de una casa como la Santamaria (en el bajo Pirineo, en la comarca del Berguedà) y, aproximadamente, la situación de la agricultura de secano del interior de Cataluña durante los años referidos. El mundo del derecho, de la religión, de la familia, de las guerras (entre 1793 y 1830), de la moral, etc. se perfilan a través de estas páginas haciendo de la masía la protagonista de una época de transformaciones. La conclusión más sugerente del análisis es que, a pesar de la crisis profunda en que cae la agricultura, la economía de la explotación aparece como capitalista, en el sentido que ha dejado de ser una economía de hábitos para convertirse en una economía de decisiones.

El mundo de la guerra es abordado específicamente en el siguiente capítulo, Guerra. Su tratamiento incluye el análisis del comportamiento bélico de la masía del Cavaller de Vidrà. Ilustra como las masías tomaban partido activamente, aun que no directamente, en unas guerras que reflejaban desde problemas de soberanía a intentos de reestructuración fiscal por parte del estado, pasando por el desarrollo de un capitalismo proletarizador o la crisis de los valores económicos e ideológicos del mundo rural. Precisamente el capítulo final, Valors, se ocupa de la ideología y la ética de la masía, así como de la cultura agraria de sus moradores. En él transcribe un documento ilustrativo de los componentes de esta cultura, desde la manera de establecer unas relaciones de producción a la de experimentar la naturaleza. Se trata del Llibre d'agricultura de Joan Vila i Galí.

Así pues, en El món històric de les masies nos encontramos ante tres indagaciones valiosas separadamente y complementarias una vez agrupadas: la referida a la institución del hereu; la que confirma para ciertos casos, del siglo XV, la hipótesis de la transición y coexistencia del feudalismo y el capitalismo; y la que se recoge en los tres últimos capítulos. En esta tercera Terradas además de analizar el "mundo histórico de las masías" aborda el

"mundo histórico de las crisis agrarias y de las guerras a través de las masías". Metodológicamente, el análisis responde a una aproximación propia de la nueva historia local desarrollada en Gran Bretaña a partir de los trabajos de historiados como Alan Macfarlane o Alan Everitt. Es así como el estudio de la masía en estos tres últimos capítulos adquiere una consistencia más allá de la que ofrecen investigaciones en clave económica o ideológica. Precisamente los componentes etnográficos, el interés por una profundización más cualitativa que panoramizadora, la necesidad descriptiva, la aproximación de talante etnológico, otorgan, junto a los datos de historia cuantitativa, social o económica, la propiedad de matizar, a lo largo de toda la obra, los conocimientos generales y las conjeturas admitidas.

Salvador ANTON CLAVÉ
(Dpt. Antropologia Social. Facultat
Filosofia i Lletres. Tarragona.)

Livres reçus:

Elefthérios P.ALEXAKIS, *I exagora tis nifis; symvoli sti méléri ton gamilion thesmon stin néotéri Ellada* (Le prix de la fiancée; contribution à l'étude des institutions matrimoniales dans la Grèce moderne), Athènes, 1984 (à compte d'auteur); 143 pages; index, résumé en français.

"Cet ouvrage est consacré à un thème qui, jusqu'à présent n'a guère fait l'objet d'études ou de recherches. Il s'agit du 'prix de la fiancée', coutume qui, sous des formes diverses, était

encore en vigueur dans plusieurs régions de Grèce dans les années 50 et qui, de nos jours encore, est conservée pour sa valeur symbolique en certains endroits du Péloponnèse, de Sterea Hellas, de Thessalie et de Macédoine.

Dans l'introduction, nous esquissons l'histoire et la problématique du sujet: nous examinons les différentes opinions en présence quant à l'usage des termes qui en ethnologie traduisent l'institution du 'prix de la fiancée' et nous remontons le cours de l'histoire à la rencontre des premières publications qui fournissent quelque information à ce sujet. Nous expliquons également la provenance des matériaux au départ desquels nous avons rédigé cet ouvrage et qui, pour leur majorité, ont été recueillis par les instituteurs et les étudiants de l'Université dans les collections de manuscrits du Laboratoire de Folklore de l'Université d'Athènes et du Centre de Recherche du Folklore Grec de l'Académie d'Athènes, ainsi qu'à travers le patient travail de recherche auquel l'auteur lui-même s'est livré sur le terrain pendant plusieurs années (1975-1984).

En considération du cérémonial qui préside au 'prix de la fiancée' et de la fonction de cette institution en Grèce, on distinguera quatre types fondamentaux dont la répartition à travers le pays est d'ailleurs illustrée par des cartes dans le corps de l'ouvrage, à savoir: 1) agharliki; 2) paradotika; 3) portarikia; 4) karniskia de la jeune mariée.

Dans le premier chapitre nous examinons le type correspondant au nom général d'agharliki, lequel est toutefois désigné sous des vocables différents suivant les régions, tels que baba haki (droit du père) en Thrace, ghanonia dans la région du Pont-Euxin etc. Cette coutume est surtout répandue en Thessalie occidentale et centrale, et en Macédoine, en Thrace et dans certaines régions de l'Epire (carte nº 1); on la relève aussi parmi les Grecs de l'Epire du Nord, de Thrace orientale, de Roumélie orientale, du Pont-Euxin, de Vithynie et de Cappadoce. Ce type de 'prix de la fiancée' consiste en animaux, en espèces (monnaies d'or et d'argent) et autres objets. Cette coutume a persisté dans la plupart des régions du pays jusqu'en 1950, quand elle fut remplacée par l'institution de la dot. De nos jours, elle n'est plus en vigueur que dans le dépar-

tement de Florina, à titre plutôt symbolique d'ailleurs. A noter toutefois qu'elle était généralement répandue, sans distinction des groupes linguistiques et culturels (grecophones, slavophones, valaques, turcophones).

Dans ce même chapitre, nous suivons l'évolution de cette coutume qui, dans une phase ultérieure, acquiert le caractère de 'donation anténuptial' en faveur de la future épouse, en ce sens que le 'prix de la fiancée' revient en fait à la jeune femme elle-même, que ce soit sous forme de dot que les parents lui constituent avec l'argent offert par le gendre, ou sous forme de présents directement offerts à la jeune mariée par ses parents. Nous y analysons en outre les facteurs déterminant le montant plus ou moins élevé du 'prix de la fiancée', tels (a) les qualités singulières de la jeune fille (belle, travailleuse, en bonne santé, morale...) ou (b) l'origine de la famille ou encore la situation économique du gendre. Nous abordons également d'autres critères justifiant les différences de prix d'une région à l'autre, selon la 'demande' plus ou moins élevée en femmes en résultat des besoins en main-d'oeuvre pour le travail agricole ou de la rareté des femmes sur le marché local, etc.

Le montant précisons-le, peut varier entre 1 et 100 livres d'or. C'est en Macédoine occidentale (départements de Florina et de Kastoria) que le gendre est appelé à payer le plus lourd tribut.

Du point de vue cérémonial, ce type est extrêmement riche: généralement l'argent est "versé" à l'occasion des fiançailles, voire même dès l'instant où la "parole" est donnée (échange de promesse définitive entre les deux familles concernées) ou plus rarement, lors du mariage même; le montant en est coutumièrement déposé sur un plateau que l'on dispose à cette fin sur le sofra (petite table basse et ronde) de la salle de séjour ou sur le gâteau spécial de mariage ('boughataa'). Les habitants de ces régions justifient le principe du 'prix de la fiancée' en considération des frais encourus par le père pour élever sa fille, du dédommagement qui lui revient aussi pour la perte de la main-d'oeuvre qu'elle représente au sein de la famille mais aussi eu égard à l'allaitement dont elle a bénéficié en tant que nourrisson; une somme spéciale est d'ailleurs prévue dans le 'prix de la fiancée' en dédommagement

du 'lait de la mère'.

Dans le deuxième chapitre, nous nous penchons plus particulièrement sur le type appelé **paradotika**, auquel correspondent aussi, suivant les régions, les termes de **palikariatika** (de **palikari** - jeune homme, beau, grand, vigoureux et courageux par définition) ou **synevgalmata** (de **synvgazo**: accompagner à la sortie, au moment de la remise - **paradossi** - de la jeune fille aux mains de sa belle famille). En Thessalie orientale (Pélion), on utilise encore le terme turc de **tesim** (remise en mains). Cette coutume est principalement répandue dans le Péloponnèse, en particulier dans les départements de Laconie, de Messinie et d'Arcadie, ainsi qu'en Sterea Hellas (surtout dans les départements d'Eurytanie et d'Aitolio-Acarnanie) et en Thessalie orientale (dans le Pélion) (voir carte n° 2).

Conformément à la coutume en vigueur, le gendre ou un mandataire (**koumbaros**) doit payer aux parents de la jeune fille un montant symbolique pouvant atteindre les 2000 drs au moment où celle-ci est "remise" aux mains de sa belle-famille pour aller à l'église où sera célébré le mariage, ou après la cérémonie, lorsque le gendre emmène sa jeune femme à son domicile. La mère de la mariée a ici aussi droit à une petite somme personnelle appelée **ghalatiatiko** (**ghala** = lait).

Le troisième chapitre est consacré à un autre type appelé **portarikia** (de **porta** = porte) terme en usage dans la région du Magne surtout, mais que l'auteur prête plus généralement à d'autres régions où cette même coutume est en vigueur, même si n'y existent pas des appellations similaires. Cette coutume est répandue notamment dans le sud du Péloponnèse (Laconie, Messinie, une partie de l'Arcadie), ainsi que dans d'autres régions de Grèce (en Eubée, dans le Pélion, dans les départements de Serrès, de Kavala, de Drama, et en Thrace) (voir carte n° 3). On la retrouve aussi parmi les Grecs du Pont-Euxin, et de Vithynie. En général, on trouve des traces sporadiques de cette coutume dans les régions les plus diverses du pays, ce qui permettrait de supposer qu'il fut un temps où elle s'étendait à l'ensemble du territoire.

L'argent que le gendre ou ses parents versent au père ou autres membres de la famille de la jeune mariée est offert à titre

de 'taxe de péage' en quelque sorte, devant permettre l'accès du futur époux et de ses compagnons à la maison de la jeune fille qu'ils sont censés prendre en charge. Le montant en est généralement symbolique, sauf dans le Magne où il peut parfois atteindre des sommes considérables (c'est ainsi qu'un père a pu ouvrir une boutique grâce aux portarikia de son gendre). Une partie de l'argent était affectée à l'entretien de la tour appartenant au clan de la jeune femme: une autre partie revenait à la mère et à l'oncle (maternel) de la jeune mariée au titre de vyzachtika (vyzaino: allaiter). Dans le Magne, l'argent était déposé par le gendre sur le seuil de la maison de sa future épouse dans un mouchoir noué à l'endroit précis où, auparavant, un enfant (dont les deux parents étaient encore en vie) avait tracé une croix avec de l'huile.

En Grèce du Nord, cette coutume tend à disparaître. Le gendre ou son mandataire est simplement tenu de donner quelque argent aux jeunes filles chargées d'habiller et de parer la mariée pour qu'elles lui ouvrent la porte du logis. Dans tous les cas il y aura lieu de "marchander" pour la forme le montant qu'offrira le futur mari. Cette petite cérémonie doit obligatoirement avoir lieu. Si le gendre et ses compères s'y refusent, le mariage risque d'être dissous. En général cette coutume acquiert un intense caractère guerrier de même d'ailleurs la cérémonie du mariage ressemble souvent à une manoeuvre de guerre. Le don en argent n'est pas sans évoquer les moeurs féodales. Dans le Magne, les portarikia dont le gendre était redevable variaient suivant le rang occupé dans la hiérarchie sociale par le clan de la mariée.

Le quatrième chapitre consiste en une analyse du type correspondant au terme kaniskia ou 'présents de la mariée'. Il s'agit en l'occurrence d'aliments (pain, vin, etc.) et de bétail (vif ou non) que le gendre fait parvenir au domicile de sa future épouse pour subvenir aux frais du banquet des noces. Cette coutume est surtout répandue dans le Péloponnèse et sur l'île d'Andros (voir carte n° 4). On en rencontre aussi des vestiges sporadiques en d'autres régions de Grèce. Dans le Péloponnèse, le nombre des animaux peut varier de 1 à 11. Mais c'est surtout dans le Magne que le gendre est censé offrir le plus grand nombre de bêtes en fonction du rang hiérarchique du clan de la jeune fille à marier. Les ani-

maux sont décorés de peinture rouge, ornés de fleurs, de rubans ou de fruits (oranges ou pommes) suspendus en grappes à leurs cornes ou encore de rangées de pièces de monnaies percées d'un trou. En général, le sexe de l'animal n'a pas d'importance: ce sont des boucs, des chèvres, des béliers, des moutons. Lors de l'abattage des animaux, d'aucuns exercent une magie protectrice en faveur de la future épouse, tandis que d'autres consultent les "augures" sur l'avenir du couple.

Ce sont des parents du gendre qui se chargent d'amener le bétail au domicile de la jeune fille, lorsque sa dot et son trousseau sont prêts. C'est pourquoi on considère parfois ces présents comme un dédommagement pour la dot offerte. Mais il est d'autres points de vue selon lesquels les animaux sont envoyés en manière 'd'invitation à la mariée' à se rendre à l'église ou encore, sont destinés à la mère que l'on prive de sa fille. Certains détails permettent toutefois de conclure que le bétail en question représente le 'prix de la fiancée'. C'est ainsi que, dans le Magne, le différend grave auquel l'enlèvement d'une jeune fille par son bien-aimé en vue du mariage put être réglé par un compromis à l'amiable, lorsque ce dernier decida de faire amener au père de la jeune fille un animal bien en chair. A noter que dans certaines régions du Péloponnèse les hommes chargés de livrer le bétail prenaient en échange la future mariée sous leur garde et leur responsabilité jusqu'aux noces qui se dérouleraient le lendemain.

Le cinquième chapitre est consacré à l'interprétation de l'institution. L'auteur esquisse dans les grandes lignes les différentes théories à cet égard: marxiste, structuraliste et fonctionnaliste - et tente d'interpréter cette institution en rapport avec le modèle ethnologique grec. Il établit notamment un rapport entre le 'prix de la fiancée' et le mode asiatique de production, la famille étendue et les groupes patrilinéaires (clans, lignages) que l'on rencontre dans les régions montagneuses ou semi-montagneuses de la Grèce continentale. Il soutient en particulier que le 'prix de la fiancée' en question est dotée d'une valeur symbolique et sociale bien plus qu'économique. Il s'agit en quelque sorte d'une cérémonie présidant au transfert des droits de la famille de la future épouse à celle du futur époux. Selon l'auteur, l'institution n'est pas

sans rapport avec le fait que, dans la société grecque traditionnelle, les enfants appartenaient de facto au groupe patrilinéaire du mari. L'auteur entreprend aussi d'expliquer les raisons pour lesquelles la coutume de l'agharliki est inexistante dans les régions de la Macédoine orientale (départements de Serrès, de Kavala et autres) où sont surtout en vigueur les donations anténuptiales, ce qui, à son sens, serait dû à l'histoire plus ancienne des grandes propriétés foncières (tsiflikia) ainsi qu'à l'essor notoire des échanges commerciaux dans les régions vouées aux monocultures (coton, tabac, etc.) et aux communications maritimes établies grâce à la mer Egée.

Dans ce même chapitre, nous abordons le phénomène de la transformation du "prix de la fiancée" en une donation anténuptiale, directe ou indirecte. L'auteur en vient à déduire que dans des conditions sociales égalitaires, les dons offerts conservent leur aspect d'"achat" tandis que, dès l'instant qu'apparaît un embryon de stratification de classe, ils tendent à acquérir la forme de donation anténuptiale.

Enfin, l'auteur examine l'institution dans son évolution diachronique. Il remonte jusqu'au 'prix de la fiancée', pratiqué par les anciens Grecs et les Romains. Il établit aussi le rapport avec des coutumes correspondantes en vigueur parmi les peuples voisins (Albanais, Yougoslaves, Bulgares, Turcs et Arabes). L'auteur estime que la coutume était aussi répandue dans les Balkans pendant la période byzantine bien que les sources n'y fassent pas référence. Cette conclusion lui est toutefois inspirée du fait que certains détails des cérémonies qui se déroulent dans ce contexte se retrouvent dans les régions les plus éloignées de l'espace grec, comme par exemple en Epire et dans le Pont-Euxin. Il en vient à l'hypothèse qu'un rapport peut être établi entre les quatre types d'institutions évoqués et les groupes linguistiques en présence (albanais, valaque, slave etc.). On a vu toutefois que cette hypothèse est plutôt contrariée par le fait que ces types de coutumes sont plus ou moins répandues dans toutes les régions indépendamment des groupes linguistiques qui y vivent. Le rapport serait à établir au niveau des zones géographiques. Par ailleurs, les éléments communs relevés dans les quatre types incitent l'auteur à croire qu'il

s'agit, au départ d'un seul voire de deux types, qui se sont différenciés progressivement au cours des siècles."

Elefthérios P. ALEXAKIS
(Traduction Eliane Pauwels)

Familles et biens en Grèce et à Chypre, sous la direction de Colette PIAULT, Paris, L'Harmattan, 1985; 326 pages.

L'ouvrage réunit les contributions de seize spécialistes de la Grèce et de Chypre - historiens, ethnologues, sociologues - écrivant sur la famille, la transmission des biens, le droit et les pratiques patrimoniaux, les rôles sexuels. Un compte-rendu sera fait dans un prochain numéro de Meridies.



INFORMAÇÕES GERAIS/INFORMATIONS GENERALES

**A l'occasion de l'inauguration de la chaire d'Anthropologie sociale
"Joaquín COSTA"**

Los días 12 y 13 noviembre recibimos la visita del profesor Italo Signorini, de la Universidad de Roma, con ocasión de la inauguración de la Cátedra de Antropología Social 'Joaquín Costa', patrocinada generosamente por la Fundación Joaquín Costa de Madrid. El primer día, frente a una audiencia compuesta por estudiantes y profesores del departamento, disertó sobre el tema Enfermedad y cultura. Una interesante reflexión sobre los métodos, presupuestos teóricos y logros de la Etnomedicina; con referencias etnográficas concretas a su trabajo entre los indios Huaves del Istmo de Tehuantepec, en México. A la disertación siguió un animado coloquio.

¿Hasta qué punto la medicina moderna desplaza a curanderos y medicinas tradicionales? Entre los Huaves ambas coexisten sin conflicto, y parece que lo harán por mucho tiempo. Y es que en el sentir y la práctica de los nativos no son excluyentes. Porque parten de presupuestos conceptuales distintos, y pretenden alcanzar objetivos en buena parte complementarios. Desde luego médicos y curanderos tratan de curar al enfermo en su dolencia, de manera inmediata haciendo uso de remedios y fármacos o hierbas cuya eficacia

está más o menos probada empíricamente. Ahora bien, el curandero indaga a la vez sobre las causas últimas del enfermar, que son místicas, morales y sociales; y trata de modificarlas consiguiendo así una curación 'total' restaurando en lo posible la armonía disturbada del contorno relacional y emocional en el que el sujeto vive. La medicina positiva moderna, con conocimientos farmacológicos sin duda más sólidos, y haciendo uso de una sofisticada tecnología, se propone metas menos ambiciosas. Busca básicamente causas fisiológicas, y eliminar efectos somáticos perniciosos, nada más.

El curandero y el paciente autóctonos entienden el enfermar y el sanar en su contexto socio-cultural local. En cambio la medicina científica no puede o no sabe tener eso en cuenta. De principio o por incapacidad práctica ignora las circunstancias sociológicas y culturales en las que el sujeto enferma. Sin embargo podrían mejorarse mucho sus resultados si se tuviesen en cuenta las mismas; y en general los presupuestos sobre los que opera la medicina tradicional. En mayor medida respecto a patologías en las que no es fácil trazar una frontera nítida entre factores síquicos y somáticos; el eslabón más débil de la medicina científica y positiva.

La conferencia magistral del día 13 inauguró la cátedra 'Joaquín Costa'. Para un público más numeroso el profesor Signorini habló sobre antropología y sociedad contemporánea. ¿Cuál es la aportación específica que los antropólogos hacen al estudio de los problemas de la sociedad occidental contemporánea? Citando a algunos autores de la escuela británica el conferenciante vino a concluir que el sello y las virtudes más características de la antropología frente a la sociología le vienen dadas por su método: análisis comparativos fundamentados en el conocimiento de otras culturas, técnicas de observación directa, trabajo de campo prolongado, conocimiento del contexto socio-cultural, aproximación estructural. Y por lo tanto por ese camino debe perseverar la antropología.

El profesor Signorini ilustró su discurso con una pormenorizada reseña de un conocido estudio de E. LEACH sobre el terrorismo político, en el que hace un análisis e interpretación muy sugestivos de ese fenómeno de indudable contemporaneidad. Concluyó haciendo referencia a otros campos dentro de las sociedades occi-

dentales en los que la antropología se adentra con paso firme: relaciones interétnicas y raciales, estudio antropológico del espacio, investigación de realidades y problemas específicos de las grandes ciudades.

Andrés BARRERA

(Dpto. de Antropología Social Univ. Complutense de Madrid)

**Associação de Defesa do Património
Cultural do Monte Redondo
Museu Etnológico do Monte Redondo
Monte Redondo - Leiria**

SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS/SUMÁRIO DOS ÚLTIMOS NÚMEROS:

MERIDIES N° 1 DEZEMBRO 1984

John Day

Aux origines de la pauvreté rurale dans la Sardaigne coloniale.

Armando dos SANTOS

Espace et société: la structure agraire de Chãos dans la région de Beira-Baixa au Portugal.

Dolors COMAS d'ARGEMIR

La estrutura familiar en el Pirineo de Aragon. Analisis contextual del proceso de transformacion de las relaciones domesticas (siglos XIX y XX).

Lucia CARLE

Donne e case: il posto della donna nel sistema sociale di un paese dell'Alta Langa (fine XVIII° - XX° secolo).

Roberta SHAPIRO

Remarques sur la dot en Grèce.

MERIDIES N° 2 JUNHO 1985

Raul ITURRA (I.S.C.T.E. Lisboa)

Stratégies de recrutement dans les relations sociales: un cas d'entraide en Galice rurale.

Maria Edy de CHONCHOL (CNRS Paris)

Logique paysanne dans la maîtrise de l'espace: le village
São João do Monte au Portugal.

Armando DOS SANTOS (E.H.E.S.S.)

Le vouvoiement et le tutoiement dans les relations de paren-
té: le cas de Beira-Baixa au Portugal.

Leonardo PIASERE (Verona)

Faida e controllo sociale presso i Rom Xoraxané.

Milovan MITROVIĆ (UNIV. de Novi Sad)

La sociologie rurale en Yougoslavie.

Maria Edy de CHONCHOL

L'Eco-musée de Haute Alsace: Initiative qui Relie la Récupé-
ration de l'Habitat Rural Traditionnel à un Projet Pédagogi-
que.

Henrique COUTINHO GOUVEIA (IPPC - Lisboa)

Museologia Local e Museologia Popular - Hipótese de Trabalho
no Caso dos Pequenos Museus Portugueses.

PENELOPE

pour l'histoire des femmes

Vieillesse des femmes



numéro 13 automne 1985

NUMEROS DE PENELOPE DEJA PARUS ET DISPONIBLES

Vous pouvez acheter un, plusieurs ou toute la collection
des numéros de Pénélope !

- 1 Les femmes et la presse,
printemps 1979 épuisé
- 2 Education des filles, Enseignement des femmes,
printemps 1980 20 francs
- 3 Les femmes et la création,
automne 1980 épuisé
- 4 Les femmes et la science,
printemps 1981 25 francs
- 5 La femme soignante,
automne 1981 25 francs
- 6 Femme et violence,
printemps 1982 28 francs
- 7 Femme et terre,
automne 1982 30 francs
- 8 Questions sur la folie,
printemps 1983 30 francs
- 9 Femmes et techniques,
automne 1983 35 francs
- 10 Femmes au bureau,
printemps 1984 35 francs
- 11 Les associations féminines,
automne 1984 35 francs
- 12 Mémoires de femmes,
printemps 1985 40 francs
- 13 Vieillesse des femmes,
Automne 1985 40 francs
- Vente de la collection à prix réduit 250 francs
- Frais d'envoi
— Pour un numéro 6 francs
— Pour deux numéros et plus 10 francs

PAIEMENT

Joindre un chèque d'un montant correspondant à la formule
choisie :

- Chèque postal ou bancaire pour la France,
- Exclusivement mandat international pour l'étranger.

à l'ordre de : **PENELOPE**
54, boulevard Raspail
75270 Paris Cedex 06

CCP Paris 3027.28 11

REVIEW

a journal of the
Fernand Braudel
Center for the Study
of Economies,
Historical Systems,
and Civilizations

Editor: Immanuel Wallerstein

Review is committed to the pursuit of a perspective which recognizes the primacy of analysis of economies over long historical time and large space, the holism of the socio-historical process, and the transitory (heuristic) nature of theories.

The contents of Volume IX (1985-86) include:

- | | |
|------------------|--|
| Silviu Brucan | Market, Socialism, and Revolution |
| François Simiand | Historical Method and Social Science |
| Alfred W. Crosby | Biotic Change in Nineteenth-Century
New Zealand |
| Luca Meldolesi | Critical Economics and Long-Term History |

Vol. X, No. 1 will be an Anniversary Issue featuring reports on the research of the Fernand Braudel Center.

Previous volumes contain articles by Anouar Abdel-Malek, Samir Amin, Giovanni Arrighi, Norman Birnbaum, Fernand Braudel, Silviu Brucan, K.N. Chaudhuri, R.W. Connell, Arghiri Emmanuel, M.I. Finley, André Gunder Frank, Johan Galtung, Ernest Gellner, Georges Haupt, Rodney Hilton, Eric J. Hobsbawm, Halil Inalcik, Ernest Labrousse, Frederic C. Lane, Emmanuel Le Roy Ladurie, Henri Lefebvre, Bernard Magubane, Sidney W. Mintz, Michel Morineau, Ramkrishna Mukherjee, James Petras, Alejandro Portes, Walter Rodney, Henryk Samsonowicz, T.C. Smout, Henri H. Stahl, Tamas Szentes, Romila Thapar, Charles Tilly, Jaime Torras, Pierre Vilar

Institutions \$60

Individuals \$25 (yearly rate)

SAGE PUBLICATIONS, INC.
275 South Beverly Drive
Beverly Hills, California 90212



SAGE PUBLICATIONS LTD
28 Banner Street
London EC1Y 8QE, England

MERIDIES

REVISTA DE ANTROPOLOGIA E DE SOCIOLOGIA RURAL DA EUROPA DO SUL
REVUE D'ANTHROPOLOGIE ET DE SOCIOLOGIE RURALE DE L'EUROPE DU SUD

Publicada pelo Museu Etnológico de Monte Redondo
Associação de Defesa do Património Cultural de Monte Redondo

Com a colaboração da Associação de Estudos Rurais do Departamento
de Sociologia da Universidade Nova de Lisboa

ASSINATURA - ABONNEMENT

un abonnement
uma assinatura

2 numéros
simples

Nom

Profession

Nome

Profissão

Adresse

Direcção

	Institutions Instituições	Individuel Individual	Numéro simples Número simples
EUROPA			
Portugal	800 Esc.	700 Esc.	400 Esc.
Espanha	900 Pts.	800 Pts.	500 Pts.
Autres pays			
Outros países	100 FRF.	90 FRF.	55 FRF.
AUTRES CONTINENTS			
OUTROS CONTINENTES	\$15 US.	\$12 US.	\$8,5 US.

Moyen de payement - Chèque bancaire ou mandat international

Forma de pagamento - Cheque ou vale internacional

Le règlement doit être adressé à:

O pagamento deve ser enviado para:

MERIDIES, Museu Etnológico
Monte Redondo
2425 MONTE REAL
PORTUGAL

ou

à la rédaction de MERIDIES
à l'ordre de:
Armindo dos Santos
16, Rue de l'Interne loëb
75013 Paris - FRANCE

POINTS DE VENTE AU NUMÉRO/LOCAIS DE VENDA:

Librairie, 41, Rue du Cherche-Midi 75006 Paris * Livraria Martins
- Leiria Portugal *

MERIDIES est une publication de caractère international, dont l'aire spatiale circonscrite à l'Europe du Sud se prête au regroupement des travaux de chercheurs géographiquement dispersés. Son objectif est d'assurer des échanges sur l'ensemble de l'actualité scientifique propre au monde rural sud-européen. Il s'agit de donner à des chercheurs partageant des préoccupations communes, l'occasion de sortir de leur isolement géographique national et de s'exprimer dans cette tribune-forum librement ouverte aux confrontations critiques.